



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06730858 9

NEW YORK

ROY WAIN
CLUB
VIA RAIL







ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES

DU COMTE DE CAYLUS,

AVEC FIGURES.

Cette partie contient plusieurs historiottes & ouvrages critiques & facétieux qui ont été attribués au comte de Caylus.

TOME ONZIEME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez VISSÉ, Libraire, rue de la Harpe, près
de la rue Serpente.



M. DCC. LXXXVII,

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

LE Recueil des Œuvres badines, complètes du comte de Caylus, a réveillé le goût du public pour plusieurs productions agréables & facétieuses, qui ont eu du succès dans leur nouveauté, mais qui, n'ayant point été réimprimées, sont devenues rares & recherchées. Nous croyons donc qu'on recevra avec plaisir les deux volumes que nous imprimons; & qui servent de suite aux Œuvres de Caylus. Plusieurs des ouvrages qui y sont contenus lui ont été attribués, & tous ont une telle analogie avec ceux qui composent ces œuvres, que l'on ne peut que nous savoir gré de les y avoir réunis.

Le *Recueil de ces Dames*, par où nous commençons, a été composé dans le goût du *Recueil de ces Messieurs*; l'un & l'autre ouvrage contiennent des historiettes agréables, des anecdotes curieuses, & des contes plaisans; ils ont paru à-peu-près dans le même temps, & ont eu un égal succès; on les a attribués au même auteur; mais il est constant que le *Recueil*

Tome XI.

a

ij Avertissement

de ces Dames est de Chevrier. Cet auteur, né à Nancy, est connu par plusieurs productions qui ont fait honneur à son esprit ; mais on lui a reproché, avec raison, de s'être trop livré à son goût pour la satire, & pour une satire personnelle & sanglante. Il n'est pas étonnant qu'un abus aussi reprehensible de ses talens lui ait suscité une infinité de traverses ; il ne pouvoit trouver le repos en troublant incessamment celui des autres ; il a terminé en 1762 une vie malheureuse & agitée. L'ouvrage que nous imprimons ne se sent point du goût de l'auteur pour la satire ; c'est en conséquence celle de ses productions qui mérite le mieux d'être accueillie.

L'Essai historique sur les Lanternes est une agréable plaisanterie dans le goût des Manteaux, imprimés dans les tomes VI & VII des Œuvres ; c'est une critique ingénieuse de l'abus de l'érudition ; l'auteur de cet ouvrage est M. Dreux du Radier, avocat ; il y a donné des preuves de son talent pour la plaisanterie agréable & légère ; d'autres productions du même auteur l'ont fait avantageuse-

DE L'ÉDITEUR. N°

ment connoître dans un genre plus sérieux.

Les Chats, de M. de Moncrif, ne sont pas l'un des moindres ornemens de ce Recueil. Cette charmante apologie est un chef-d'œuvre d'esprit & de délicatesse. Semblable à un peintre habile, l'auteur flatte son original sans nuire à la ressemblance ; il n'omet aucun des traits de l'objet qu'il veut peindre , mais il fait ingénieusement les présenter sous un jour avantageux, & les rendre aimables jusques dans leurs défauts. On sait que M. de Moncrif étoit de la société de ces messieurs, & qu'il a eu part à plusieurs des pièces qu'elle est convenue de publier sous le nom du comte de Caylus. On a imprimé à la suite des Chats quelques poésies, telles que l'építaphe d'un chat, par Dubellay, & une tragédie lyrique de madame Deshoulières, où les chats sont interlocuteurs.

L'Histoire des Rats est une suite trop naturelle de celle des chats , pour qu'elle ne trouve pas ici sa place. Au reste , cette dernière ~~histoire~~ est une heureuse imitation de la précédente ; elle est de même

IV AVERTISSEMENT DE L'EDIT:

mêle d'anecdotes curieuses sur les rats, & de recherches intéressantes sur leurs habitudes, leur manière de vivre &c. On l'attribue à M. de Sigrais, dont nous ne connoissons que cet ouvrage.

Les *Mémoires de l'académie de Troyes* ont peut-être dû leur naissance aux *Mémoires de l'académie des Colporteurs*. Tout le monde connoît cette facétie, & on la place depuis long-temps au rang des chefs-d'œuvre de bonne plaisanterie & de critique. Un savant, connu par des ouvrages d'un tout autre genre, s'est délassé de ses travaux sérieux en composant cet agréable badinage; c'est M. Grosley, de Troyes.

Les *Mémoires de l'académie de ces Dames & de ces Messieurs* terminent notre Recueil. C'est, dit-on, l'ouvrage d'une petite société qui se rassembloit tous les dimanches après midi; chacun y apportoit des réflexions ou des mémoires relatifs au sujet qu'il avoit médité pendant le cours de la semaine. Les pièces de ce Recueil sont très-variées & propres à satisfaire tous les goûts.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

LE Recueil des Œuvres badines, complètes du comte de Caylus, a réveillé le goût du public pour plusieurs productions agréables & facétieuses, qui ont eu du succès dans leur nouveauté, mais qui, n'ayant point été réimprimées, sont devenues rares & recherchées. Nous croyons donc qu'on recevra avec plaisir les deux volumes que nous imprimons; & qui servent de suite aux Œuvres de Caylus. Plusieurs des ouvrages qui y sont contenus lui ont été attribués, & tous ont une telle analogie avec ceux qui composent ces œuvres, que l'on ne peut que nous savoir gré de les y avoir réunis.

Le *Recueil de ces Dames*, par où nous commençons, a été composé dans le goût du *Recueil de ces Messieurs*; l'un & l'autre ouvrage contiennent des historiettes agréables, des anecdotes curieuses, & des contes plaisans; ils ont paru à-peu-près dans le même temps, & ont eu un égal succès; on les a attribués au même auteur; mais il est constant que le *Recueil*

Tome XI.

a

ii Avertissement

de ces Dames est de Chevrier. Cet auteur, né à Nancy, est connu par plusieurs productions qui ont fait honneur à son esprit; mais on lui a reproché, avec raison, de s'être trop livré à son goût pour la satire, & pour une satire personnelle & sanglante. Il n'est pas étonnant qu'un abus aussi reprehensible de ses talens lui ait suscité une infinité de traverses; il ne pouvoit trouver le repos en troublant incessamment celui des autres; il a terminé en 1762 une vie malheureuse & agitée. L'ouvrage que nous imprimons ne se sent point du goût de l'auteur pour la satire; c'est en conséquence celle de ses productions qui mérite le mieux d'être accueillie.

L'Essai historique sur les Lanternes est une agréable plaisanterie dans le goût des *Manteaux*, imprimés dans les tomes VI & VII des *Œuvres*; c'est une critique ingénieuse de l'abus de l'érudition; l'auteur de cet ouvrage est M. Dreux du Radier, avocat; il y a donné des preuves de son talent pour la plaisanterie agréable & légère; d'autres productions du même auteur l'ont fait avantageuse-

DE L'ÉDITEUR. 11

ment connoître dans un genre plus sérieux.

Les Chats, de M. de Moncrif, ne sont pas l'un des moindres ornemens de ce Recueil. Cette charmante apologie est un chef-d'œuvre d'esprit & de délicatesse: Semblable à un peintre habile, l'auteur flatte son original sans nuire à la ressemblance; il n'omet aucun des traits de l'objet qu'il veut peindre, mais il fait ingénieusement les présenter sous un jour avantageux, & les rendre aimables jusques dans leurs défauts. On sait que M. de Moncrif étoit de la société de ces messieurs, & qu'il a eu part à plusieurs des pièces qu'elle est convenue de publier sous le nom du comte de Caylus. On a imprimé à la suite des Chats quelques poésies, telles que l'épigramme d'un chat, par Dubellay, & une tragédie lyrique de madame Deshoulières, où les chats sont interlocuteurs.

L'Histoire des Rats est une suite trop naturelle de celle des chats, pour qu'elle ne trouve pas ici sa place. Au reste, cette dernière histoire est une heureuse imitation de la précédente; elle est de même

IV AVERTISSEMENT DE L'EDIT.

mêlée d'anecdotes curieuses sur les rats, & de recherches intéressantes sur leurs habitudes, leur manière de vivre &c. On l'attribue à M. de Sigrais, dont nous ne connoissons que cet ouvrage.

Les *Mémoires de l'académie de Troyes* ont peut-être dû leur naissance aux *Mémoires de l'académie des Colporteurs*. Tout le monde connoît cette facétie, & on la place depuis long-temps au rang des chefs-d'œuvre de bonne plaisanterie & de critique. Un savant, connu par des ouvrages d'un tout autre genre, s'est délassé de ses travaux sérieux en composant cet agréable badinage; c'est M. Grosley, de Troyes.

Les *Mémoires de l'académie de ces Dames & de ces Messieurs* terminent notre Recueil. C'est, dit-on, l'ouvrage d'une petite société qui se rassembloit tous les dimanches après midi; chacun y apportoit des réflexions ou des mémoires relatifs au sujet qu'il avoit médité pendant le cours de la semaine. Les pièces de ce Recueil sont très-variées & propres à satisfaire tous les goûts.

R E C U E I L

DE

C E S D A M E S.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR,

Imprimé en tête de l'Édition de 1745.

MADAME la marquise de Clairville est connue de tous les gens qui vivent *sur le bon ton*, pour une dame qui joint à un reste de jeunesse toutes les graces de l'esprit le plus vif. Son hôtel est le centre des plaisirs tranquilles, & le rendez-vous de tous les honnêtes gens. On y parle nouvelles, théâtre, littérature, aventures de coulisses, anecdotes de toilettes; toutes les matières sont libres, & on choisit toujours celles qui peuvent amuser davantage.

Madame de Clairville a, à trois lieues de Paris, une fort belle terre, où elle va passer tous les ans trois mois de la belle saison avec une société de cinq ou six dames aimables & quelques cavaliers amusans. J'y allai les vacances dernières.

iv A V E R T I S S E M E N T.

La société étoit moins peuplée & moins ridicule que ces bonnes compagnies de Paris, où le mauvais goût & la partialité décident de tous les ouvrages.

Nous y disposâmes nos plaisirs. Les hommes lisoient, chassoient & faisoient des médiateurs ; nosdames écoutoient la lecture, travailloient pendant la chasse & se dissipoient par le quadrille.

Madame de Clairville étoit la dépositaire de tous les ouvrages que nos dames avoient faits pendant les vacances. On vient de me les confier ; & je crois ne point déobliger le beau sexe en rendant ce *Recueil* public.



RECUEIL DE CES DAMES.

LES COUPABLES INNOCENS.

C'est le principal acteur qui parle.

Si les malheureux ont droit d'attendrir les cœurs généreux, j'ose espérer que les événemens dont ma vie est remplie toucheront mes lecteurs ; je me flatte même que le public, qui jusqu'à ce jour m'a condamné avec autant d'aigreur

que d'injustice, se justifiera lui-même en rétractant un jugement qu'une prévention injuste lui avoit fait porter.

Que mon crime soit énorme, j'en conviens en rougissant encore; mais suis-je criminel? il faut m'entendre avant que de prononcer.

Un emploi distingué fixoit le marquis de Genneville, mon père, à Versailles & l'attachoit près de la personne de ce grand roi qui gouverne la France, & qui marche avec tant de rapidité sur les traces du monarque victorieux qu'il a remplacé sur le trône & dans nos cœurs. Quoique le marquis fût les délices de la cour, il ne put demeurer long-temps dans ce séjour. . . . Ce seroit ici le lieu de peindre la cour; mais ce portrait est si usé, que vous me dispenserez de le renouveler à vos yeux. Je dis donc, sans préambule, que le marquis de Genneville quitta Versailles & vint se retirer à Paris: ce ne furent point un mécontentement, un refus, quelque disgrâce, qui forcèrent le marquis à s'éloigner de la cour. Chéri de son maître, aimé des courtisans, seuls intéressés à le haïr, vertueux, cependant recherché des femmes; tout sembloit l'inviter à demeurer à Versailles, & tout l'en éloigna.

La tranquillité, plus que l'indépendance, l'attira dans cette ville fameuse, où, loin de la contrainte

règne la douce liberté : tous les agrémens de la vie se réunissent à Paris, c'est le rendez-vous de tous les gens aimables ; le centre de tous les plaisirs que le goût le plus fin peut imaginer & que le cœur le plus délicat est capable de sentir. Quelqu'amusantes que soient certaines villes de province, l'homme du monde y est toujours asservi sous le joug imposant d'une bienséance ridicule , & la femme vertueuse , si elle n'est pas guindée dans ses démarches , s'y trouve exposée aux traits piquans d'une calomnie qui l'afflige si elle ne la déshonore pas.

A Paris, veut-on être dissipé ? le monde , la bonne compagnie vous tendent les bras ; aimez-vous la solitude , voulez-vous aujourd'hui quitter le fracas de Paris , n'être qu'à vous , que pour vous seul ? dans Paris même vous trouvez à être isolé ; & sans quitter la ville on peut goûter les charmes de la retraite la plus pure. Ce furent sans doute ces avantages qui engagèrent le marquis à fixer sa demeure à Paris ; la marquise son épouse le suivit sans peine : née pour plaire , elle possédoit toutes les graces de son sexe ; que d'appas pour aimer la cour ! spirituelle , sage , compatissante , elle aimoit la vertu ; que de raisons pour quitter la cour !

La marquise ne fut pas plutôt arrivée à Paris

qu'elle y fut attaquée d'une apoplexie qui ne lui laissa que le temps de recommander mon éducation au marquis ; soins tendres ! mais inutiles ; mon père m'aimoit trop pour négliger ce que la nature lui dictoit. Monsieur de Genneville me donna un précepteur qui m'instruisoit avec autant de zèle que de fruit ; mes humanités ne furent pas plutôt achevées , que mon père sacrifia l'amour paternel à l'amour de la patrie. Je pris , selon le louable usage établi en France , le parti des armes , & j'entrai sous-lieutenant surnuméraire dans le régiment du roi : on sait que ce corps illustre , la pépinière de toute la noblesse françoise , fournit , à l'exemple de celui des mousquetaires , tous ces Césars l'appui du trône & le soutien de l'état.

Je me rendis à Versailles , où je reçus les ordres pour rejoindre le régiment , qui étoit pour lors en garnison à Besançon. Je fis ma route avec précipitation ; aucun événement ne la rendit intéressante.

Arrivé à la garnison , je rendis mes devoirs à tout le corps ; les protections éclatantes dont j'étois honoré , la vivacité de mon esprit , jointe à la bonté de mon caractère , me méritèrent bientôt l'estime des officiers supérieurs & l'amitié de mes camarades ; l'exaétitude avec laquelle

Je faisois mon service sur la première époque de mes malheurs. Je taisai cette catastrophe ; il faudroit, en la racontant, que je compromissè des personnes qui sont aujourd'hui en place & dont je respecte le caractère. Un ordre subit nous fit quitter Besançon pour aller à Metz ; le régiment étoit habitué dans cette ville, où il avoit déjà passé plusieurs quartiers d'hiver ; tous les officiers y avoient des connoissances particulières, & mes camarades me présentèrent chez toutes les dames qui étoient *du bon air*. Parmi celles auxquelles je fis ma cour, madame de Méreval attacha mes desirs & fixa mon cœur. Cette petite femme étoit de l'humeur la plus singulière du monde, coquette par habitude, spirituelle par caprice, inconstante par goût, folle par tempérament ; elle joignoit à un amour défordonné du plaisir une passion extrême pour le jeu ; femme d'un échovin imbécille, sur qui elle avoit un empire despotique, elle recevoit chez elle tous les officiers qui composoient la garnison de Metz. Je remplaçai auprès d'elle un commandant de milice, qu'elle avoit depuis deux mois. Ce fut de tous ses amans celui qui tint le plus longtemps ; la garnison en étoit aussi étonnée que madame de Méreval elle-même en paroïssoit surprise. Les singularités continuelles de cette

petite femme ne me firent point perdre de vue le projet que j'avois conçu. Le fils d'un riche notaire, conseiller au parlement, voulut me traverser. Un jeune officier amoureux pour la première fois ne peut supporter un rival ; j'éloignai bientôt le sénateur, & mes petites vivacités me rendirent madame de Méreval si avantageuse, que dès la troisième visite je la déterminai à m'accorder la dernière faveur. Nous fûmes interrompus par la présence de monsieur de Méreval qui vint nous surprendre : la conjoncture étoit délicate & le pas fort glissant. Madame de Méreval, qui avoit tout à craindre, fut moins embarrassée que moi ; & son mari, sans s'émouvoir, lui dit d'un ton fort tranquille : vous êtes bien imprudente ; si c'étoit un autre que moi. Ce sang-froid auroit troublé toute autre femme que madame de Méreval ; mais son mari ne fut pas plutôt sorti, que, malgré mes résistances, mon agitation & mon peu d'expérience, elle me força d'achever ce que la présence de ce sage importun avoit interrompu. Madame de Méreval fut heureuse ; elle savoura le plaisir avec cette tranquillité qui, en caractérisant le crime, s'élève au-dessus des remords. Il ne me fut permis de quitter la partie qu'après avoir promis de revenir le lendemain ; je tins ma parole ; mais le malheur

voulut qu'il m'en coûtât. Sans me faire annoncer, j'entrois dans l'appartement de madame de Méreval, lorsque je fus arrêté à la porte par la femme de chambre : n'entrez point, monsieur, me dit cette fille d'un ton plaintif ; madame est très-indisposée, & elle ne peut recevoir personne. Je ne fais quel soupçon secret vint s'emparer de moi ; je crus qu'on me trompoit, & je voulus être informé par moi-même de l'état dans lequel étoit madame de Méreval. Quel état ! le croira-t-on ? couchée sur le même canapé qui m'avoit procuré mes premiers plaisirs, elle se livroit aux transports d'un bramine empressé. Ma surprise fut beaucoup plus grande que l'étonnement du moine ; je portois la simplicité au point de croire que toutes les personnes consacrées à un état saint étoient saintes elles-mêmes. Je demurai immobile ; mon air grave, mon silence les avoit confondus. Un dépit aussi outré que déplacé me fit rompre ce même silence, & je ne parlai que pour m'attirer une disgrâce dont les suites me furent funestes. Le moine, que j'avois sévèrement réprimandé, ne répliqua point ; la fuite fut le seul parti qu'il prit. Madame de Méreval, avec laquelle j'étois resté, voulut tenter de se disculper à mes yeux. Quelles excuses auroit-elle pu m'apporter ? Je

la méprisois trop pour les entendre , & je partis.

Il y avoit déjà deux jours que j'avois abandonné madame de Méreval , lorsque , rentrant chez moi , mon valet-de-chambre me remit un billet dont jamais je n'oublierai le contenu ; il étoit conçu en ces termes :

« Vous m'avez offensé assez vivement ,
» monsieur , pour que je sois en droit de pour-
» suivre la vengeance de l'affront que vous
» m'avez fait ; je vous crois homme capable
» de soutenir une affaire ; trouvez-vous demain
» à dix heures du matin au bois de Vallière :
» vous devez me connoître. Adieu. »

Mon embarras , après la lecture de ce cartel , fut tel que je ne puis le décrire ; je n'avois fait injure ni affront à personne , que devois-je penser ? mon incertitude sur le parti qu'il convenoit que je prisse , me fit consulter quelques-uns de mes camarades , qui me conseillèrent unanimement d'aller au rendez-vous. La nuit fut pour moi aussi longue , qu'ennuyeuse , & sans pouvoir attendre l'heure assignée , je me rendis à la pointe du jour à Vallière : j'errai solitaire dans la forêt jusqu'au moment qu'un homme en uniforme , sortit d'un siacre , vint à moi & me demanda d'un ton élevé si je le connoissois.

Après l'avoir regardé quelque temps fort attentivement, je reconnus le bramine que j'avois surpris chez madame de Méreval : mon étonnement fut grand, & j'hésitai long-temps sur le parti qu'il convenoit que je prisse dans une conjoncture aussi délicate ; ma jeunesse & ma vivacité l'emportèrent sur mes réflexions ; je me fis un point de reconnoître la bravoure par-tout où je la trouvois, & je mis l'épée à la main ; les premiers coups que le moine me porta furent vifs ; mais le malheur voulut que je le repouffasse avec tant d'impétuosité qu'il tomba mort à mes pieds. Ce coup funeste ne fut pas plutôt fait, qu'ayant trouvé le bramine sans respiration, je pris le même fiacre qui l'avoit amené, & après avoir obtenu à prix d'argent la promesse d'un secret éternel sur cette affaire, je repris avec précipitation le chemin de Metz. Les récompenses promises à ceux qui dénoncent les duellistes furent la cause de ma perte ; des payfans qui nous avoient vus dans le combat, me dénoncèrent aux portes de la ville ; je fus arrêté avec le cocher : on trouva dans la voiture, qui fut exactement visitée, les habits religieux du moine.

Je ne fus pas plutôt arrêté que tous mes camaradés apprirent mon affaire.

Un bramine tué ! le cas étoit critique. Le

régiment cependant me trouva vis-à-vis de lui pleinement justifié, & il sollicita mon élargissement avec tant d'ardeur, qu'il l'obtint, à la charge que je représenterois, ainsi que je l'avois offert, le cartel que le père Ange (c'étoit le nom du moine) m'avoit envoyé.

Ce malheureux billet, après bien des perquisitions, ne put être retrouvé ; le cœur est toujours penché vers le mal : on crut que j'avois supposé ce fait pour servir à ma justification, & dès ce moment funeste, mon affaire commença à prendre une face défavorable.

Mes ennemis (on en a toujours sans savoir pourquoi) portèrent la noirceur jusqu'à m'accuser d'assassinat, & pour soutenir cette indigne accusation, ils fabriquèrent une histoire qui à peine avoit les apparences de la vraisemblance. Les bramines du même ordre avoient fourni le fondement à cette fable ridicule. Voici à peu près leur conte : J'étois sorti, disoient-ils, de la ville accompagné d'une fille de plaisir que j'avois déguisée en cavalier ; je me livrois avec elle dans la forêt de Vallière à ces transports qui annoncent le crime, quand le moine nommé par son gardien pour aller prêcher dans un village situé à l'extrémité du bois, scandalisé de l'attitude dans laquelle il nous trouvoit, avoit voulu employer la remontrance. On ajoutoit que cette

morale m'avoit porté à des excès si violens contre le père Ange, que je l'avois assassiné d'un coup d'épée, & que pour cacher mon crime, j'avois couvert le religieux des habits de cavalier que la fille avoit ; que celle-ci, qui dans le carosse avoit retrouvé ses habits ordinaires, s'étoit sans doute, sur mes conseils, déterminée à fuir.

Ces rêveries, quelque peu fondées qu'elles fussent, ne laissèrent pas que d'avoir des partisans ; la méchanceté en manqua-t-elle jamais ?

Ces espèces de preuves, annoncées avec éclat, ne firent aucune impression ni sur mon esprit ni sur mon cœur. Le père Ange devoit aller ce jour même prêcher dans ce village près le bois de Vallière ; cette circonstance jointe au harnois monacal trouvé dans le fiacre dans lequel j'avois été arrêté, cette seule circonstance me donna quelques inquiétudes. Mon innocence dissipa toutes ces fausses alarmes ; mais je n'en devins pas plus heureux ; mon régiment, qui me crut coupable, m'abandonna pendant quelque temps : & ce ne fut qu'après bien des sollicitations réitérées qu'il me fut possible de ramener les premiers suffrages égarés. La confiance avec laquelle je me défendis, & le témoignage du cocher ralentirent les efforts que l'on faisoit pour me trouver coupable.

Les moines, que l'intérêt pouvoit seul ramener à la raison, commencèrent à reconnoître mon innocence ; quelques centaines de pistoles que le régiment fit distribuer au couvent , & les frais de la procédure que je fis exactement payer , éclairèrent les bramines & les juges ; ma liberté me fut rendue. On vit que je n'étois point coupable ; mais les préjugés ne s'effacent jamais ; la suite de ma vie le prouvera aisément.

Après cette affaire , dans laquelle la capricieuse madame de Méreval s'étoit intéressée tantôt pour, tantôt contre moi, le régiment me fit quitter Metz & m'envoya à Pont-à-Mousson : cette petite ville n'étoit éloignée que de cinq lieues de la garnison. A peine fus-je arrivé dans cette ville , que je crus que Pont-à-Mousson étoit le séjour des plaisirs. Un de mes amis , qu'une affaire plus malheureuse encore que la mienne y avoit réfugié , me fit l'amitié de me présenter chez les dames les plus aimables ; elles me reçurent avec une politesse & une gaieté qui m'enchantèrent : soit prévention ou raison , dès mes premières visites, je crus en avoir fixé quatre , & je commençai ma batterie comme si ces femmes eussent été déjà dans mes filets.

Madame de Janville , femme d'un petit professeur

Elle regrette une lanterne :
L'imprudente n'en avoit pas ;
Cependant le vent haut & bas
Terriblement son amant berne.

Elle fut donc du vent éteinte ;
L'espoir de Héro s'éteignit . . .
Trois fois en vain elle souffla ,
Pour rendre vie à sa chandelle ;
Mais Héro n'étoit plus pucelle ,
Et il faut l'être pour cela.

lle liberté ! ou plutôt quelle horrible
ice ! ne diroit-on pas qu'il y avoit alors
nt de lanternes & de lanterniers qu'on
rouve aujourd'hui dans Paris ? Non, il n'y
avoit point, quoi qu'en dise le mauvais
ant qui a prétendu imiter Musée ; & c'est
anachronisme intolérable, en matière de
erne, que d'en parler comme l'a fait Scarron.
larot, qui a traduit le même poëme avec
plus de fidélité, y a pourtant aussi placé
lanternes : mais il est un peu plus excu-
e, & l'on voit bien que par le mot de lan-
e, qu'il emploie, il n'a voulu entendre que
i de flambeau, torche, &c. auquel il a
le nom de lanterne synonyme ; on en jugera
me moi, avec un peu d'attention sur ses
ressions. C'est ainsi qu'il s'exprime dans un
roit :

... Fais-moi sans plus ce tour
De me montrer sur le haut de la tour
Quelque lanterne, ou brandon flamboyant...

Voilà la lanterne confondue avec le flambeau
ou brandon : si l'on en doute, qu'on lise plus
bas ; il dit :

Finalement, le vent par sa rudesse
Eteindie vint la lanterne traitresse.

Oh ! le vent n'éteint pas une lanterne, mais la
lumière qu'on y met. Il appelle dans un autre
endroit lampe, ce qu'il appelle ici lanterne.

Héno, tandis que des crénaux délaire,
De son manteau couvrit la lampe claire.

La faute n'est donc plus que dans la justesse
d'expression. Après cet examen grammatical,
et dont on excusera la sécheresse, par la nécessité où je me suis trouvé de le faire, pour
ôter aux partisans outrés des lanternes une
autorité aussi considérable que celle de Musées
après cet examen, dis-je, on croit qu'il ne
reste plus de doute que ni Musées ni Homère
n'ont point parlé de lanternes.

Un savant allemand, qui, comme moi, se
nourrit du suc des anciens, où il fait tous
les jours des découvertes qui avoient échappé
à tous les philologues, me marquoit, il y a
quelques mois, qu'il croyoit avoir trouvé des

ne vouloit un jeune homme que par vanité, & qu'elle ne le ménageoit que par amusement, & au bout de quelques jours je la quittai pour m'attacher à une femme moins vertueuse, mais plus singulière encore.

Madame de Morlé fut celle sur laquelle je jetai les yeux ; cette femme, insatiable d'une noblesse entrée sur la livrée, étoit de toutes les femmes que j'ai connues la plus altière & la plus stupide ; sa fureur étoit de blâmer tout, de vouloir donner le ton dans les compagnies, & de décider avec hauteur d'une expression qu'elle ne connoissoit pas. Combien je vois d'hommes qui sont femmes sur cet article !

Médiser de toutes les femmes, c'est le seul défaut que madame de Morlé avoit de commun avec le reste de son sexe. D'ailleurs, son caractère étoit unique ; étourdie dans le chagrin, misanthrope dans la joie, grossière dans ses caresses, polie en vous disant des injures, vive à la fois & indolente, pensant toujours mal, ne parlant jamais comme les autres ; voilà l'esquisse du portrait de madame de Morlé. Quand on a le cœur tendre, c'est un supplice de vivre sans intrigues. Je suivis ma pointe ; madame de Morlé qui venoit d'exclure un chanoine liégeois, qui jouoit à grands frais le soupirant auprès d'elle, prévint mes desirs. La facilité

fête. On en allume , peut-être , plus de deux cent millions : ce même jour on expose des lanternes de toutes sortes de prix : quelques-unes coûtent jusqu'à deux mille é us ; & il y a tel seigneur qui retranche toute l'année quelque chose de sa table , de ses habits & de son équipage , pour briller en lanternes. Ce n'est pas la matière qui coûte ; la dorure , la sculpture , la peinture , la soie & le vernis en font le prix & la beauté. Pour la grandeur , elle est énorme ; on en voit de quinze à trente pieds de diamètre ; ce sont des salles ou des chambres , & trois ou quatre de ces machines feroient des appartemens fort raisonnables ; de sorte qu'à la Chine on peut manger , coucher , recevoir ses amis , représenter une comédie , danser un ballet dans une lanterne. Il faudroit , pour l'éclairer , y allumer un feu de joie , tel que nous en allumons dans nos places publiques ; mais , comme on en feroit incommodé , & que probablement on brûleroit la lanterne , on se contente d'y mettre une infinité de bougies ou de lampes , qui , de loin , font un fort bel effet ; on y représente aussi divers spectacles pour divertir le peuple ; & il y a des gens cachés , qui , par le moyen de plusieurs petites machines , font jouer des marionnettes grandeur naturelle , dont les actions sont

devint que plus imprudente; mille discours injurieux, qu'elle ne cessoit de répandre dans toutes les compagnies contre madame de Cherpille, commencèrent à me prévenir en faveur de cette dernière. Madame de Morlé s'aperçut de mon indifférence; elle en attribua d'abord la cause à sa rivale, qu'elle acheva de noircir dans toutes les meilleurs maisons; ce caractère odieux me révolta. Je tentai d'abandonner absolument madame de Morlé; mais l'amour, le tempérament, ou les plaisirs, plus puissans que mes réflexions, me retinrent malgré moi.

Madame de Cherpille, que rien n'étonnoit, ne fut pas effrayée de mes cruautés. Que les femmes ont de talens pour connoître notre cœur! Celle-ci sentit mieux que moi que les froideurs que j'avois vis-à-vis d'elle, alloient être son triomphe; & par une heureuse expérience elle vit bien que mes empressemens redoublés auprès de madame de Morlé étoient les dernières lueurs d'une flamme qui expiroit.

La vivacité de l'esprit de madame de Cherpille n'eut pas de peine à me séduire; nous nous trouvâmes ensemble dans un même cercle; elle sortit, & comme j'étois le seul à portée de la reconduire, je lui offris mon bras. Nous arrivâmes chez elle; nos aveux & nos déclarations furent mutuels, & dès ce moment je

dans ce temps-là dans tous les quartiers de la ville.

Qu'on me permette quelques réflexions sur l'origine d'une fête si célèbre en Chine, c'est-à-dire dans cette belle partie de l'univers, aussi distinguée en Orient dès le siècle d'Auguste, que l'Italie dans l'Europe au temps que l'empire romain y étoit le plus florissant.

Les Chinois tiennent-ils cette fête des autres peuples, ou les autres peuples la tiennent-ils d'eux ? En effet, je trouve chez les peuples les plus distingués une fête des lampes, & rien de plus analogue à cette fête que celle des lanternes ; le fonds est le même ; il n'y a de différence que dans la forme.

Si l'on s'en rapporte aux traditions du pays, tout l'honneur en appartient aux Chinois. Suivant les uns, quelque temps après l'établissement de leur empire, un mandarin, chéri par sa vertu & ses belles qualités, perdit une fille qu'il aimoit tendrement. Il se mit à la chercher jour & nuit sur les rivages d'un fleuve où il l'avoit perdue. Le peuple, qui s'intéressoit à son malheur, le suivit, des flambeaux & des lanternes en main. Cela approche bien de l'histoire d'Osiris & de celle de Cérès.

Suivant les lettrés, qui laissent cette origine au peuple, il y a 30003005000 ans qu'un

Les plaisirs du carnaval alloient commencer par l'ouverture des bals publics. Madame de Cherpille, qui vit que nous ne pouvions désirer une occasion plus favorable, m'écrivit le même jour ce billet :

» S'il est vrai que vous m'aimez, venez ce soir au bal public ; pour vous éviter la peine de me chercher dans la confusion des masques, je serai en domino blanc. Adieu, si je ne finissois, j'en dirois peut-être trop. »

DE CHERPILLE.

Ce billet, auquel je répondis avec la tendresse la plus vive, me mit au comble de la joie. J'avois déjà tout préparé pour cet heureux instant, quand madame de Morlé vint déranger mes projets ; un pressentiment secret lui annonçoit-il ce qui alloit se passer ? Je veux absolument que vous me conduisiez ce soir au bal, me dit-elle. Une maladie supposée vint mal-à-propos à mon secours. Madame de Morlé ne vouloit recevoir d'excuses que celles qui flattoient son amour-propre : plus sa vivacité à me presser étoit grande, plus mes résistances étoient opiniâtres ; rien ne put me séduire : je quittai madame de Morlé de bonne heure, & je fus me préparer pour le bal.

pour faire leurs sacrifices, tous allument pendant la nuit un grand nombre de lampes, qu'ils placent autour des murailles; elles sont imbibées de sel & remplies d'huile, avec plusieurs mèches faites pour durer toute la nuit. On donne à cette solennité le nom de fête des lampes; les Egyptiens qui ne peuvent pas se trouver à Saïs, ne laissent pas de fêter la nuit de cette solennité, & d'allumer aussi des lampes; & cela se pratique non seulement à Saïs, mais dans toute l'étendue de l'Égypte.

Tel est le texte d'Hérodote, que les savans pourront confronter avec ma version. Si quelque traducteur trouve ici des lanternes, c'est une erreur qu'on peut corriger sur ma parole. *Mes periculis*, eût dit en pareille occasion le célèbre Scaliger. Lisez lampes au lieu de lanternes.

Passons chez le peuple juif; il avoit sa fête des lampes; Perse nous en assure, sat. V.

At rōm

Menodis vande dies, noctūque pūgna;

Dyrosite pugnam noctūam vande Lucina;

Potentes velle;

c'est-à-dire : quand les Juifs célèbrent leur sabbat & le jour de la naissance de leur roi Hérode, on voit leurs fenêtres entumées de la vapeur épaisse d'une infinité de lampes arrangées & garnies de fleurs.

bile. J'allois, pour éviter les reproches, tenter de me justifier, lorsqu'un nombre infini de masques, attirés par le bruit qu'elle faisoit, s'approcha de nous & me mit dans la nécessité de fuir; je trouvai madame de Cherpille, auprès de laquelle cette scène ne pouvoit que m'être avantageuse; mais un second étonnement plus singulier encore vint me saisir. Madame de Cherpille feignit de ne pas me reconnoître; & à toutes les questions que je lui faisois, elle répondoit en femme qui ne m'avoit jamais vu; elle sembloit même surprise de la liberté que je prenois de lui parler... Dans une position aussi étrange, on peut aisément juger que mon embarras devoit être curieux à voir; je fus quelques minutes indécis sur le parti qu'il falloit prendre. Après bien des réflexions précipitées, je préfèrai le mépris aux reproches, & je m'éloignai de madame de Cherpille.

Ces deux anecdotes furent l'histoire de la semaine & le vaudeville de toutes les compagnies. Le comte de Creville, amant d'habitude de madame de Cherpille, eut l'imprudence de se vanter qu'il étoit l'auteur de toute la manœuvre qui avoit été jouée au bal. Le point d'honneur, ce tyran de l'humanité, me monroit la voie qu'il falloit que je suivisse. Monsieur de

Ces cérémonies & cette illumination étoient d'obligation, sinon pour les philosophes, qui dans tous les temps se sont dispensés de bien des pratiques. Par les termes de Sénèque, on voit bien qu'il s'en moque, comme de quelque dévotion ridicule; & Tertullien, qui veut justifier la répugnance que les chrétiens avoient pour se conformer à l'usage des payens, allégué pour raison qu'on a tort de les y contraindre, puisqu'on laisse les philosophes tranquilles sur ce point-là, comme on les y laissoit sans doute sur bien d'autres. Les termes de l'apologiste des chrétiens annoncent tout ce que je viens de dire; on y reconnoîtra la brièveté & la précision de cet écrivain. *Quis philosophum, dit-il, sacrificare, aut dejurare, aut lucernas meridie vanas proferre compellit?* Qui de vous oblige les philosophes de sacrifier, de jurer, ou d'allumer des lampes en plein midi?

Je pourrois encore joindre ici une cérémonie qui s'observoit à la fête d'Isis, & je ne voudrois pas assurer que les lanternes n'y eussent point de part. Apulée (a), qui en fait un assez long détail, semble parler de tous les genres de luminaires. Dans ce jour, dit-il, on voit un grand concours des deux sexes, *lucarnis,*

(a) *Apuleii Metamorph. lib. XI, page 200 de l'édition de P. Colvius, à Leyde, chez Plantin, 1586.*

cedis , cereis , & alio genere facium , lumine siderum caelestium stirpem propitiantur. Encore une fois , je crois qu'ici l'on peut mettre des lanternes , pourvu qu'on n'en mette pas avant la centième olympiade. Je conviens que je (a) n'entends pas trop ce que le même auteur veut dire par son vaisseau d'or , au milieu duquel s'élevoit une flamme fort large. Cela ne m'a pas l'air d'une lanterne : les savans trouveront le texte en note (b) , & prendront le parti qui leur conviendra ; mais je crois que les gens raisonnables n'y trouveront qu'une lampe.

Enfin , on célébroit à Athènes une fête des lampes , établie , dit-on , dès le temps de Prométhée. C'étoit une course solennelle , où les coureurs se donnoient un flambeau de la main à la main. Au lieu de citer ici Pausanias *in Atticis* , Hérodote *in Uraniâ* , Lucrèce *de rerum Naturâ* , Aristophanes *in Ranis* , Platon *de Legibus* , libro sexto , Varron *de Re rus-*

Note de l'éditeur.

(a) Rabelais , t. 2 , l. 5 , c. 33 , explique ce que c'est plus clairement que tous les commentateurs.

(b) *Quorum (antistitum) primus lucernam præmicantem porrigebat lumen , non aded nostris confimilem quæ vespertinas illuminant apulas ; sed aureum cymbium medio sui patore flumulum suscitans largiorem, Ibid. Apul.*

Du régiment on passe la première affaire, ou à la nécessité du point d'honneur, ou au feu de la jeunesse; on murmure, on vous mésentime à la seconde, & la troisième, quelque motivée qu'elle soit, n'est jamais soufferte. Que ces leçons, que mon amitié pour vous vient de me dicter, soient gravées au fond de votre cœur; suivez exactement ce que je viens de vous prescrire, c'est le seul moyen d'avancer & d'être estimé.

Les avis salutaires de mon parent firent sur moi une impression que l'on n'auroit pas eu lieu d'attendre de ma jeunesse & de mon caractère. Un prêtre vertueux, chez lequel j'étois logé, acheva ce que mon Mentor avoit si bien commencé. Un aveu exact de mes crimes, soutenu par un repentir sincère, vint détruire les remords qui m'accabloient.

Retiré de la société, banni du commerce du monde, auquel je ne me livrois que quand mon service l'exigeoit, je jouissois d'une paix profonde, de ce doux calme qui fait le bonheur de l'homme. Heureux état ! que je fus criminel de le troubler !

Huit mois se passèrent dans cette vie édifiante; mes amis les plus libertins en étoient frappés; fallut-il qu'un traître, un scélérat vînt m'en arracher. Sainville, capitaine du régiment,

que je déterminasse si elle est du crû des Chinois, ou s'ils la doivent à quelqu'un des peuples dont j'ai parlé. C'est un point qui m'embarrasse, je l'ai déjà fait sentir; & pour cet examen, si l'on ne veut pas qu'il soit croqué, je demande du temps. Peut-être quelque monument, quelque inscription chinoise, que je ne connois pas, décideront-ils la question.

Pour les fêtes que les Romains appelloient *palilia*, & qu'on célébroit à la campagne avec force feux de paille, je n'en dirai rien; elles ont sans doute occasionné notre ancienne célébrité des brandons; mais je ne vois rien qui soit relatif aux lanternes.

J'ai annoncé, d'un ton assez décisif, que je ne pensois pas qu'on pût faire remonter l'usage des lanternes plus de 380 ans avant l'ère chrétienne. Je crois avoir démontré que ni Musée, ni Homère, ni Hérodote, n'avoient rien dit des lanternes; j'ajouterai ici qu'Hippocrate ne les connoissoit pas non plus; il vivoit environ 460 ans avant Jésus-Christ, étant né la première année de la quatre-vingtième olympiade. Ce philosophe médecin, en parlant de l'état de l'enfant dans le sein de sa mère, dit que, quoiqu'étroitement enfermé, il ne laisse pas de se nourrir des alimens que prend la mère, & de respirer l'air qu'elle respire. Pour établir

cette assertion , il compare le fœtus à une lampe enfermée dans une chambre exactement close , dont la flamme ne laisse pas d'être agitée par l'air. Il eût été bien plus simple de comparer l'utérus de la mère à une lanterne , & l'enfant à la lampe. Ceux qui entendent un peu la matière , & qui sont assez heureux pour lire le divin Hippocrate , sentiront toute la force de mon raisonnement ; j'en suis si convaincu , en mon particulier , que je m'en rapporte à tous les membres de la faculté , bien entendu que c'est à ceux qui lisent Hippocrate , au moins dans les traductions latines. (*Hipp. lib. de carnibus , vers. initium.*) La seule ignorance des traducteurs a donc induit en erreur.

Avancer qu'il est parlé de lanternes dans le corps biblique , c'est errer. Quoi qu'en puisse dire toute l'école de Genève , qu'on excepte les lanternes dont se servit le traître Judas pour livrer son maître aux Juifs , il n'y en a pas d'autres. Si Olivetan & ceux qui ont réformé sa traduction , ont employé le terme de lanterne dans leur style gothique , c'est pure ignorance , ou manie de se distinguer des catholiques romains , aux dépens de la justesse des expressions. Qu'on examine les différens endroits où la Vulgate emploie le

de me les pardonner ; & il me donna , lorsque je m'y attendois le moins , des preuves de la complaisance la plus tendre.

Quatre régimens venoient de vaquer ; le marquis de Genneville , qui n'étoit pas encore oublié à la cour , avoit , sans que je le fusse , sollicité l'agrément de celui de royal-infanterie. Son nom , ses services rendus sembloient me le promettre. Je partis sur ses ordres pour Versailles , où je devois toucher une lettre de change de cinquante mille franes. Je n'étois plus qu'à une journée de la cour , quand le hasard me fit rencontrer madame la baronne de Sarmin , femme d'un président à mortier au parlement de Besançon. Cette femme aimable me fit quelques agaceries ; le temps étoit trop précieux pour que je pusse y répondre ; je voulus partir : la baronne me retint ; & après un combat inutile , j'eus la honte de voir triompher l'amour. Je restai un jour entier avec la baronne , & elle ne me permit de me séparer d'elle que quand elle s'aperçut qu'en demeurant davantage je lui deviendrois presque inutile. Plus las des fatigues de mon séjour que de celles de mon voyage , j'arrivai enfin à Versailles ; mais il étoit trop tard ; car six heures avant mon arrivée , les régimens avoient été donnés. Le marquis de C * * * fut nommé à

celui dont j'allois demander l'agrément. La naissance & le mérite de ce seigneur justifient le choix que sa majesté en a fait. Je fus pénétré des regrets les plus vifs quand je réfléchis que six heures passées avec madame de Sarmin me faisoient un tort aussi considérable. Qu'un homme se respecte peu quand il préfère ses plaisirs à son honneur & à son devoir !

Quoique je n'eusse pas obtenu de régiment, je ne laissai pas que de toucher les cinquante mille francs portés par la lettre de change que mon père m'avoit envoyée. Nanti de cet argent, je me rendis à Paris : cette ville étoit depuis un temps infini l'objet de mes desirs ; presque tous les officiers du régiment du roi y étoient ; jugez par-là si je manquai de connoissances. Les hautes idées que je m'étois formées de la vie de Paris étoient encore au dessous de ce qu'elle étoit réellement.

J'y débutai avec honneur ; une livrée brillante, un équipage lesté, grand nombre de laquais m'annoncèrent, aux promenades, aux spectacles, pour un homme extrêmement opulent. Les filles de l'opéra sur-tout ne furent pas les dernières à penser que j'étois un homme bon à connoître. La première à laquelle je m'attachai fut la Petit : cette fille célèbre à ce théâtre, par une aventure que je ne rappellerai pas,

pas, puisque ses propres Mémoires l'ont rendue publique ; cette danseuse ne put, malgré son manège, me retenir autant qu'elle l'auroit désiré. Quoique le tempérament de la Petit fût usé par le tempérament même, elle ne pouvoit encore se borner à un seul homme. Un essaim de ces animaux rongeurs que l'on nomme *Guerluchons*, assiégeoit continuellement sa maison, la pilloït & partageoit toutes les faveurs de la danseuse. Combien de gens sur le bon ton, combien de gens à équipage jouent ce rôle à Paris !

Le procédé de la Petit me choqua, j'éclatai en reproches. Mademoiselle Cartou, directrice des parties de plaisir de ce spectacle, engagée par son état à contribuer aux avantages de ses sœurs, fit tous ses efforts pour ramener la Petit. Celle-ci, qui ne m'apportoït pour excuses de son libertinage, que l'usage & l'exemple de ses compagnes, ne put me retenir davantage, & je la quittai à la fin du mois.

De l'opéra je descendis à l'opéra comique ; toutes les filles de ce dernier théâtre m'agacèrent & aucune ne me plut. Je quittai la foire pour voler à la comédie françoise. Toutes les actrices de ce premier théâtre, l'honneur des arts, le centre du goût & de l'esprit, toutes ces demoiselles que je passai en revue aux foyers,

me tinrent quelque temps indécis ; presque toutes jolies , aimables , je ne savois à qui donner la pomme. On jouoit ce jour-là *Ariane* & l'*Oracle* ; l'air noble avec lequel mademoiselle C * * * remplit le rôle d'*Ariane* , me fit sortir de mon embarras , & je n'attendois que la fin de la comédie pour lui découvrir mes intentions. Après *Ariane* on donna l'*Oracle* , le chef-d'œuvre de l'art & l'image de la nature. L'aimable naïveté & la finesse avec laquelle mademoiselle G * * * jouoit cette petite pièce , me prévint entièrement en sa faveur , & j'oubliai sur-le-champ *Ariane* pour ne plus penser qu'à *Lucinde*.

Que d'esprit ! que de charmes , & que j'en fus enchanté ! la permission qu'elle m'accorda d'aller chez elle sembloit prévenir le bonheur que mon cœur attendoit avec impatience. J'y courus le lendemain ; ma figure , qui avoit toujours été du goût de tout le monde , ne fut pas de celui de mademoiselle G * * * . Vous êtes aimable , me dit-elle ; mais je l'avouerai de bonne foi , vous ne me plaisez point du tout. Un compliment aussi peu équivoque ne me rebuta pas ; je pressai de nouveau ; mais d'une manière plus vive ; car j'accompagnai mes prières d'une bourse de cent louis , que je jetai sur la table. Mademoiselle G * * * , que je



» ma maison vous sera ouverte ; je vous attends
» ce soir. »

ST. G.

J'avois vu la St. G. au palais-royal, elle m'avoit plu, je volai chez elle ; à mon approche je lus sa joie dans ses yeux ; je courus à elle, je l'embrassai. La femme de chambre, qui vit que pour me rendre plutôt heureux je franchissois les règles ordinaires, m'arrêta avec précipitation, & me fit signer auparavant un petit préliminaire ; c'étoit une lettre de change de cent pistoles payables au porteur ; au moment de jouir d'un bonheur que je desirois, j'eusse donné toute ma fortune. Le billet signé, la femme de chambre se retira. Jugez ce que nous devînmes ! ces sortes de situations sont si rebattues, que je vous ferai grace de celle-ci. Je vis tous les jours la St. G. & dès le premier mois je lui avois fait des fonds suffisans pour plus de deux ans.

Mes plaisirs alloient grand train ; un événement cruel vint bientôt en altérer la douceur.

Mon père fut informé par le trésorier de Versailles, que j'avois touché les cinquante mille francs destinés au régiment, dont il crut que je n'avois point sollicité l'agrément. Instruit d'ailleurs du train de vie que je menois à Paris,

il avoit donné ordre à un de ses amis d'obtenir une lettre-de-cachet pour me faire arrêter. Je rentrois chez moi à onze heures du matin ; j'allois me coucher, lorsque vingt cavaliers du guet, armés de pied en cap, s'emparèrent de ma chambre : mon premier mouvement fut de saisir mon épée placée près de mon lit ; mais dix pistolets couchés sur moi me firent faire des réflexions dont un jeune homme est rarement capable dans ces sortes de rencontres, & je me rendis sans coup férir. L'exempt me communiqua une lettre-de-cachet qui ordonnoit qu'on me conduisît à Saint-Lazare : j'étois dans des alarmes cruelles, lorsqu'avant de partir on me dit qu'on avoit des ordres particuliers pour fouiller dans tout mon appartement. Cette circonstance me fit juger que le coup partoît de mon père, & je fus plus tranquille ; persuadé que je ne pouvois rien soustraire à leurs recherches, je leur remis trente mille francs qui me restoient. On me fit entrer, ou pour mieux dire, on m'emporta dans un carosse & nous partîmes.

Arrivé à Saint-Lazare, on eut pour moi toutes les considérations que mon père avoit sans doute exigées, &, à la liberté près, j'y jouissois de tous les agrémens d'une vie honnête. Je suis né avec un caractère heureux &

un penchant pour la vertu. L'homme raisonnable verra que dans la suite de ma vie je fus plus à plaindre que criminel. Un lazareille zélé entreprit ma conversion : l'ouvrage ne fut point difficile. Me voici donc sage encore une fois. J'avois renoncé au monde, & depuis trois mois je prêtois mon directeur de m'admettre au nombre des lazareilles : celui-ci crut que ma résolution étoit plutôt l'effet d'un dépit que d'une vocation sincère. Mon père, qu'il en instruisit, ne voulut point y consentir : ce refus, occasioné par un excès de tendresse, fut la principale source des malheurs que j'essuyai depuis.

Ma vocation ne fut pas plutôt rebulée qu'un ennui mortel s'empara de mon esprit : mon zèle se refroidit ; ma ferveur fut moins vive ; & mes occupations ordinaires commencèrent à me paroître indifférentes : sombre & mélancolique, je me promenois un jour dans le jardin : les charmes de la liberté se présentèrent alors à mon imagination. Comme j'étois encore un peu vertueux, je cherchois à me faire illusion en me représentant l'état libre comme le souverain bien que l'on pouvoit rechercher sans crime : je trouvai dans un coin éloigné du jardin un endroit qui me parut favorable à mon évocation ; & dès la même nuit je m'échappai de Saint-Lazare : je ne fus libre que pour regretter

mes chaînes. Sans amis, sans secours, sans argent, que faire dans une ville où huit mois auparavant on m'avoit vu avec tant de faste ? Après avoir couru deux heures incertain dans Paris, je pris le parti d'attendre le jour pour aller chez ma chère St. G. Je me flattois d'y trouver un asyle de quelques jours, pendant lesquels je verrois mes amis, s'il pouvoit m'en rester encore dans Paris. Qui le croiroit ! ou pour mieux dire qui ne le croiroit pas ! à peine parus-je aux yeux de la St. G. qu'elle me méconnut ; l'horreur de ma situation, mes prières, mes pleurs ne furent pas capables d'attendrir cette fille comblée de mes bienfaits. Quel triste état ! & qu'il m'étoit sensible ! Vingt amis, qui pendant ma fortune m'avoient fait des offres de service, me tournèrent le dos. Ces perfidies ne me surprirent point, elles sont trop ordinaires.

Dépourvu d'espérance & de ressource, je m'enrôlai dans le régiment de Gondrin ; il étoit pour lors en garnison à la Rochelle ; je fus le rejoindre avec un jeune avocat de province, qui avoit pris le même parti. Mon camarade n'étoit point accablé de son malheur ; vif, gai, toujours chantant, il se faisoit une occupation à la Rochelle de faire de mauvais vers, de fades romans qu'il vendoit bien. La vie

douce qu'il m'envenimoit me fit naître l'envie de m'associer à son travail. Je me mis de moitié dans ses ouvrages ; & presque aussi fertiles & aussi ennuyeux que l'abbé Destrés, nous donnions au moins deux volumes par quinzaine. Le mois d'avril arriva, il falloit partir. La vie d'un auteur est bien différente de celle d'un soldat en campagne ; le courage ne nous manquoit pas ; cependant nous balancions à suivre. Le profit de nos ouvrages nous avoit rendus possesseurs de quatre ou cinq cent livres chacun. Notre capitaine avoit besoin d'argent ; notre petite fortune le tenta ; nous la lui offîmes & nous obtînmes notre congé. Mon ami rejoignit sa patrie sur l'espoir d'un pardon que sa famille lui avoit promis, & moi j'allois reprendre la route de Paris, quand le Mercure, ce chef-d'œuvre de l'esprit, tomba entre mes mains. Quel fut mon étonnement ! J'y trouvai la mort du marquis de Genneville ; malgré mon libertinage, les sentimens de la nature n'étoient point éteints dans mon cœur. Ce malheur fut de tous mes malheurs le plus sensible. Je n'hésitai pas un instant à partir pour Vernouillet ; c'étoit l'endroit où mon père étoit mort. J'avois assez d'argent pour faire ma route, j'en pris le chemin avec précipitation ; les espérances d'une succession avantageuse, que je

devois partager avec une sœur que je n'avois jamais vue, n'effacèrent point les regrets que me causa la perte de mon père. J'arrivai enfin au château de Vernouillet ; mais la mort du marquis de Genneville ne fut pas le seul malheur que j'appris ; ma sœur, de laquelle je m'informai avec un soin extrême, avoit depuis deux ans payé le tribut à la nature chez les Visitandines de Nevers. Robert, intendant de la maison de mon père, me justifia le décès de ma sœur par son extrait mortuaire & les lettres de la supérieure du monastère où elle avoit terminé ses jours : accablé de ce double coup, je voulus continuer l'intendance de mes biens à Robert. Quoique né Manceau, suspect conséquemment par état & par naissance, la confiance que mon père avoit eue en lui, sembloit lui mériter la mienne. Robert, lui dis-je un jour, votre fidélité à servir mon père exige aujourd'hui ma juste reconnoissance ; trop peu expérimenté dans les affaires, je vous laisse la gestion de tous les biens dont la mort de mon père m'a rendu maître Quo dites-vous, me répondit-il d'un ton élevé ? ignorez-vous que vous ne devez l'asyle que vous avez trouvé dans ce château qu'à mes seules bontés ? vous êtes malheureux, je le sais. Les grands biens que vous aviez à espérer sont dissipés. Les

disgraces que, depuis votre départ, feu monsieur le marquis a été contraint d'essuyer l'ont réduit à la dernière indigence. La misère & les chagrins qu'elle traîne à sa suite l'ont conduit au tombeau, & il est mort mon débiteur. Héritier, il y a quelques années, d'une succession opulente qu'un parent italien m'avoit laissée, j'eus la complaisance de prêter cent mille écus à monsieur votre père. Le jeu, sa passion dominante, dissipa bientôt cette somme, & un séjour de trois semaines à Fontainebleau, où la cour étoit pour lors, le fit revenir sans un sou. Le désespoir suivit de près cette perte; revenu à Vernouillet, il tomba malade, son état languissant lui fit faire des réflexions sur mes services, & ce fut dans cette circonstance où, rempli de sentimens, il me passa un contrat de la terre de Vernouillet & de ses dépendances. Voilà cet acte solennel, continua Robert, en me montrant le contrat; rien ne peut l'attaquer, il est passé dans toutes les formes; mais je suis bon; restez encore huit jours chez moi, je vous y donne volontiers un asyle... A ces mots je devins furieux & j'allois me jeter sur lui, quand une jeune personne plus belle que le jour vint s'offrir à mes regards. Un trait de sympathie nous frappa tous deux; & tous deux, des le même instant, nous nous

aimâmes. Que Camille , (c'étoit le nom de cette aimable personne dont Robert se disoit le tuteur) que Camille étoit charmante ! l'esprit , la douceur , la sagesse , toutes les vertus étoient peintes sur son visage. Robert , qui s'étoit aperçu de mon émotion , me proposa Camille ; c'est le seul moyen , me dit-il , de nous reconcilier ensemble ; elle jouit de mille livres de rente ; en économisant , à la campagne on vit avec moins ; quelque dure que me fût cette indigne proposition , mon amour pour Camille ne me permit pas de balancer ; je ne lui avois point encore parlé , & je pressois déjà l'intendant de nous unir. La permission qu'il me donna d'approcher de la belle Camille , effaça presque tous les chagrins qui me restoient. Je vis , j'adorai Camille ; un mouvement secret sembloit me presser à m'éclaircir de son fort. Hélas ! elle l'ignoroit. Entrée depuis huit jours dans ce château , Robert l'avoit fait venir de Bretagne , où elle vivoit en couvent & sans inclination , sans goût pour lui elle alloit l'épouser... Quoi ! lui dis-je tout transporté , vous , née pour faire le bonheur d'un monarque , belle Camille , vous alliez être unie à un homme de cette espèce ! que je me fais bon gré de vous avoir vue ! Vous m'aimez donc , me dit Camille d'un ton de tendresse ? Si je vous aime , lui repartis-

je ! pouvez-vous en douter ? dites un mot & ce soir nous sommes unis. Que vous êtes pressant, me répondit Camille ; ce mot est lâché, hâtez-vous de me délivrer de la tyrannie d'un homme qui m'est odieux.

A peine eut-elle prononcé ces mots, que l'intendant parut ; son consentement fut bientôt accordé ; mais le malheureux y joignit une condition qui m'étoit tout espoir ; il voulut avant notre hymen que je ratifiassé le contrat qu'il avoit surpris de mon père expirant. J'étois amoureux, je souscrivis à tout. Nous nous mariâmes le lendemain ; la paix, l'union, la sage liberté faisoient nos seuls plaisirs. Il y avoit déjà deux mois que nous les goûtions, quand Robert, que l'horreur de son dernier crime dévorait sans doute, tomba dans une langueur qui le conduisit au tombeau ; heureusement encore qu'il s'expliqua avant sa mort.

Foible, prêt à expirer, Robert manda Camille & moi ; nous crûmes tous deux qu'un regard de conscience le pressoit, & qu'il alloit nous faire une restitution de tous les biens dont il s'étoit emparé ; mais nous ne fûmes pas plutôt près de son lit, qu'il nous parla en ces termes :

J'ai un secret affreux à vous révéler. Tremblez sur mes crimes & sur les vôtres. Eh ! que

les traducteurs & ceux qui les copient servilement.

On trouve mille choses rares dans Homère, me disoit dernièrement un fort habile homme ; mais on trouve tout dans Martial. En effet, j'y ai trouvé deux espèces de lanternes (a), les unes de corne, les autres faites avec une vessie. C'est ainsi qu'il parle des lanternes de la première espèce :

*Dux lanterna via clausis feror aurea flammis ,
Et tuta est gremio parva lucerna meo.*

Propre à vous servir de guide, la flamme que je renferme me rend éclatant ; & la plus foible lumière est en sûreté dans mon sein.

En parlant des lanternes faites avec des vessies, il dit :

*Cornea si non sum, numquid sum fuscior? aut me
Vescam contra qui venit esse putat.*

C'est-à-dire : quoique je ne sois pas de corne, je n'en suis pas plus obscur ; & on ne s'imaginera jamais, en me voyant de loin, que je ne suis qu'une vessie. Ici il me paroîtroit naturel d'examiner l'origine du proverbe, prendre des vessies pour des lanternes : s'il ne vient pas de cette épigramme de Martial, j'avoue que j'ignore absolument sa route. Cependant,

(a) *Martialis epigram., lib. 14, cui Apophoreta nomen inditum, p. 446.*

prendre des vessies pour des lanternes, c'est se tromper lourdement, suivant le proverbe ; & ici ce seroit se tromper que de ne pas prendre l'un pour l'autre. C'est aux savans à concilier ceci, & à répandre un plus grand jour sur ce point d'antiquité : je les exhorte même à le faire ; ce sera une épine qu'ils me tireront du pied.

Avant de parler des lanternes du dernier âge, je ne dois pas oublier d'observer, d'après Farnabius & quelques autres commentateurs de Martial, que ce que le poète appelle *laterna cornea* ; (si tant est qu'il soit l'auteur du titre, qui n'est peut-être que la note de quelque savant, glissée de la marge dans le texte, comme cela est arrivé dans une infinité d'occasions) je dois, dis-je, observer que ces lanternes de corne sont appelées par Plaute in *Amphitrione*, *Vulcanus corneus*, Vulcain encorné, encornaillé, ou renfermé dans la corne. Tout le monde sait que Sosie paroît sur le théâtre avec une lanterne, preuve bien évidente que l'usage en étoit déjà fort commun. Au lieu de citer ici les vers du comique latin, qu'on se rappelle ceux de son imitateur, on y trouvera ce point d'antiquité parfaitement bien développé ; & la lanterne du Sosie de Molière est bien aussi amusante que celle du Sosie de Plaute.

Cependant on ne sauroit trop estimer les sources ; l'original m'a appris ce que je n'aurois jamais appris dans le copiste. Il m'a conduit à la source d'une de nos expressions, triviale à la vérité, mais assez usitée ; c'est celle d'encornailé. Tous les jours on dit qu'un tel a épousé une telle ; &, pour peu que la vertu de l'épouse soit équivoque , & qu'on soupçonne le vin d'être éventé, on ajoute qu'il s'est encornailé. Demandez raison de cette expression à ceux qui l'emploient , ils vous paieront de fort mauvaise monnaie , & ne s'aviseront peut-être pas, j'entends ceux qui ne sont pas familiers avec les bons auteurs, de vous dire que le mari encornailé des François est le *Vulcanus cornutus* de Plaute ; ils auroient une autorité, & ils n'en ont point. Cela confirme ce que j'ai toujours pensé sur l'utilité des textes.

Si les lanternes n'avoient pas par elles-mêmes un éclat réel, il seroit aisé de leur en donner, par les noms célèbres à côté desquels elles figurent dans l'histoire. Charles-Quint, Charles XII, sont des noms respectables, & liés aux annales des lanternes.

L'année 1540 ne fut pas seulement remarquable par le voyage de l'empereur Charles-Quint en France ; elle l'est encore par une aventure singulière qui arriva à ce prince, &

dont peu d'auteurs parlent , par ce travers qui leur fait négliger , dans l'histoire des souverains , tout ce qui n'est point guerre ou politique , comme si tous les lecteurs étoient politiques ou guerriers. Je réparerai ici leur faute avec plaisir.

Charles étant à Gand , le 21 septembre 1740 , eut avis que Ferdinand , roi des Romains , son frère , étoit arrivé à Bruxelles ; il résolut de l'aller voir ; & , quoiqu'il fût presque nuit , il monta à cheval , accompagné de quelques courtisans. La nuit étoit fort avancée quand il arriva au village de Berchem , près de Bruxelles. L'obscurité l'empêchant de continuer son chemin , il fit lever un paysan pour lui servir de guide jusqu'à la ville , sans se faire connoître. Le manant , flatté de l'espoir d'une récompense , sortit avec une lanterne à la main , & se mit en devoir de marcher. Il avoit encore la tête échauffée d'une débauche de la journée ; & , s'adressant fort librement à l'empereur , il lui demanda son nom , ajoutant galement qu'il étoit bien aise de savoir avec qui il se trouvoit. L'empereur , qui prit plaisir à l'humeur gaie & libre de son guide , lui dit qu'il s'appelloit Charles ; fort bien , lui répondit le manant ; eh bien , seigneur Charles , j'ai envie de piller ; tenez la lanterne , s'il vous plaît.

L'empereur

avec complaisance, & en remit le résultat à trois jours.

Les trois jours expirés, Gersan vola aux foyers, où il trouva la tutrice qui babilloit fort sérieusement avec une vieille actrice. A son abord, celle-ci se retira dans sa loge; c'est dans ce lieu, jadis le théâtre de sa gloire & de ses combats, qu'elle réfléchit aujourd'hui sur la fragilité des choses d'ici-bas.

Il ne fut pas plutôt seul avec la tutrice, que l'abondant d'un air mystérieux, elle lui tint ce langage :

Quand vous me fîtes les premières propositions au sujet de ma nièce, je ne balançai pas un moment à vous admettre au nombre de ceux qui aspirent à sa possession. Trois cavaliers se présentent depuis un mois. Un financier est le premier en date. Le second est un vieux abbé, protecteur né des filles de spectacle : son âge, sa caducité rebutent ma nièce, & semblent éloigner la considération naturelle que paroissent mériter l'état & le caractère de monsieur l'abbé. Le troisième est le jeune Danterre, fils du président Ricas, plus connu par les anecdotes secrètes de l'opéra que par les registres du parlement. Voilà trois concurrens ! tous trois passables.

Incertaine sur la préférence, je différois

remarquer ici qu'une lanterne empêcha un empereur de s'égarer ; & le garantit peut-être de quelque aventure plus fâcheuse , & que cette même lanterne valut les plus solides prérogatives de la noblesse à un manant.

L'Alexandre du Nord , Charles XII, alarma toute l'Europe en 1707. Il étoit dans le cours de ses prospérités , & venoit de conclure le fameux traité d'Alt-Raenstad , par lequel Auguste ôtoit de dessus sa tête la couronne de Pologne , pour la mettre sur celle de Stanislas , lorsqu'on publia qu'il faisoit faire six mille lanternes , autant d'échelles , avec un pareil nombre de clochettes. Cette nouvelle , débitée dans une infinité de lettres d'Allemagne & de Saxe & dans toutes les gazettes du temps (a), occasiona une infinité de raisonnemens. Le moindre des cafés de Paris tint chapitre général sur les lanternes du roi de Suède. Quelques philosophes prirent occasion de s'en divertir ; mais leur parti ne fut pas le plus fort : le plus grand nombre s'anima ; chaque souverain eut ses partisans ; on tourna les lanternes dans tous les sens. Qu'on se figure ici la salle du café de Procope , remplie des plus

(a) Voyez en particulier le Journal historique sur les matières du temps , mai 1707 , art. 6 , p. 105. Ce fait y est fort bien détaillé.

SUR LES LANTERNES. 57

respectables têtes qui y aient jamais paru. Là, un vieux militaire, qui ne rêve qu'affauts, sièges & combats, prédit la prise de Vienne en Autriche, & est contredit par un autre, qui veut faire marcher ces six mille lanternes du côté de Rome : il en a des garans assurés ; & le pape, avec qui il est en relation, lui en a écrit ; il est prêt de parier mille louis, si l'on ne l'oblige pas de les consigner. Dans un autre endroit, un abbé, réduisant les choses au pied du mystique & du sens spirituel, prétend que les Clochettes du roi de Suède, analogues à celles des habits du grand-prêtre, dans l'ancienne loi, marquent que Charles veut réveiller les princes de l'Empire de leur assoupissement : les échelles sont les degrés de gloire où il pourroit s'élever ; les lanternes, enfin, indiquent la lumière que répand la conduite de Charles sur les intérêts de ces princes. Cette explication, sifflée par un petit-maître, en occasionne une autre de sa part : si on l'en croit, Charles, accablé de lauriers, veut donner le bal à l'Allemagne & au roi Auguste, après les avoir épouvantés : ce sont les apprêts de quelques spectacles plus amusans que terribles. Je ne finirois pas, si je rappellois toutes les conjectures que ces lanternes occasionèrent ; jamais armement, quelque sérieux qu'il puisse

être, n'occupa tant les esprits. Blâmé des uns, admiré des autres & inconnu à tout le monde, cet amas de lanternes s'évanouit enfin ; & peut-être en perdrait-on entièrement le souvenir, si je ne le rafraîchissois ici ; car , à mon grand regret , je n'en ai rien lu dans l'historien de Charles XII. Peut-être ce que j'en dis ici réveillera-t-il son attention. Il me semble que ces six mille lanternes n'auroient pas mal figuré dans son livre ; & quelques réflexions vives & brillantes, pareilles à celles qu'il fait toujours , auroient pu rendre le morceau aussi frappant qu'aucun autre.

Avec un examen plus appesanti, nous trouverions sans doute quelques autres noms aussi célèbres ; mais il suffit d'avoir ouvert la voie. Un auteur prudent ne doit pas tout dire : prendre la fleur des sujets, c'est le grand art.

Une autre source d'éloges se tire de l'attention qu'ont eue les plus respectables magistrats, depuis plusieurs siècles, pour les lanternes. Elles font un point du culte religieux des Chinois : elles ont l'honneur de faire , dans la capitale du plus florissant royaume de l'Europe, un point important de notre police. Qu'on examine les registres de la cour , sur-tout depuis les premières années du seizième siècle jusqu'à ce jour. Dès l'an 1524 , il fut ordonné à

chaque habitant de Paris de mettre à sa fenêtre une lanterne garnie d'une chandelle, qui seroit allumée à neuf heures du soir : pareille loi en 1526, pour éviter le danger des mauvais garçons. En 1553, elle fut renouvelée en même temps ; & le lieutenant criminel fut chargé de la faire exécuter. Il est vrai que les lanternes furent changées en fallots en 1558 ; mais elles reprirent le dessus un mois après, & les fallots furent changés en lanternes ardentes & allumantes. Le sort des lanternes fut longtemps incertain ; & on ne le voit bien fixé qu'en 1667, qu'on mit à Paris les choses à peu près dans l'état où elles sont. Avant cette célèbre époque, on ne comptoit guère que trois lanternes dans chaque rue (a), à moins que la longueur n'en fût extraordinaire ; une à chaque coin des rues, & la troisième au milieu. On pouvoit dire de ce petit nombre de lanternes, ce que dit Virgile des vaisseaux d'Enée.

Apparent rara nantes in gurgite vasto.

Les libertins qui les insultoient, en diminuoient encore l'utilité. Un abbé illustre, dont le nom seul vaut un éloge, l'abbé Laudati, de la

(a) Il y a dans Paris, tel qu'il est aujourd'hui, neuf cent douze rues ; cela ne donneroit que deux mille sept cent trente-six lanternes. Qu'on compare ce petit nombre à celui qu'on y voit aujourd'hui.

L'AIMABLE INDISCRET.

MADAME la duchesse de * * * avoit chez elle sept autres dames de la cour qu'elle haïssoit beaucoup, qu'elle voyoit tous les jours & qu'elle régaloit souvent; elle les haïssoit par rivalité, les voyoit par bienséance & les régaloit par devoir. C'est le train de la cour. Huit des plus aimables seigneurs devoient faire tête aux dames. Une heure avant souper, sept des cavaliers manquèrent; la duchesse étoit furieuse; on n'attendoit plus que le duc de * * *. Son nom seul feroit son éloge, & s'il m'étoit permis de le nommer, il emporteroit bientôt tous les suffrages; cependant il faut que j'en parle un moment. . . . Mais que pourrai-je en dire? chacun l'a loué; & quoique le champ soit vaste, je ne ferois que rebattre.

Dix heures étoient déjà sonnées, le duc ne venoit point; lui seul faisoit l'espérance de l'assemblée, & on craignoit, que dis-je? on étoit presque sur de perdre le duc. La marquise laissoit tomber sa navette, la petite duchesse, babillarde éternelle, ne disoit mot depuis deux minutes; la comtesse paroissoit rêveuse; l'autre

par vanité affectoit une fausse joie ; chacune sembloit plongée dans une sombre tristesse, quand on entendit dans la cour le bruit d'un carrosse. Ah ! c'est le duc ! s'écria-t-on, & on ne se trompoit pas.

Le duc paroît à la porte de la salle où étoient ces dames ; il les regarde toutes fixément, recule deux pas en arrière & jette encore sur elles de nouveaux regards. Toutes, dans l'impatience de connoître la cause de ces mouvemens, invitent le duc de la leur expliquer. Sommes-nous seuls, mesdames, leur dit-il d'un air mystérieux ? eh oui ; satisfaites donc à notre curiosité. . . . Le duc à l'instant cherche de tous côtés comme un homme qui va révéler un secret important & qui veut être certain qu'il ne le révèle qu'à ceux auxquels il parle : mais, duc, lui dirent-elles unanimement, toutes vos inquiétudes augmentent notre impatience, de grace, parlez donc. Quel mystère avez-vous à nous dévoiler ? mesdames, repartit le duc avec cet air fin qui annonce le triomphe, l'esprit & la délicatesse ; vous le voulez donc ? nous vous l'ordonnons même, répondirent-elles. Ah ! m'ordonner, continua le duc, c'est user de vos droits ; je les reconnois trop pour ne pas m'y soumettre ; j'obéis donc. Vous voilà huit. Eh bien, j'ai couché avec vous toutes. Toutes à

l'instant baissèrent les yeux, à la réserve de madame de *** qui s'écria d'un ton qui marquoit la joie ; *avec moi cela est vrai*. Les sept autres forcées, apparemment par l'exemple de madame de *** , à rendre justice à la vérité, s'écrièrent unanimement , *avec moi aussi , avec moi aussi*. Toutes en chœurs répétèrent ces trois mots. Quelle victoire ! quel aveu ! je n'en sache pas de plus satisfaisant pour l'homme du jour.

On servit le souper ; je me dispenserai de parler des matières qu'on y traita ; chacun se l'imagine aisément,



L'ÉCOLE DES VIEILLARDS.

L'*AMOUR est de tout âge. Verité dange-
reuse. Cette histoire le prouvera aisément.*

Le vicomte de Raulecourt est un des plus aimables hommes de sa province. Le destin, toujours imbécille dans la distribution de ses dons, ne l'a pas partagé d'une fortune digne de sa naissance ni de ses vertus.

Avec un bien médiocre il fait les honneurs d'Alais ; sa maison est le rendez-vous de tous les honnêtes gens, Une épouse aimable & la plus belle fille du monde font l'ornement de sa famille,

Le chevalier de Vergé, jeune officier, beau, bien fait, fut épris des charmes de Victoire. (cest le nom de mademoiselle de Raulecourt.) Celle-ci devint sensible en même temps, & tous deux ils s'aimèrent ; la chronique dit même que le chevalier étoit amant heureux ; son bonheur n'étant d'aucune conséquence à mon histoire, je n'en dirai mot.

Le régiment de * * * * arriva à Alais pour y passer l'hiver. Les officiers, comme il est d'usage, furent en corps rendre leurs devoirs à

monsieur de Raulecourt. Le baron de Campfort, homme sexagénaire, jeta les yeux sur Victoire, & bientôt elle lui plut; cela n'est point du tout difficile à croire.

La liberté que tous les officiers avoient d'aller chez M. de Raulecourt, détermina le baron à y faire sa cour avec les soins & l'exactitude du plus jeune & du plus passionné de tous les amans.

Victoire s'aperçut bientôt de l'impression qu'elle avoit faite sur le cœur du baron; elle en badina même fort souvent avec son cher chevalier.

Jusqu'ici le baron avoit été amant discret; il n'avoit fait parler que les yeux; mauvais langage que celui des yeux de soixante ans; cependant ils aidoient un peu, puisque Victoire s'en étoit aperçue; bientôt il s'annonça lui-même & parla d'un ton positif, c'est-à-dire, qu'il se montra aux yeux des parens comme un homme qui jouissoit de gros biens qu'il partageroit volontiers avec la charmante Victoire.

L'espoir d'un établissement ébranla M. de Raulecourt: il proposa le baron à sa fille, qui le refusa net. Toutes les filles auroient fait de même. Le vicomte en homme prudent, sans perdre de vue son projet, ne voulut point forcer sa fille; il crut que le temps changeroit la façon

de penser de Victoire. On s'habituait rarement avec les objets pour lesquels on a de l'antipathie. Victoire voyait tous les jours le baron, & le baron tous les jours lui devenait plus odieux. Notre vieil amant ne se rebutoit point : à chaque instant, aux côtés de mademoiselle de Raulecourt, il ne lui laissoit pas un moment de tranquillité : ces assiduités, ou plutôt ces persécutions la gênaient cruellement ; elle ne pouvoit plus être seule avec le chevalier ; le baron l'obsédoit incessamment ; elle eut beau lui dire en termes clairs qu'elle le détestoit ; qu'elle préféreroit la mort à un époux comme lui. Pareil compliment eût fait fuir le jeune homme le plus amoureux ; l'effet qu'il fit sur le vieillard fut tout différent, & il insista de plus en plus. Victoire, obsédée, fatiguée de ses visites & de ses discours, lui fit entendre que, pour ne point être sa femme, elle se détermineroit à lui accorder les mêmes droits qu'on accorde à un mari. Le baron parut content ; il n'y eut que le lieu & le temps qui parurent arrêter Victoire. La femme de chambre fut mise dans la confidence ; & cette fille adroite imagina un moyen que le baron paya d'une bourse de vingt louis.

Le jour fixé pour le bonheur du vieux amant, il se transporta, comme on lui avoit dit, sur

Le minute à la porte de Victoire. A peine y fut-il, (on étoit convenu de tout) qu'on lui descendit, au moyen d'une poulie, un panier d'osier dans lequel il falloit qu'il se posât. Le baron se fourra comme il put dans ce panier. Victoire logeoit au second. La femme de chambre voiturait doucement le galant; mais le projet de Victoire étoit qu'il n'arrivât point au port. Tout réussit au gré de ses souhaits; quand le baron fut à moitié chemin, on arrêta la corde au moyen d'un nœud, & on le laissa dans sa loge à bonne fortune exposé à un froid violent, (c'étoit sur la fin de décembre.) Le baron, surpris d'un procédé aussi cruel, eut beau prier mademoiselle de Raulecourt. Celle-ci, devenue insensible, ne seignit pas de l'entendre, & le pauvre amant eut encore une autre mortification, peut être aussi dure; le chevalier sortit à la pointe du jour dans un panier pareil à celui dans lequel le malheureux baron étoit enfermé.

Un accident suit toujours un autre accident. Le baron, exposé aux railleries de la populace, fut contraint d'essuyer toutes sortes de mauvaises plaisanteries. On le soupçonna même d'être un voleur, & la maréchaussée, qui accourut sur les plaintes du peuple, se saisit du baron, qui eut beau réclamer sa qualité; en

capotte, sans épée, on ne voulut point le croire; & on le conduisoit déjà dans les prisons, lorsqu'il fut reconnu par quelques soldats de sa compagnie, qui le dégagèrent des archers.

Malgré le secret que le baron & mademoiselle de Raulecourt étoient intéressés à garder, on n'ignora le lendemain aucune des circonstances de cette sinistre aventure.

Le vicomte fit enfermer Victoire dans un cloître; & le baron, après s'être dérobé pendant quelques temps aux regards curieux, reparut à Alais; & loin de se ressouvenir du tour affreux que Victoire lui avoit joué, il eut la faiblesse de la demander en mariage à son père, qui la lui accorda.

Victoire, flattée d'obtenir sa liberté, épousa le baron; mais le premier jour de leurs nœces fut l'unique jour de leur mariage. Mademoiselle de Raulecourt ne voulut jamais se résoudre à coucher avec le baron, qui, comptant l'adoucir le lendemain, lui permit d'abord de se retirer dans un appartement éloigné.

Victoire s'y rendit. L'homme n'est pas maître de ses desirs. Le baron, pressé, se souvint qu'il avoit une femme; il fut à la fourdine dans la chambre de son épouse. Dieu! quelle surprise! il s'y attendoit peu. Le chevalier remplaçoit le baron, & faisoit auprès de Victoire l'office de mari,

Je crois, dit l'auteur du discours, que la singularité de nos lanternes ne contribua pas peu à nous trahir. Voilà les académiciens de Troyes dans le même cas que ceux de Toulouse, ou l'auteur des mémoires en impose; ce que je ne saurois croire de sa probité, & ce qui seroit indigne de ses lumières.

Quoique les discussions grammaticales où nous sommes déjà entrés suffisent dans cet essai pour justifier le titre de philologique qu'on lui'a donné, on veut pourtant bien mériter le nom de philologue plus parfaitement, en développant les différentes acceptions sous lesquelles est pris le nom de lanternes ou de lanterniers.

Nous avons assez parlé de lanternes au simple, pour n'en rien répéter ici.

1°. On dit au figuré une vieille lanterne, pour dire une vieille femme.

§. Au lieu de dire, comme les Romains, *fabulæ*, *nugæ*, contes, chansons; on dit quelquefois, lanternes; ce sont des lanternes. D'où vient cette façon de parler? je n'y vois énergie, analogie, allégorie quelconque. Quel est donc le fondement, l'origine de cette expression? Ne la devons-nous point à maître François (Rabelais), à qui nous en devons bien d'autres? Les personnes familières avec son

admirable roman savent par cœur sa description du pays lanternois ; & ce qu'il dit des mœurs des habitans de ce pays , & des différentes espèces de lanternes , dut paroître singulier. Les chapitres où il est question du pays lanternois , ne furent pas les moins lus ; mais , comme on n'y entendit pas toutes les nuances que l'auteur y avoit peut-être entendues , on traita de lanternes tout ce qui n'étoit pas assez sérieux pour mériter d'être cru : quelqu'intérêt que j'aye à justifier mes conjectures , j'aime mieux renvoyer les lecteurs à Rabelais même , que de copier ou d'extraire ce qu'il dit du pays & des habitans du lanternois. Voyez le Pantagruel , liv. IV , chap. V , & liv. V , chap. XXXII & suiv.

§. Par les remarques qu'on a faites sur Marot , on a déjà prouvé que le terme de lanterne a été confondu dans le seizième siècle avec celui de lampe ; de-là tant de lanternes où il n'y a en effet que des lampes. Le même Rabelais , dans sa description du pays lanternois , a employé indifféremment les mots de lanternes pour ceux de lampe , de phare , &c. Il a appelé lanterne la lampe d'Aristophane , celle de Démosthène , de Cléante & d'Épictète. Après avoir parlé de la lanterne de la Rochelle , il parle de celles de Pharos , de Nauplion &

d'Acropolis, la dernière consacrée à Pallas. Ces prétendues lanternes étoient des phares, nom tiré de la tour de Pharos, en Egypte, élevée sous Ptolomée-Philadelphie, 284 ans avant Jésus-Christ.

Sous le siècle de notre Auguste, quoiqu'on ait poussé la langue à sa perfection, on n'a pas laissé de confondre encore quelquefois les lanternes, & d'abuser du mot. Qui ignore le distique célèbre, où le gascon reprochoit avec tant d'esprit à M. de la Feuillade d'avoir placé la statue de Louis XIV à la place des Victoires, entre quatre phares ou fanaux (a) ?

Cadédis, d'Aubusson, je crois que tu me bernes,
De mettre le soleil entre quatre lanternes !

Par lanterne les architectes désignent aussi la pointe ou le couronnement d'un édifice, dôme, clocher, tour, &c; parce qu'en effet cette partie en a la figure, & est quelquefois destinée aux mêmes usages. C'est précisément ce que les anciens appelloient phare. Tel étoit celui que Caligula éleva auprès de l'ancien *Gessoriacum*, & le phare du port d'Ostie, élevé sur le modèle de celui d'Alexandrie, par l'empereur Claude, qui y employa trente mille hommes pendant onze ans.

(a) C'étoient de vraies lanternes, chacune portée sur trois ou quatre colonnes accouplées.

Louis-

Louis-le-Débonnaire ayant équipé deux flottes, l'une à Boulogne-sur-mer, & l'autre à l'embouchure de l'Escaut, comme nous l'apprend la Popelinière, dans son Amiral, éleva un phare pour la sûreté de la navigation; & Charles VI en éleva un autre à l'Ecluse en Flandres, & un autre à la Rochelle, qu'on appelle encore la lanterne de la Rochelle. Rabelais en parle dans sa description du pays lanternois. Le même prince en éleva encore un sur les frontières du Bourdelois & de la Saintonge. On a pu leur donner le nom de lanternes, comme au phare de la Rochelle, mais improprement.

Lanternon : celui du palais-royal, ouvrage du célèbre Oppénot, est fort connu des curieux, & il a valu un brevet de la calotte à l'architecte, dont ce titre transmettra la gloire à la postérité la plus reculée.

Il y a encore des tribunes placées dans quelques endroits pour des personnes distinguées, & qui ne doivent pas être confondues avec le reste des assistans, ni avec le peuple, à qui l'on donne le nom de lanternes, à cause de leur forme. Telles sont celles qui sont placées dans la grand'chambre du palais à Paris, destinées pour le roi, la reine, ou des princes étrangers qui veulent avoir le spectacle de la

duire à l'hôtel du marquis de Ronel : ce parent me reçut avec l'amitié la plus tendre ; & après s'être fait raconter jusques à deux fois ma petite histoire , il se chargea de me présenter à ce grand prince , le vengeur de l'innocence & l'ami des arts.

M. le régent , à qui j'eus l'honneur d'être présenté le lendemain , m'accueillit avec une affabilité qui m'étonna ; mon audience fut heureuse ; j'obtins une place dans le régiment dans lequel j'ai l'honneur de servir aujourd'hui. M. de Ronel n'eut pas plutôt fait signer ma commission , qu'il me donna une somme suffisante pour aller à Prinac demander à mon oncle le consentement dont je ne pouvois me passer. Une lettre , qu'il me remit pour M. de Varnac , eut tout le succès que je pouvois me promettre.

Ma famille me reçut avec autant d'étonnement que d'amitié ; & , après avoir passé huit jours à Prinac , je me séparai de mes parens pour aller rejoindre le régiment , qui étoit pour lors en garnison à Besançon.

Cette ville me plut extrêmement ; mes camarades , à qui je fus rendre les premières visites , me présentèrent dans toutes les maisons où ils alloient régulièrement.

Madame de Villefort , veuve d'un officier

distingué, recevoit chez elle la bonne compagnie; elle avoit une fille aimable à laquelle je m'attachai; c'étoit ma première inclination, on peut juger avec quelle ardeur je poursuivis ma conquête; Lucelle (c'est le nom de la fille de madame de Villefort) parut sensible à mes premiers feux. Il n'en fallut pas davantage pour m'enhardir; ma vivacité naturelle & les leçons particulières que je recevois continuellement d'un ami, confident de ma passion, me firent tout hasarder auprès de la charmante Lucelle. Un jour que j'étois occupé à la chercher dans son jardin, je la vis fixer des regards attentifs sur un arbre; je m'avançai sans faire de bruit, & jetant les yeux du même côté, j'apperçus deux petits oiseaux, qui, sans aucun trouble, goûtoient toutes les douceurs du plaisir le plus pur. Que ces petits oiseaux sont heureux, dit Lucelle en soupirant! tous deux ils s'aiment, tous deux ils se témoignent leur amour. Pourquoi de pareils plaisirs ne sont-ils pas faits pour nous? Ces derniers mots, interrompus par les soupirs les plus tendres, ne firent qu'augmenter mon ardeur. Que dites-vous là, ma chère Lucelle, lui dis-je en me montrant? ignorez-vous que les hommes..... Ah! point de comparaison, me repartit mon amante hors d'elle-même, je sens que je me suis trop

avancée, & je rougis d'avoir vu les oiseaux. J'allois lui répondre, lorsque madame de Villefort vint nous rejoindre; la conversation devint générale, & je ne profitai plus que du plaisir que cause le langage des yeux; je fus contraint de me retirer sans avoir la liberté de dire un seul mot à Lucelle. L'histoire des petits oiseaux m'avoit paru heureusement amenée; mon confident, à qui je la racontai, devint furieux contre moi: quoi, me dit Castel, (on le nommoit ainsi) tu aimes, tu fais le passionné, & tu viens de manquer ton bonheur! quitte, suis Lucelle; après ce qui vient de t'arriver, tu ne peux plus rien espérer d'elle. Mais, à quoi voulois-tu que je m'exposasse? T'exposer! qu'oses-tu dire, continuoit Castel? ces oiseaux avoient frappé ton amante; la réflexion l'avoit séduite, tu ne pouvois la souhaiter plus favorable à tes desirs, & dès le même instant. ... Ah! je t'entends, mon cher Castel, lui répondis-je, je conviens de mes torts, & je te jure qu'au premier tête-à-tête je suis résolu de les réparer.

Castel étoit un jeune homme aimable, vif, insinuant; peu de femmes avoient pu lui résister, & son bonheur étoit tel. Bonheur! peut-être glosera-t-on là-dessus; mais enfin les petits-mâîtres l'appellent tel, & selon eux j'ai

raison de dire que Castel étoit heureux, au point qu'une femme ne pouvoit la voir en public qu'on ne la crût déshonorée. Un ami aussi persuasif n'eut pas de peine à détruire la crainte qui me restoit ; je retournai chez madame de Villefort, mon abord fit rougir Lucelle. Quel doux augure ! je fus bientôt en profiter. La femme de chambre de mon amante se mit dans mes intérêts ; cette fille adroite eut le secret de me procurer une seconde entrevue dans le jardin : le hasard, mon amour, peut-être la vivacité de Lucelle, tout me servit dans cette occasion ; Lucelle, que je pressai vivement, me parut agitée, son trouble augmentoit le mien. La femme de chambre, qui s'aperçut de notre émotion, nous laissa seuls ; l'éloignement de cette fille, loin de dissiper notre trouble, ne fit que l'accroître. Interdit & confus, j'étois sur le point de quitter la partie, quand les conseils pressans de Castel s'offrirent à mon esprit ; toute ma timidité se dissipa, ma personne cessa de m'embarrasser, je devins un autre moi-même, & Lucelle fut la victime de ma témérité ; malgré ses pleurs & sa résistance je devins heureux ; mais que mon bonheur me coûta ! les reproches dont l'aimable Lucelle ne cessa de m'accabler alloient me faire perdre l'idée du plaisir, & me plonger dans un

désespoir cruel, lorsque la femme de chambre vint dissiper les alarmes de Lucelle & les miennes.

Cette fille, formée dans le manège de séduire les jeunes personnes, colora la démarche de Lucelle de tous les prétextes capables de l'éblouir. Sur les pressantes sollicitations de sa femme de chambre, mademoiselle de Villefort eut la complaisance de me pardonner l'excès auquel un amour, peut être trop téméraire, m'avoit porté; je veux bien vous faire grâce, me dit mon amant, de ce ton qui pénètre jusques au cœur, mais ce n'est qu'à une condition; je peux exiger que vous soyez constant & que vous m'aimiez toujours. Je le veux, & mon inclination, bien plus qu'une tyrannie que je veux exercer sur vous, m'engage à toutes ces précautions. Il me semble déjà vous entendre me jurer un amour éternel, appuyé sur des paroles qui n'ont des sermens que le nom, & que le moindre caprice peut détruire; de telles protestations seroient de foibles preuves incapables de me persuader. Jugez, examinez-vous vous-même, consultez votre cœur; lui seul ici doit décider; & si vous ne le croyez pas susceptible d'un attachement inviolable, si vous est libre de vous retirer, continua Lucelle, les yeux baignés de larmes; seule

malheureuse, il ne me restera qu'à pleurer ma défaite.

Qui peut donc, ma chère Lucelle, qui peut vous faire naître ces soupçons inquiets qui m'accablent ? que vos craintes sont injustes ! soyez persuadée que mon amour ne finira qu'avec mes jours ; mais que dis-je ? le temps est seul capable de justifier ma constance. Je vous crois, repartit Lucelle, en me serrant tendrement la main, soyez sincère si vous voulez faire le bonheur de ma vie. J'allois tenter de nouveaux efforts pour persuader ma chère amante, lorsque le médiateur fini, madame de Villefort vint nous rejoindre ; cette dame croyoit sa fille si vertueuse, que jamais la moindre défiance n'entra dans son esprit ; j'ai toujours vu depuis que les trois quarts des filles qui succombent, ne se livrent au libertinage que par une complaisance excessive des mères trop faciles & trop peu attentives à l'éducation de leurs enfans.

Mes visites auprès de mademoiselle de Villefort furent toujours aussi exactes ; il ne dépendit pas de Castel que je la quittasse ; cet ami, petit-maître, ne s'efforçoit de plaire que pour avoir le plaisir de séduire, & ne devenoit heureux que pour publier son triomphe. Tu es donc heureux, mon cher, me disoit cet ami

cruel ; tes vœux sont accomplis ; porte ailleurs tes conquêtes , & vas rendre quelques autres femmes heureuses ; es-tu fou de t'attacher ? & un jeune homme , un officier doit-il aimer ? Les derniers conseils de Castel ne me persuadèrent pas , & je les rejetai avec autant de précipitation que j'avois reçu les premiers. Toujours plus attentif à plaire à l'objet de mes vœux , je ne quittai point un moment ma chère Lucelle ; & je comptois pour perdus tous les instans que je ne passois point avec elle ; nous vivions heureux l'un & l'autre , uniquement attachés à faire notre bonheur , rien n'altéroit la douceur de nos jours ; nos plaisirs , quoique toujours uniformes , nous paroissent toujours nouveaux. Quel train de vie ! qu'il étoit doux ! pourquoi un caprice , que jamais je n'ai pu concevoir , vint-il en interrompre le cours ?

Je courois un jour , à l'issue du dîner , chez madame de Villefort ; je trouvai en entrant la femme de chambre de Lucelle , qui m'apprit que sa maîtresse venoit d'entrer au couvent. Cette nouvelle fut pour moi un coup funeste ; Cécile , (c'est le nom de la femme de chambre) qui jusqu'alors s'étoit fait un point essentiel de favoriser mes desseins , eut pour moi dans cette occasion toute la rigueur qu'on peut

s'imaginer ; elle ne voulut ni m'instruire du prétexte qui pouvoit occasioner une retraite aussi précipitée , ni m'informer du lieu où étoit ma chère Lucelle.

Je me séparai de Célie , & je fus me retirer dans ma chambre ; là je me livrai aux réflexions les plus tristes ; mille soupçons cruels vinrent s'offrir à mon esprit , & je ne me sentis pas assez de force pour en détruire aucun. Lucelle, madame de Villefort & Célie étoient pour moi des objets d'horreur & d'indignation. Castel , dont j'avois négligé les derniers avis , triomphoit de mon trouble ; le désespoir qui m'accabloit , m'engagea à m'abandonner à cet ami , qui me fit bientôt perdre de vue mademoiselle de Villefort. Quelques mois s'étoient passés sans que mes agitations recommençassent , & j'étois déjà sur le point de me fixer ailleurs , quand un événement assez singulier me rappella vers mademoiselle de Villefort. Célie , que depuis long-temps je n'avois vue , vint me fournir une occasion de faire mes derniers adieux à sa charmante maîtresse. Madame de Villefort , qui n'avoit pu vaincre les dernières résolutions de Lucelle , avoit consenti qu'elle prît l'habit religieux ; mon amante , sans que j'en fusse informé , avoit déjà fait ses premiers vœux , qui attachent sans

engager, & madame sa mère, qui, après sa profession, ne pouvoit plus espérer de la revoir, avoit obtenu des supérieures la liberté de faire peindre sa fille. Célis, qui d'abord en fut instruite, crut que cette occurrence pouvoit me fournir quelque stratagème heureux qui me laissât admirer pour la dernière fois les charmes de ma chère Lucelle ; elle ne se trompa pas ; à peine m'eut-elle appris le nom du peintre, que je fus le trouver ; les premières difficultés qu'il m'exposa ne me rebutèrent point ; j'avois toujours ouï dire qu'avec de l'argent ou quelque chose de fâcheux, on venoit à bout des poètes & des peintres. Le premier moyen duquel je me servais, réussit selon mes souhaits : le peintre m'indiqua le jour qu'il avoit pris, & avant de nous séparer, nous convînmes que je passerois pour un jeune apprentif, dont la seule occupation seroit d'examiner les attitudes.

Cette journée attendue si impatiemment arriva ; je fus avec le peintre au couvent des annonciades ; nous ne fûmes pas plutôt arrivés dans le parloir que je vis entrer Lucelle ; cette vue me causa une émotion que je ne puis rendre aujourd'hui ; la guimpe & l'attirail de hégulinerie prêtoient de nouveaux charmes à la sœur Bélicité ; (c'étoit le nom que Lucelle

avoit pris dans le cloître) elle parut à ce moment plus aimable à mes yeux que la première fois que je la vis ; son air embarrassé me fit craindre qu'elle ne découvrit le mystère. Que je la connoissois peu ! l'amour, l'amour seul caufoit en elle ce désordre. Le peintre commença son esquisse ; la novice, placée modestement sur un fauteuil, se prêtoit avec une indifférence apparente à toutes les attitudes que je lui faisois prendre ; quelques regards, qu'en dépit des argus séculaires elle me lâchoit de temps en temps, me rassurèrent dans la résolution que j'avois prise. Les progrès du feint apprentif se mesuroient à ceux que faisoit le peintre ; plus il avançoit & plus j'espérois : mon attention empressée, mes yeux toujours attachés sur ceux de la sœur Félicité ; tout alloit me découvrir aux yeux des béguines antiques, quand une cloche heureuse vint les appeller au chœur. Cessez vos occupations profanes, dirent pieusement nos deux duegnes, l'heure est sonnée, nous courons au chœur. On nous fit ouvrir au même moment la porte par laquelle nous étions entrés ; & , l'esprit rempli des idées les plus singulières, je quittai la sœur Félicité, à laquelle pour tous adieux je jetai les regards les plus tendres : la complaisance qu'elle eut à y répondre acheva de me

rassurer, en ranimant en moi les plus heureuses espérances.

Nous devions retourner le lendemain ; un jour pouvoit à peine suffire pour les mesures que j'avois à prendre. Je visitai avec un soin exact l'extérieur du couvent ; une fenêtre assez élevée, & dont aucune grille ne bouchoit la communication, me fit naître quelques idées : le malheur voulut que l'exécution en parût facile ; nous retournâmes au parloir ; sœur Félicité me sembla encore plus charmante que la veille ; & après avoir lu mon sort dans ses yeux, je trouvai le moyen de lui remettre, sans que les nones s'en aperçussent, une lettre conçue à peu près dans ces termes :

« Je ne vous reproche point, adorable Lu-
» celle, votre infidélité ni vos caprices ; vos
» yeux m'ont semblé les démentir ; si vous
» aimez encore un homme qui ne cessera de
» vous adorer, prenez une résolution ferme ;
» il est temps ; le moment qui doit décider
» de vous, approche ; & vous me seriez ravi
» pour toujours si vous vous résolviez à mes
» empressements & à la foi que vous m'avez
» si souvent jurée, & que vous ne pouvez plus
» violer aujourd'hui. Moi, vous perdre, ma
» chère Lucelle ! Ah ! je pense trop avant

» geusement de votre caractère pour croire
 » que vous vouliez m'accabler jusques à ce
 » point; venez donc, charmant objet de mes
 » vœux, venez vous unir à moi par des liens
 » que la mort seule pourra briser. Il y a
 » au bout du grand jardin de votre cou-
 » vent une fenêtre sans grilles ni barreaux;
 » elle est placée à l'extrémité de l'édifice; ren-
 » dez-vous en ce lieu à minuit précis; une
 » échelle de corde, que j'y ferai poser, vous
 » procurera les moyens de descendre sans dan-
 » ger; des habillemens que j'aurai tout prêts
 » faciliteront notre fuite; que rien ne vous
 » alarme; le lieu de notre retraite ne sera
 » éloigné de Besançon que de deux lieues;
 » madame de Villefort, qui vous aime autant
 » que je vous adore, en sera bientôt instruite,
 » & vous devez juger par vous-même qu'elle
 » ne refusera pas son consentement à une
 » union qui fera sa consolation, le bonheur
 » de vos jours & des miens. Adieu, ma chère
 » Lucelle, songez, en relisant ma lettre, que
 » l'exécution du projet que je vous propose
 » décide de ma vie.

» Le baron de P***. »

Sœur Félicité n'eut pas plutôt cette lettre,
 que je pressai le peintre d'abrégér; il me

sembloit que les deux béguines s'apercevoient du trouble dans lequel j'étois , & que toutes deux , instruites des mystères renfermés dans la lettre que je venois de remettre à la novice , alloient perdre Lucelle & moi.

Le peintre, qui lisoit ma situation dans mes yeux , finit aussi-tôt son ouvrage , & nous sortimes. Les derniers coups d'œil que je jetai en quittant Lucelle m'annonçoient le plus heureux de tous les destins.

Tous mes préparatifs dressés pour notre évasion , il ne me resta plus qu'à gagner un des officiers de garde pour avoir une porte. Fa-
lière , mon camarade & mon ami , étoit de garde à celle de Bourgogne ; c'étoit celle pour laquelle on gardoit moins de précautions , les simples barrières en étoient fermées , il me promit qu'il me les feroit ouvrir. A peine la nuit eut-elle paru , qu'accompagné d'un seul domestique & d'un postillon je fis poser l'échelle par laquelle Lucelle devoit descendre. Une chaise de poste, placée à quelques pas , étoit destinée à nous conduire à un petit bourg éloigné seulement de deux lieues de la ville. L'heure si impatiemment attendue arriva ; j'entendis , quelle prévention ! cette voix charmante dont les sons m'avoient tant de fois séduit , me crier : baron , êtes-vous là ? Pouvez-vous en

douter ; lui répondis-je vivement ? A l'instant je fis allumer un flambeau qui étoit préparé pour Lucelle , & l'aider , au moyen de la lumière , à se saisir de l'échelle. Mon postillon étoit dans ce temps occupé à examiner du côté de la rue si personne ne venoit nous surprendre. La joie dont mon cœur étoit rempli ne me permettoit pas la moindre réflexion ; il me sembloit déjà voir Lucelle , & lui témoigner par mes transports combien sa possession me devenoit flatteuse.

Le flambeau éteint , la religieuse descendit sans accident , & vint entre mes bras recevoir de nouvelles marques de mon amour. J'ai goûté bien des plaisirs , jamais je n'en ai senti de plus vifs ni de plus tendres. Après ces premiers momens de volupté , nous montâmes dans ma chaise ; le postillon , qui étoit instruit , prit le chemin de la portede Bourgogne ; Falière nous fit ouvrir les barrières & nous sortîmes de la ville. Mon amante (car je croyois que c'étoit elle) parut sombre dans toute la route ; je lui faisois cent agaceries , auxquelles elle ne répondoit que par des soupirs & des larmes. Cette tristesse me parut naturelle , & je crus que le parti violent auquel elle s'étoit prêtée y donnoit lieu. Nous arrivâmes à la pointe du jour à l'endroit fixé pour notre retraite. L'hôte de la maison où

nous descendîmes étoit prévenu ; la religieuse sortit de la chaise dans son habit ordinaire, & affublée d'un voile épais qui la déroboit aux regards de tous ceux qui se trouvoient sur son passage.

A peine fûmes-nous arrivés, qu'arrachant ce voile, qui devoit me cacher tant d'appas, je vis... Ah, ciel ! j'ai peine encore à revenir de ma surprise... une religieuse aussi vieille & aussi laide que Lucelle étoit belle & jeune. Une nonne parut à mes yeux ; d'abord je voulus fuir en jetant un cri affreux ; mais cette vieille folle se jetant à mes genoux me tint ce discours :

Excuse, mon cher ami, la démarche d'une femme qui t'adore, je t'ai vu deux fois au parloir, & mon cœur n'a pu se défendre de t'aimer ; le croirois-tu, continuoit cette maufade en me baillant tendrement les mains ? tu viens d'obtenir ce que jamais je n'avois accordé à personne ; tiens-moi donc compte du sacrifice que je t'ai fait. Quoi ! tu détournes les yeux, tu veux me fuir ! Ah ! perfide, j'en mourrai.

Le pathétique de ces plaintes ne put m'émouvoir ; plus je regardois cette vieille bégueule, j'étois furieux. Mon désespoir augmentoit encore quand je réfléchissois que la prévention m'avoit

m'avoit aveuglé au point d'avoir cru trouver chez cette vieille fille autant de plaisir... Ah ! parbleu, je ne puis y penser sans perdre mon sang-froid ; être pendant une heure la dupe, sans le savoir, de son imagination ! rien de plus amusant ; mais rien de plus cruel aussi quand vous êtes détrompé. Voilà précisément le cas où je me trouvois ; la situation qui me fit reconnoître mon illusion, me fut plus cruelle que l'illusion elle-même ne m'avoit paru douce. Les efforts que je fis pour me dégager de la mère Sainte-Cecile (c'est le nom de la religieuse) furent inutiles. Forcé de rester avec ce squelette antique, je ne m'informai plus que de ma chère Lucelle ; je demandai ce qu'elle étoit devenue, & par quel hafard enfin la mère Sainte-Cecile avoit pu remplacer mon amant. Je fus instruit de tout : mère Sainte-Cecile étoit une des argus qui avoient accompagné Lucelle au parloir ; le destin (il m'a toujours été funeste) voulut que je fusse du goût de l'argus. Une vieille nonne amoureuse d'un objet qu'elle a devant ses yeux, ne le perd point de vue. Mère Sainte-Cecile, sans que je m'en aperçusse, avoit sans cesse les yeux fixés sur moi ; elle observoit toutes mes démarches, tous mes gestes, & me surprit enfin au moment que je remettois à ma chère Lucelle la lettre qui

devoit décider de son sort & de mon bonheur. Jusque-là, mère Sainte-Cecile n'est pas beaucoup avancée ; elle peut seulement perdre Lucelle ; c'eût été toute la ressource d'une femme du monde ; mais une religieuse a bien plus d'intrigues ; & , après une femme de la cour, la nonne est la rivale la plus à craindre.

Rien ne parut difficile à mère Sainte-Cecile ; elle vouloit, par le moyen de sa rivale, profiter du rendez-vous qu'elle présumoit être indiqué dans la lettre. Il falloit avoir cette lettre, & bientôt elle y parvint.

Mère Sainte-Cecile, au sortir de l'office, aborda Lucelle en nonne, c'est-à-dire avec le manège patelin que trente ans de couvent lui avoient donné. Je fais, ma chère sœur, dit la vieille mère, je fais quel chagrin peut occasionner la rêverie dans laquelle je vous vois. Je ne suis point rêveuse, lui repartit Lucelle toute hors d'elle-même. Que vous me connoissiez peu, ma sœur, continua mère Sainte-Cecile ; je suis votre amie plus que vous ne pensez ; fiez-vous à une personne qui veut vous secourir, & vous aurez lieu de vous applaudir de la confiance que vous aurez eue en moi. Je n'ignore point que ce peintre supposé vous adore ; la lettre qu'il vous a remise avant que nous quittassions le parloir, vous est un sûr

garant de son amour. . . . Eh bien , puisque vous savez tout , ma chère mère , répondit la trop crédule Lucelle , lisez cette lettre. La vieille prit à l'instant ses lunettes , & lut & relut ce tendre billet. Soyez tranquille , ma chère sœur , continua mère Sainte- Cecile , je veux vous seconder , & vous remettre moi-même , à l'heure marquée , entre les bras de votre amant ; mon ancienneté , mon rang , (que n'ajoutoit-elle , sa figure ?) ne rendent aucune de mes démarches suspecte , je puis à toute heure aller dans tous les endroits de la maison , sans que la moindre défiance entre dans l'esprit d'aucune de nos sœurs ; venez aux environs de minuit dans ma cellule. . . . Lucelle , enchantée des bontés de la mère Sainte-Cecile , l'en remercia par les caresses les plus tendres , & se rendit dans sa chambre à l'heure qu'elle lui avoit indiquée : mère Sainte- Cecile , sûre de ne point manquer le projet qu'elle avoit concerté , enferma Lucelle dans sa chambre , & dit que de son côté elle alloit voir si tout étoit prêt. Sœur Félicité , dans la bonne foi , se crut trop à sa confidente , & elle fut la dupe de son indiscrétion.

Mère Sainte-Cecile s'avança vers le minuit , la fenêtre que j'avois désignée , & profitant de mon erreur , elle satisfit sa passion. Il ne

tient qu'à vous , me dit mère Sainte - Cécile , après le récit de cette aventure ; il ne tient qu'à vous de me rendre heureuse. Si votre bonheur, lui reparti-je, dépend de mon éloignement, vous allez être satisfaite. A l'instant j'allois prendre la poste pour retourner à Besançon, lorsque je fus arrêté par la maréchaussée, qui se saisit en même temps de la mère Sainte-Cécile.

Arrivés à Besançon, l'on me mit en prison ; Lucelle, pour se venger du tour qu'on lui avoit joué, avoit tout déclaré ; & ma lettre, qu'elle avoit remise aux religieuses, portoit ma condamnation en termes précis.

Les secours que j'espérois recevoir pour mon élargissement me manquèrent tous ; les nones, la famille de Lucelle & la justice agissoient contre moi ; voilà trois ennemis dont le moindre pouvoit me perdre.

Que penser ? que résoudre dans l'état où j'étois ? L'amour de la liberté est puissant ; il prête à l'imagination, & lui fait trouver des stratagèmes dont la réussite la plus difficile paroit aisée. Sans vouloir employer ce qui pouvoit contribuer à ma défense, je ne pensai plus qu'à briser mes fers ; je méprisai, dans ce moment, honneurs, emplois, fortunes ; la liberté étoit à mes yeux le souverain bien, & je mis tout en œuvre pour l'obtenir.

Mes soins & mes travaux ne furent pas sans fruit ; le succès passa même mon attente , car au bout de deux nuits je trouvai le moyen de m'évader ; une ouverture , que j'avois faite dans le mur , me servit de passage. Sans amis à Besançon , je ne m'y arrêtai que peu de temps ; d'ailleurs , il étoit à craindre qu'un long séjour , quelque caché qu'il fût , ne servît à me faire découvrir. J'appris du bourgeois de la ville chez lequel j'étois logé , que M. de Gelcourt , président au parlement , étoit alors à la terre de Puvançal , éloignée d'une demie journée de Besançon ; les liaisons intimes qui nous attachoient l'un à l'autre , pendant que j'étois libre , me déterminèrent à aller lui demander un asyle pour quelques jours. J'arrivai à Puvançal , où je fus reçu avec des acclamations de joie & des transports que je ne puis exprimer ; le président faisoit tous ses efforts pour me dissiper ; il me procuroit tous les plaisirs que je pouvois goûter dans la situation où j'étois ; sa complaisance fut sans bornes. Ma famille , que M. de Gelcourt avoit informée de mon élargissement & de l'état où se trouvoient alors mes affaires , lui écrivit qu'elle m'abandonnoit & qu'il lui importoit peu quel parti je prisse. Une réponse aussi cruelle redoubla mes alarmes ; j'étois sans

argent ; & , sans rompre les bienséances , je ne pouvois en demander au président ; ami véritable , il prévint mes besoins ; & un prêt simulé fut le prétexte qui colora le don qu'il vouloit me faire. Une affaire pressante appella M. de Gelcourt au parlement. Aussi sûr de la vertu de son épouse qu'il devoit l'être de mon amitié , il nous laissa ensemble à Puvançal ; seul avec madame de Gelcourt , je sentis bientôt renaître des desirs & rallumer des feux que le temps ni la reconnoissance que je devois avoir pour le président ne purent éteindre. Pourquoi madame de Gelcourt fut-elle moins cruelle qu'elle ne l'avoit été avant ma détention ? La campagne , la verdure , les murmures des eaux , le doux chant des oiseaux , tout semble inviter à l'amour ; les promenades que je faisois avec madame de Gelcourt étoient charmantes : occupés tous deux à nous entretenir des propos les plus tendres , nous ne parlions que de la félicité de deux cœurs que l'amour unit & que rien ne peut séparer. Le ciel vouloit ajouter un degré à mes malheurs ; ces propos émuient mon cœur ; je parlai un nouveau langage ; madame de Gelcourt n'en fut point effarouchée , & bientôt nous fûmes coupables tous deux. Le président , retenu à Besançon par des affaires importantes , laissa un champ libre à

nos plaisirs ; la présidente , guidée moins par l'inclination que par le tempérament , ne put s'en tenir à l'infidélité dont elle venoit de se rendre coupable envers son mari ; il fallut qu'elle ajoutât une perfidie à une autre perfidie ; mais , que dis-je ! plus coupable qu'elle , pourquoi ai-je été assez malheureux pour y consentir ? une fuite clandestine fut le parti violent qu'elle me proposa ; je lui dépeignis en vain les services que son mari m'avoit rendus , la juste reconnoissance qu'il devoit attendre de mes sentimens ; rien ne put arrêter la présidente. N'avez-vous donc pas déjà manqué à tout , me dit-elle , & qui peut aujourd'hui vous retenir ? Je balançai encore quelque temps ; mais enfin , un cœur gâté tient peu contre le crime. Mes foibles résistances furent bientôt vaincues , & nous partîmes de Puvançal. Les bijoux & l'argent que madame de Gelcourt avoit emportés pouvoient se monter à huit mille francs ; cette somme nous dura peu. De Puvançal , nous nous rendîmes à Auxerre ; le train brillant que nous y menâmes , nous mit quelques mois après dans la nécessité d'en sortir honteusement , c'est-à-dire que nous partîmes d'Auxerre sans avoir rendu nos devoirs aux honnêtes gens qui , pour nous obliger , avoient voulu devenir nos créanciers. Ces messieurs ,

toujours prévoyans sur leurs intérêts , ne furent pas plutôt instruits de mon départ , que les lettres-de-change & les billets à ordre que je leur avois passés coururent , accompagnés de mon signalement , dans toutes les provinces. Nous allions à Paris , lorsque je fus arrêté à vingt lieues d'Auxerre. Le vicomte de Zermenan , avec lequel j'avois étudié à Louis-le-Grand , étoit précisément le seigneur du bourg où je fus détenu ; ma dette , dont il se chargea , me rendit la liberté.

Nous allâmes à Paris , le dirai-je ? je vécus dans cette ville aux dépens de madame de Gelcourt. L'ame la plus noble perd son élévation dans l'indigence , & la bassesse est la compagne inséparable de la misère ; j'en fis la funeste expérience , quand , sans argent , sans secours , je fus contraint de fermer les yeux sur les moyens qui me procuroient une honnête subsistance.

Nous logions dans un hôtel garni ; un abbé occupoit un appartement voisin du nôtre ; nous le voyions souvent l'un & l'autre ; & lorsque nous étions à la maison , l'abbé étoit chez nous , ou nous étions chez l'abbé.

Ce commerce dura pendant quatre mois , & ma mort l'eût prolongé , sans doute , si je n'eusse découvert la perfidie de l'abbé. Méhez-

vous de ces sortes de gens si inutiles & si dangereux à la société ; c'est une espèce d'animal plus à craindre que les autres hommes : je n'entends parler ici que de ces gens à petit manteau , qui n'ont d'autre caractère que celui d'aventurier.

J'entrai un jour dans la chambre de l'abbé , qui étoit occupé à lire fort attentivement ; l'attention qu'il prêtoit à sa lecture , l'empêcha de m'appercevoir. Je voulus profiter de son application pour le surprendre , & je m'assis sur un fauteuil qui étoit placé près d'une table où l'abbé écrivoit ordinairement. Que vis-je , ô ciel ! sur cette table ? une lettre de madame de Gelcourt ; je la saisis à l'instant , & je m'esquivai sans être apperçu.

Retiré dans ma chambre , je tirai de ma poche la lettre que j'y avois mise ; c'étoit une lettre de l'abbé & la réponse que madame de Gelcourt lui avoit faite sur la même feuille.

La lecture de ces deux lettres fera connoître l'abbé & madame de Gelcourt.

Lettre de l'abbé à madame de Gelcourt.

« Tu balances trop , ma chère amie , & tu
» n'aimes point assez ; tant que ton amant
» vivra , nous ne serons point tranquilles dans

» nos plaisirs ; d'ailleurs , ce soir , demain , un
 » caprice peut lui faire quitter Paris & t'em-
 » mener avec lui : prends donc , ma reine ,
 » une résolution décisive ; tu dînes demain
 » chez moi avec lui ; il aime les truffes , les
 » deux plus grosses seront remplies d'un poison
 » si subtil , que dans la minute il fera son effet.
 » Que rien ne t'intimide ; ton bonheur dépend
 » de ce coup. Adieu.



» L'abbé de....

Et plus bas il avoit ajouté :

« Comme depuis huit jours ton amant ne
 » sort point , nous imputerons la cause de sa
 » mort à la fièvre qui le travaille. »

Réponse de madame de Gelcourt.

» Tu l'emportes , mon cher abbé , & je me
 » rends enfin ; il m'en coûte trop pour entrer
 » de moitié dans ton dessein pour que tu ne
 » me tiennes pas compte de ce sacrifice. Prends
 » bien tes mesures ; je réponds de moi. Adieu ,
 » aime-moi autant que je t'aime.

» DE GELCOURT. »

L'horreur , l'abomination , la perfidie peu-
 vent-elles être portées plus loin ? que faire

dans cet état ? Je me livrai aux mouvemens que ma rage m'inspiroit. Mon hôtel touchoit la maison d'un commissaire ; je lui portai ces deux lettres : la lecture qu'il en fit, le fit frémir : ce commissaire , fort expérimenté dans son métier , n'avoit point , comme ses confrères , cet esprit de tracasserie ; monsieur L... étoit un homme aimable , qui joignoit à une figure intéressante les graces , les manières & le ton d'un homme de la bonne compagnie ; il avoit même dans sa jeunesse fait les délices des femmes , & son expérience dans ce commerce lui avoit appris de quelle façon il faut agir avec les jeunes gens sur l'article de la galanterie.

La manière dont il s'y prit avec moi , ne me fit pas balancer de lui déclarer toute mon intrigue avec madame de Gelcourt , depuis le premier instant de notre connoissance.

Jugez , par le récit que je venois de lui faire , qu'il ne pouvoit épargner ni l'abbé ni sa complice ; à l'instant il entra dans notre hôtel avec une escouade de guet , & se saisit & de l'abbé & de madame de Gelcourt.

On fit un grand procès-verbal , & les deux coupables déclarèrent leur crime. On les conduisit au Petit-Châtelet , d'où ils ne seroient sortis que pour aller au dernier supplice , si des protections éclatantes n'eussent obtenu une

grace dont peut-être ils étoient indignes. Sa majesté voulut signaler sa clémence ; elle convertit le supplice de l'abbé en une prison perpétuelle à Saint-Lazare ; & madame de Gelcourt, rendue à son mari, fut mise à Sainte-Pélagie , où elle mourut l'année dernière.

Malgré l'intérêt que le commissaire avoit semblé prendre à mon affaire, on me menaçoit aussi de m'arrêter ; ces bruits me déterminèrent à partir pour Châlons , où je comptois trouver un ami généreux , qui pût me secourir dans l'état où j'étois. Le destin , toujours obstiné à me persécuter , me fit rencontrer dans ma route Regnault , directeur d'une troupe de comédiens , dans laquelle , avec des officiers du régiment , j'avois joué autrefois en province. Regnault profita adroitement de ma misère ; & , presque sans le savoir , je devins son camarade. Me voici comédien ; nous arrivons à Châlons , la troupe en étoit partie ; nous allâmes la rejoindre à Dijon ; ce fut dans cette ville où je débutai ; j'y fus applaudi , c'est l'usage des provinces ; les sujets médiocres y passent toujours pour excellens , & celui qui a la voix bruyante & le geste éclatant y est le meilleur acteur. Ne penseroit-on pas de même à Paris ?

Mes appointemens considérables me mettoient

à portée de trouver ma situation moins dure que celle de mes camarades ; cependant je ne vivois qu'aux dépens du public que j'amusois. Amuser le public ! qu'elle triste situation pour un homme qui pense ! Oui , je ne me flattois point ; jouet de ses caprices , esclave de ses goûts , j'étois sans cesse exposé à toutes les bizarreries d'un état qui , sans être honorable , devoit être moins méprisé.

Las , fatigué des beautés du théâtre , je jetai mes yeux ailleurs ; la femme d'un procureur , éloignée de sa patrie depuis plusieurs années , logeoit vis-à-vis chez moi. Les petites agaceries qu'elle me faisoit de sa fenêtre me découvrirent ses sentimens ; je ne fus plus occupé qu'à saisir l'occasion d'en profiter.

Les ménagemens que madame Thomas (c'est le nom de la procureuse) devoit garder , lui étoient la liberté de se montrer telle qu'elle étoit ; son air , ses démarches , tout en elle m'annonçoit une femme à servir de modèle : les jeunes gens errent souvent sur cette matière. Madame Thomas n'étoit rien autre que ce qu'elle paroissoit être ; vive , amusante , elle ne respiroit que la joie & les plaisirs. Madame la marquise de Saint-Mérin , à la terre de laquelle j'avois passé huit jours , m'avoit fait présent d'une tabatière , d'une montre & de

quantité d'autres petits meubles fort nécessaires au commerce de la société ; toutes les galanteries de la marquise passèrent entre les mains de la procureuse, que je logeai dans un appartement fort honnête, & qui fut meublé à mes frais.

Les spectacles ayant été interrompus, nous allâmes passer les jours de relâche dans une petite métairie, que ma maîtresse avoit à quelque distance de Dijon ; là, nous vivions heureux, tranquilles, libres dans nos plaisirs ; rien ne pouvoit égaler la joie que nous ressentions. L'ouverture du théâtre nous rappella à Dijon. Quoique madame Thomas eût presque secoué le préjugé, elle vouloit encore garder quelques mesures ; nous n'arrivâmes à Dijon que de nuit, & nous descendîmes chez mon amante ; mais quelle fut ma surprise ! l'appartement de madame Thomas étoit entièrement démeublé, & le domestique que nous y avions laissé avoit disparu ; nous crûmes d'abord que cette servante, pendant notre absence, avoit volé tous les meubles ; nous en gémissions l'un & l'autre, lorsque M. Thomas, revenu de sa caravane, parut aux yeux de sa femme. A l'aspect de son époux, celle-ci demeura immobile ; ses regards fixés sur les miens interrogoient mon cœur. Le procureur, sans être déconcerté,

nous examinoit tous deux avec un sang-froid puisé dans une indifférence qui le déshonorait; le silence qu'il rompit, ne servit qu'à nous jeter dans une épouvante plus grande. Vous êtes sans doute surpris, monsieur, me dit-il en m'adressant la parole, de trouver ma maison dans un si mauvais état; mais quelques affaires précipitées m'ont obligé à me défaire de mes meubles pour un temps; j'en suis au désespoir, & si je n'eusse cru que votre séjour à la campagne fût plus long, j'aurois fait mes efforts pour trouver un appartement capable de vous recevoir. Ces derniers mots, prononcés d'un ton railleur, firent sur moi quelques impressions, &, sans parler à madame Thomas, ai répondre un seul mot à son mari, je les quittai l'un & l'autre; trop irrité pour m'en tenir au mépris, je voulus approfondir un cas aussi singulier. Quelques assurances que je pusse avoir de la tendresse de madame Thomas, je ne pus m'empêcher de la soupçonner ici d'intelligence avec son mari; les recherches que je fis à ce sujet me devinrent inutiles; & plus je m'efforçois de la trouver coupable, plus je la trouvois innocente. Thomas, né sans sentimens, confiné, par la crainte d'être arreté, dans un bourg où il exerçoit impunément une tyrannie despotique sur les plaideurs, avoit

appris que sa femme vivoit, au moyen de mes générosités, dans une espèce d'opulence, & étoit venu directement à Dijon, dans le dessein de se rendre maître des effets de sa femme, & de temporiser avec ses créanciers. Cette aventure me réduisit à presque rien, & je remontai sur le théâtre que j'avois quitté; mais le hasard ne me permit pas d'y rester long-temps.

De Dijon nous fûmes à Toulouse : nous ouvrîmes le théâtre par l'Enfant prodigue de M. de Voltaire ; j'y représentois le rôle de ce malheureux fils.

Je jouois cette scène, où mon valet, devenu mon camarade, me faisoit essuyer les propos les plus durs ; ma figure, ma situation, mes larmes attendrissoient tout le spectacle.

Un événement singulier & touchant rendit cette scène plus pathétique encore. Resté seul sur le théâtre, je fus interrompu dans un monologue par quelqu'un qui venoit sur moi, comme pour m'arracher du lieu où j'étois. Le public, surpris de la hardiesse apparente de l'inconnu, crioit de toutes ses forces qu'on l'arrêtât ; quand moi-même, revenu de la surprise qui m'avoit occupé pendant quelque temps, je me jetai aux genoux de mon oncle, que j'arrosai de mes larmes.

Cette

te action émut autant le parterre que ce même. J'abandonnai la scène à l'inf- & après un séjour d'un mois à Toulouse, rotés que mon oncle avoit dans ce par- it étant terminé, je rentrai dans mon tier régiment, où, malgré toutes mes folies, avoit ignorées, il est vrai, j'obtins mon d'ancienneté. Je me trouve aujourd'hui r d'un régiment de cavalerie, dans lequel is entré l'année dernière. Les réflexions je fais continuellement sur mon état passé ont avantageuses, elles me prouvent qu'avec on cœur on est toujours sûr de triompher malheur & de devenir heureux.



L'HEUREUSE PERFIDIE.

PUISQUE l'aveu de ses fautes est un tribut qu'on doit à la mode, je vais y satisfaire.

Je n'ennuierai point de ma famille ni de ma naissance ; ces sortes de réels sont toujours inutiles ou déplacées.

A sept ans, j'avois déjà un goût décidé pour la coquetterie. (Par parenthèse, je crois que toutes les femmes naissent coquettes.) La vue d'un joli garçon me faisoit plaisir, & j'aimois beaucoup à badiner avec lui. De bons parens doivent pourvoir à tout ; & , dans l'âge le plus tendre, un rien devient dangereux ; les enfans sont susceptibles de toute sorte d'impressions ; ils les reçoivent, elles se gravent dans leur cœur, & rien ne peut les effacer ; ma mère, qui jadis avoit été dans le cas, sentit les conséquences qui résulteroient de ce petit commerce, & , en femme qui pensoit mieux de moi qu'on n'avoit pensé d'elle, elle me mit au couvent.

Le cloître ne changea point mes goûts, il ne servit même qu'à les fortifier ; les éloges flatteurs que me prodiguoient les religieuses ne me prévirent point en faveur du couvent ;

il me déplut si-tôt que je fus en état de le connoître ; & j'attendois avec impatience ma quatorzième année ; c'étoit cet heureux terme qui devoit me rendre la liberté, après laquelle je soupirois incessamment.

Les nones, peut-être autant par convenance que par intérêt, faisoient tous leurs efforts pour m'engager à embrasser un état dont elles paroissent contentes ; peut-être, par un goût que toutes les femmes n'ont pas, l'étoient-elles réellement. Quoi qu'il en soit, leurs amusemens m'ennuyèrent, & au terme que ma mère m'avoit fixé, je quittai le couvent. Le temps avoit formé mes traits, & le cloître m'avoit embellie.

Mon entrée dans le monde m'attira bientôt des adorateurs ; parmi tous mes soupirans, le chevalier de Préval fut celui qui me plut davantage ; jeune, joli, aimable, amusant, il avoit tout ce qu'une femme difficile peut désirer pour se laisser prévenir. Préval étoit de Gascogne, la conséquence est aisée à tirer ; j'avois peu de bien, ma mère vouloit m'unir à quelqu'un qui me fît une fortune ; il lui importoit peu que je l'aimasse ; Préval n'étoit pas riche, bientôt il fut rebuté. Pourquoi l'intérêt aveugle-t-il tant de personnes ? Aujourd'hui, dans toutes les familles, ce n'est plus

que lui qu'on consulte ; le rapport d'humeurs , de caractères , est inutile ; on ne cherche que la fortune. Quelle erreur ! pourquoi condamner un penchant que l'estime & la raison ont fait naître ? doit-on faire consister le bonheur dans les richesses ? Je voulois trouver ma félicité dans mon cœur , & on me la ravit en m'arrachant à mon cher chevalier. De prétendues raisons de bienséance m'unirent avec le baron de Valville , qu'on arracha aussi à une jeune personne qu'il adoroit. Le froid , l'indifférence parurent de part & d'autre dès le premier jour de notre mariage. Je haïssois Valville , il ne m'aimoit pas ; jugez si notre horoscope étoit difficile à tirer. Le baron m'approchoit quelquefois ; & , parce qu'il étoit mon époux , sans doute , il me faisoit de ces caresses , qui sont d'autant plus injurieuses à une femme , qu'elles coûtent beaucoup à celui qui les fait. Contraints tous deux dans nos plaisirs , nous portions la tristesse jusqu'au sein de la joie ; le mépris , la haine même suivirent de près nos froideurs ; nous habitions dans le même hôtel sans nous voir qu'une fois ou deux par semaine ; encore comment nous voyions-nous ? La liberté que le baron me laissoit m'en fit bientôt abuser. Ce n'est point un préjugé ridicule ; toutes les femmes naissent avec un penchant au plaisir

elles fulvent toutes ce que leur cœur leur dicté ; & si nous voyons une femme sage, une satisfaction secrète plutôt que la nécessité d'être vertueuse l'a rendue telle. Eloignée du baron, car je ne pensai plus que j'étois avec lui, l'image du chevalier se présenta à mes yeux ; je le trouvai toujours plus charmant, plus vif, plus empressé à me plaire ; les tentatives, que de son côté il faisoit pour me voir, lui réussirent ; je le reçus dans mon appartement, & , comme il étoit l'époux que mon cœur s'étoit choisi, il le fut encore par le plaisir. Préval devint heureux sans être plus content ; jaloux de me voir entre les mains d'un autre, il voulut me posséder seul ; comment y réussir ? il me proposa de fuir avec lui ; je résistai ; ma femme de chambre, qu'il eut le secret de mettre dans ses intérêts, m'engagea à écouter Préval plus favorablement ; il pressa de nouveau, & je me rendis enfin ; je sortis avec ma femme de chambre dans un carrosse de louage, & nous prîmes le chemin de la Villette. Préval nous y attendoit, & nous partîmes tous trois dans une chaise de poste, qui rompit au milieu du chemin & dans la nuit la plus obscure. Dans une conjoncture aussi fâcheuse, notre parti fut d'attendre le jour dans notre chaise ; Préval renvoya la

postillon qui nous devenoit inutile. Que faire dans cette situation ? la mélancolie s'empara de mon esprit ; je crus que j'étois encore avec mon mari ; Préval & ma femme de chambre faisoient leurs efforts pour me dissiper : ils n'y seroient peut-être pas parvenus , si cette fille ne m'eût demandé la permission de nous raconter son histoire.

Egayez-vous , madame , nous dit-elle , je vais vous raconter le premier de mes malheurs , & il vous fera rire. N'importe en quelle année je suis née ; j'ai vingt ans ; Lyon fut ma patrie ; dès l'âge le plus tendre , ma mère , qui s'aperçut que je serois jolie , jeta sur moi des vues que l'événement n'a pas entièrement démenties ; on crut que le théâtre seroit le lieu le plus propre à faire briller mes charmes ; ma mère me destina à figurer un jour parmi les divinités de Poljmnie : j'y résistai quelque temps. L'opéra de Lyon est bien différent de celui de Paris : celui-ci est le séminaire des vestales , l'école de la sagesse & l'asyle de la vertu. Dans l'autre , au contraire , la débauche & le libertinage y règnent ouvertement ; & veut-on , à Lyon , injurier une femme , on lui donne le surnom de fille d'opéra. Je ne fus pas plutôt lire , qu'on me mit des livres de musique à la main ; j'avois une voix qui promettoit beau-

coup, du goût, & un goût qui s'augmentoit tous les jours par la fréquentation de l'opéra. Je parus à quatorze ans sur ce grand théâtre : mon début fut si heureux & si continuellement applaudi, qu'après quelques représentations on ne balança pas à me recevoir.

Actrice de l'opéra, me voilà donc affichée ; je ne vis autour de moi qu'adorateurs, qu'amans passionnés. Une jeune fille, élevée parmi des actrices, dans le centre de la volupté, résiste avec peine aux propositions avantageuses qu'on lui fait ; c'est ce qui détermina ma mère, toujours pénétrante dans ses desseins, à ne me pas perdre de vue un instant. Chacun mettoit mes prémices à l'enchère ; financiers, robins, militaires, prélats ; tous couroient après. Comme leurs offres étoient fort au-dessous des espérances que ma mère avoit conçues, ils furent tous rebutés. Il étoit cependant temps de se décider de ce côté-là ; car, emportée par des desirs impétueux, j'aurois pu donner ce que ma mère vouloit vendre.

Un capitaine de dragons, dont les propositions, accompagnées de cent louis, avoient été rebutées, s'avisa d'un stratagème assez singulier ; il écrivit à ma mère un billet conçu dans ces termes :

« Mademoiselle D * * * me plaît , ma-
G 4

« dame ; si cinq cents louis peuvent vous
 « déterminer à me l'accorder , j'attends votre
 « réponse. Mon caractère exige des ménages
 « gemens que j'espère que vous prendrez. Je
 « suis ,

« le prélat de * * * . »

Ma mère me communiqua cette lettre ; ma réponse fut conforme à ses desirs. Refuser un prélat ! ah ! dans l'état où j'étois j'aurois tout accordé à un simple abbé. Le moment fortuné , qui devoit décider de mes premiers plaisirs , fut fixé ; je sentois déjà dans mon cœur ces mouvemens tumultueux qu'on ne connoît qu'une fois. Le chevalier d'Ermenol (c'est le nom du capitaine de dragons) vint sur la fin du jour en habit de cérémonie ; un équipage brillant , une livrée de goût , des courtisans lestement habillés annonçoient sa grandeur postiche. A peine le faux prélat parut il , que ma mère me fit passer avec lui dans le cabinet destiné à un exercice après lequel je soupirois depuis si long-temps. Nous ne fûmes pas plutôt entrés , que , livré à ses transports , je sentis qu'il est de vrais plaisirs dans la vie ; nous passâmes trois heures dans cet heureux cabinet sans perdre une minute ; jugez s'il étoit temps que le prélat sortît.

Nous rentrâmes dans la chambre où étoit ma mère; elle attendoit impatiemment les cinq cents louis, lorsqu'un fatal signal, donné par le prélat, fit entrer quatre jeunes officiers. Quel coup de foudre ! le faux prélat sourit, & dans le moment même il se défit de l'attirail qui avoit séduit ma mère. Ciel ! nous reconnûmes le chevalier d'Ermenel, qui nous accabla des plaisanteries les plus cruelles. Ce ne fut pas tout ; les nouveaux venus voulurent jouir des mêmes avantages que le faux prélat ; ma mère furieuse alloit crier au secours ; mais le chevalier lui fit sentir qu'une pareille extrémité ne serviroit qu'à la perdre ; ma mère se rabattit à demander le secret, & d'Ermenel sortit enfin avec tous ses amis, qui venoient d'être les miens. L'air de satisfaction qui régnoit sur mon visage ranima la colère de ma mère, & je crois qu'elle se seroit portée aux derniers excès si l'espérance du secret ne l'eût retenue. Espérance frivole, *la gazette de Cythère* en informa le lendemain toute la ville.

Ma mère, moins piquée de l'indiscrétion du chevalier que de l'insolence du gazetier, projeta de lui jouer un tour qui la vengeât ; c'est même à la catastrophe qui arriva à l'auteur de la gazette, que le public est redevable de la suppression de ce mauvais ouvrage.

B*** rêva un jour qu'il avoit de l'esprit ; combien de fots en sang-froid pensent de même ! à son réveil il prit la plume , &c , quoiqu'il ne fut que bégayer notre langue , il composa sa vie. Boileau l'a dit , un mauvais livre trouve des acheteurs ; B*** vendit son livre ; ce prétendu succès l'enhardit ; il vint à Lyon , & deux jours après son arrivée il donna une feuille intitulée *la Gazette de Cythère* ; cet ouvrage , écrit sans sel , sans goût , sans style , détaillait maussadement les parties de plaisir des filles de l'opéra & de la comédie. C'est dans une de ces feuilles qu'il raconta la scène que le chevalier d'Ermenel nous avoit jouée. Ma mère outragée résolut de s'en venger , & le lendemain elle y parvint. B*** étoit amoureux de moi ; je feignis d'ignorer les traits qu'il venoit de lâcher contre nous , & je semblai me rendre à ses empressements ; le lieu nous manquoit , je lui proposai de me conduire hors de la ville sans que ma mère le sût ; il y consentit. Nous allâmes à l'extrémité du fauxbourg de la Guillotière ; B***¹ fit servir une collation superbe ; & il me pressa bientôt de le rendre heureux. Vous êtes trop aimable pour que je résiste plus long-temps ; accordez seulement à votre amante une grâce que vous ne pouvez pas lui refuser. Eh ! parle , ma chère

D***; que veux-tu ? pour te plaire je suis prêt à tout entreprendre. J'ai depuis long-temps, continuai-je, une démangeaison de m'habiller en homme ; satisfais-moi, je t'en conjure. Avec plaisir, ma reine, repartit B*** en commençant à se déshabiller, tu vas être contente. A l'instant, je me dépouillai de mon équipage, j'endossai celui de B***, qui, sans culote, sans chemise, fut contraint de se couvrir de ma robe de chambre ; par parenthèse, je m'étois parée ce jour-là de tout ce que j'avois de plus mauvais. Je ne fus pas plutôt habillée en cavalier, que je demandai à B*** la permission de faire un tour dans le jardin ; j'allois vous en prier, me répondit-il. Je descendis à ce moment ; &, au lieu d'aller au jardin, je pris avec précipitation le chemin de la ville dans la même voiture qui nous avoit amenés. B***, impatient de ne point me voir, alloit demander ce que j'étois devenue, quand l'hôtesse vint lui annoncer mon départ. Furieux, sans argent, il se servit de sa situation pour demander crédit, & attendit la nuit pour retourner à la ville, où son aventure étoit déjà publique. Le magistrat, auprès duquel B*** rendit sa plainte, ne fut point content de cette scène ; mes amis m'en firent envisager les suites comme quelque chose de

fâcheux , & me déterminèrent à sortir de Lyon incognito , & à prendre la route de Paris.

J'arrivai seule dans cette grande ville ; ma beauté pouvoit m'aider à y faire des connoissances ; & je n'eusse pas manqué d'en profiter , si l'arrivée de B*** à Paris ne m'eût ôtée la liberté de m'afficher. Sans ressource , sans amis , j'entrai à votre service , d'où je compte sortir pour passer à l'opéra , quand B*** aura pu oublier l'injure que je lui ai faite.

Cette histoire dissipa un peu ma mélancolie ; le jour parut enfin ; nous nous trouvâmes près d'un village , le chevalier y courut & amena avec lui des chevaux & du secours ; notre chaise fut bientôt remise en état , & nous continuâmes notre route sans accident.

Nous nous jurâmes dix fois dans ce voyage un amour éternel , & dix fois le plaisir vint sceller nos sermens. La crainte de trouver quelques-uns de nos parens , dans presque toutes les provinces de France , nous fit prendre le parti d'aller en Lorraine. Nous arrivâmes à Nancy , c'est la capitale de la province ; la poste fut l'auberge que nous choisîmes. A peine fûmes-nous descendus , que l'hôte monta dans notre chambre & nous demanda si nous ne trouverions pas mauvais qu'il nous fît souper avec un officier qui venoit d'arriver avec

son épouse ; nous y consentîmes , & on n'eut pas plutôt servi qu'ils montèrent. Quelle surprise ! jamais je ne pourrai l'exprimer ; c'étoit mon mari avec sa maîtresse : tous quatre consternés , immobiles , nous gardions un silence profond , quand Valville , d'un sang-froid étonnant , m'offrit un fauteuil , & pria sa maîtresse & le chevalier de prendre place ; nous nous mîmes tous à table , & mon mari nous dit qu'ennuyé d'avoir une femme qu'il ne pouvoit aimer , secrètement & sans qu'il fût mon départ , il avoit pris la résolution de quitter Paris , & d'aller se retirer à Strasbourg ; que mademoiselle de Lucy , (c'est le nom de sa maîtresse) à laquelle il avoit depuis long-temps promis sa foi , avoit consenti à ce départ , & que le seul hasard nous rassembloit.

Cette aventure nous parut tenir du roman , & il faut en avoir été témoin pour la croire aisément. De notre côté nous mîmes Valville au fait de tout ce qui s'étoit passé ; on plaisanta beaucoup ; le souper fut vif , & nous nous efforçâmes tous de le rendre amusant.

Le souper fini , Valville se jeta à mes genoux.... Quel transport ! l'impression qu'il fit sur moi fut d'autant plus vive que je l'attendois moins. A ce moment , mon mari me parut le plus aimable de tous les hommes ;

Valville à mes genoux !... quel coup d'œil ! il faisoit le tableau que faisoit mon époux à mes pieds. Ce upé à me dire les choses les plus tendres , il ne cessoit de parler que pour baiser mes mains , qu'il arrosoit de ses larmes. Le chevalier & mademoiselle de Luey , que ce spectacle surprenoit avec raison , furent bientôt tirés de l'embarras dans lequel ils étoient. Tu étois mon ami , dit mon mari en parlant au chevalier , tu m'as enlevé ma femme , j'oublie ta perfidie & la sienne ; qu'elle me pardonne aussi ; je ne vivrai que pour la rendre heureuse... Je ne permis point à mon mari d'achever ; mon cœur venoit de se décider pour lui ; je sautai à son cou , les baisers & les expressions les plus tendres l'assurèrent de mon amour. Quel changement subit ! quelle heureuse métamorphose ! je l'ai toujours regardée comme l'ouvrage du ciel.

Le chevalier , par honneur autant que par décence , voulut retourner à Paris ; mon mari le retint , & au bout d'un mois il l'unit avec mademoiselle de Luey , que son âge rendoit maîtresse de sa main ; ces deux époux nous quittèrent après leur mariage.

Mon mari , qui aimoit la province , acheta une charge en Lorraine. Notre séjour fut fixé à Nancy ; c'est une des plus jolies villes de

province que j'aye vues ; la compagnie y est généralement bonne ; la meilleure noblesse de la province est rassemblée dans la capitale ; les femmes de condition y sont charmantes , & je ne trouvai que dans deux ou trois cet air de bégueule qui caractérise les provinciales. De l'esprit, des manières , presqu'autant de délicatesse , & beaucoup plus de décence qu'à la cour ; voilà à peu près le portrait des dames de condition de Nancy. Pour celles de robe , par-tout elles sont les mêmes ; telles nous les voyons à Paris , telles elles sont en province : fades copies des femmes du grand monde, elles parodient le *bon ton* , & on n'entend dans leur conversation que *mes gens* , *mes chevaux* , *une femme comme moi* , & toutes les absurdités auxquelles une vanité imbécille les assujettit. Au reste , que toutes les femmes de robe ne croient pas que j'aye voulu les caractériser par ce portrait ; il en est , même à Nancy , qui sont dignes des hommages du cœur & de l'esprit , & tous ceux qui connoissent madame de G*** , madame de S*** & madame de H*** , ne balanceront point à les mettre dans la classe des femmes aimables.

Notre maison devint l'asyle des honnêtes gens , & le centre de la bonne compagnie. Aimés , respectés dans toute la province ,

112 RECUEIL DE CES DAMES.

nous en ferions peut-être encore aujourd'hui l'agrément, si la mort de mon beau-père ne nous eût rappelés à Paris.

Toujours attachée à un époux qui m'adore, je ne goûte dans cette ville d'autre plaisir que celui de le voir , & d'élever un fils , digne fruit de notre hymen & de notre amour.

Fin du Recueil de ces Dames.

E S S A I
HISTORIQUE
SUR LES
LANTERNES.

ÉPI TRE

DEDICATOIRE,

Au très-respectable , très-gai & très-éclairé Docteur SWIFT , Doyen de Saint-Patrice de Dublin.

TRÈS-RESPECTABLE DOYEN !

APRÈS tous les bruits qui ont couru sur votre mort , on regardera cette dédicace comme tout-à-fait déplacée , puisqu'il n'y a plus ni protection ni récompense à attendre d'un docteur qui a joint la qualité de défunt à ses autres titres ; mais nous ne sommes pas les dupes des préjugés vulgaires , au point d'en croire les nouvellistes , presque tous Wigits quand il s'agit d'un Torys de votre considération. Les faiseurs d'oraisons funèbres , vos panégyristes , ni vos

critiques ne nous déterminent point.
N'a-t-on pas souvent fait l'épithaphe de
gens bien vivans ? Vous nous avez trop-
bien appris, par l'exemple du pauvre
Patrice, qu'on peut se méprendre sur
la mort comme sur la vie des gens
& comme vous lui prouvâtes, par des
argumens qui avoient tout le mérite de
la démonstration, qu'il avoit tort de se
croire vivant, & qu'il étoit tellement
mort, qu'on ne pouvoit l'être davan-
tage, il sera aisé de prouver à toute la
terre que jamais homme ne fut plus
vivant que vous l'êtes. On conviendra
sans doute avec nous que la vie consiste
dans la partie spirituelle de l'homme.
On nous avouera aussi que, de ce côté-là,
personne ne joue encore un plus beau
rôle que vous. Si on accorde ces pré-
mices, pourra-t-on en nier la consé-
quence ? Amuser les meilleures compa-
gnies, faire le plaisir des sociétés,
l'entretien non-seulement de votre na-
tion, mais de la nôtre, & de toutes
celles qui aiment la bonne plaisanterie,

DEDICATOIRE.

C'est apparemment pas l'occupation des morts. C'est constamment ce que vous faites tous les jours. Nous voulons bien qu'on ait inhumé quelque fantôme, quelque figure qui ressembloit au docteur SWIFT; mais ce n'étoit certainement point le docteur lui-même. Enfin, de tous ceux qui parlent de vous, il n'en est presque point qui ne dise que le docteur SWIFT ne mourra jamais; donc il n'est pas encore mort. Cet argument nous paroît sans réplique d'après cette preuve, qu'il a fallu donner à la foiblesse d'un certain public, qui auroit voulu que nous eussions dédié notre *Essai* aux mânes du docteur SWIFT, on ne sauroit plus que nous approuver dans notre choix; pouvions-nous choisir un protecteur plus digne à nos *Lanternes* que le père du prophète Bikerstaf, ou le panégyriste admirable d'un balai? puisse notre présent ne pas vous déplaire! nous sommes presque assurés de plaire à la postérité, si vous voulez bien nous accorder votre attache. Ce n'est pas que nous pensions

● EPI TRE DEDICATOIRE:

obtenir pour nos Lanternes toute la
faveur qu'ont obtenue votre Almanach
& vos autres admirables pièces ; mais , à
l'ombre de votre nom , peut-être irons-
nous plus loin que si nous n'avions pas
un patron si distingué. Tenir aux grands
hommes par quelque endroit que ce puisse
être , c'est toujours quelque chose.

Nous sommes , avec tout le respect
qui vous est dû ,

Très-célèbre Docteur ,

Vos très-humbles & très-
obéissans serviteurs ,

A. B. C. D.



ESSAI

SUR

LES LANTERNES.

*leur origine , leur forme , leur usage
leur utilité , &c. &c. &c.*

Les savans du dernier siècle étoient d'étranges
personnages ! nés pour l'étude & le cabinet ,
y passoient presque toute leur vie ; tout
étoit le travail , tout sentoit la lampe dans
leurs productions. Traitoient-ils quelque sujet ,
ils épuisoient presque toujours la matière :
étoient toujours des traités en forme. Scat-
ter , Vossius , Casaubonus , Salmasius s'étoient
imaginé que , pour paroître dans le monde
savant , il falloit une vaste lecture , une con-
naissance profonde des auteurs grecs & romains.

& même quelque familiarité avec les langues orientales. Aussi, Dieu fait les richesses étrangères dont ils accablent leurs lecteurs ! Les choses ont bien changé de face dans la république des lettres : nos modernes pensent, & s'embarrassent fort peu de ce que les anciens ont pensé avant eux. Génies créateurs, ils produisent avec facilité, avec légèreté ; j'ose même dire qu'ils sont bien plus modestes ; au lieu de ces titres fastueux de *Traité*, *Recherches*, *Examen*, *Disquisition*, *Diatribes*, ils s'en tiennent à l'humble titre d'*Essai* ; outre la modestie qu'il annonce, il présente une réponse toute prête à la mauvaise humeur des critiques, Ose-t-on reprocher à l'auteur qu'il confond lieux, temps, personnes, époques ; il vous renvoie à son titre : il s'essaye, vous n'avez rien à lui dire ; un essai n'est pas un morceau achevé ; la faveur d'un essai exige une excuse, & il y a une espèce d'injustice à vouloir qu'un essai soit un coup de maître ; c'est confondre. Mais Montagne, Nicole, Locke, Pope, Trublet, & quelques autres, ont parfaitement réussi dans leurs essais ; donc le titre n'est pas juste, Ils en ont abusé, ils devoient prendre celui de *Chef-d'œuvre*. On objectera peut-être... Quoi ? il n'y a rien à objecter ; un sujet me tente ; il intéresse la société, ou je veux croire

qu'il l'intéresse ; je n'ai pas d'instructions ; mes idées sont confuses ; je n'ai rien que d'informer à donner au public : mais enfin ce public, tout ingrat qu'il est, saura que j'ai pensé à lui. Mon ébauche produira peut-être quelque tableau plus travaillé. Morery a produit Bayle. Je m'essaye enfin ; qu'a-t-on à dire ? Mais prêcher cette morale à des gens indisposés, c'est perdre son temps ; ils conservent un sang-froid qui vous affomme ; j'aimerois autant lire de petits vers doux , tendres , langoureux à l'Alceste de Molière. Il n'y a ni poëte , ni historien , ni littérateur , qu'ils ne désespèrent avec leurs argumens lourds. Ils vous démontreront, *in modo & figurâ*, qu'il faut être Rousseau ou Voltaire pour faire des vers ; de Thou ou Daniel pour écrire l'histoire ; Lucien ou Fontenelle pour composer des dialogues ; Crébillon ou Marivaux pour faire de jolis romans ; Descartes , Gassendi , Newton , Mallebranche , ou Locke , pour parler philosophie ; Réaumur pour développer les secrets de la nature , &c. Ecoutez-les ; du prodigieux , & très-prodigieux nombre de volumes qu'a produits la France depuis trente ans , ils en brûleront les trois quarts ; on sent quel tort il en résulte pour le commerce ; c'est anéantir la librairie. Qu'on rejette les essais , ou les équivalens en physique ,

en morale, en histoire, en poésie ; que deviendra l'occupation d'une infinité d'auteurs qui n'ont rien de mieux à faire, celle de quantité d'oisifs, à qui les nouveautés procurent au moins un doux sommeil ? Que deviendront les fonda des journalistes ? L'année littéraire ne dureroit pas quinze jours. Oh ! il en arriveroit d'étranges inconvéniens.

C'est pour les éviter & maintenir la littérature dans la possession tranquille des essais, où elle est depuis un demi-siècle, que je borne à l'humilité de mon titre ce que j'ai à dire sur les lanternes.

Je ne ferai point valoir l'importance de mon sujet : elle saute aux yeux ; & apparemment on me saura autant de gré de mon essai sur les lanternes, qu'aux auteurs qui ont disserté sur les clefs des anciens, sur leurs anneaux, sur leurs fouliers, sur les gibets, sur les chevaliers, sur les bonnets ronds, carrés, pointus, sur les colets, sur les rabats, sur l'étole, sur le roi-boit, sur l'usage du fouet, bien ou mal appliqué, & sur une infinité d'autres sujets, qui, esprit de parti à part, ne valent pas mes lanternes.

En effet, si la mesure de notre estime est ordinairement réglée par l'intérêt d'utilité, ou les autres avantages que les choses nous pro-

SUR LES LANTERNES. 15

eurent, de quel degré d'estime ne puis-je pas me flatter en parlant des lanternes ? L'intérêt n'est-il pas général ? A qui une lanterne n'a-t-elle pas été, n'est-elle pas, ou ne sera-t-elle pas utile ? Qu'on imagine, pour un moment, les avantages qu'on peut en tirer, & d'un autre côté qu'on jette les yeux sur les inconvénients, sur les malheurs même que le défaut de lanterne peut occasioner. Sans sortir de la capitale, je puis compter sur un million de voix. Mon objet est d'un extrême intérêt : c'est donc un point décidé ; je puis ajouter qu'il est presque neuf. *Avia Pieridum peragro loca, nullius ante trita solo.* Si l'on a parlé des lanternes, ce n'a jamais été *ex professo*, ni avec l'application & la dignité que mérite la matière. Voilà bien des raisons, & même plus qu'il n'en faut pour servir de passe-port à mon essai.

Avant que d'entrer en matière, je veux bien avertir mon lecteur que je ne me servirai pas du privilège de mon titre jusqu'au point de m'éloigner entièrement de mon sujet. J'aurai toujours devant les yeux qu'il s'agit ici de lanternes ; c'est-à-dire, d'un meuble carré ou polygone, circulaire ou conique, propre à garantir du vent, du grand air, de la pluie & des autres accidens la lumière qu'on y met,

& qui se trouve à l'abri par le moyen d'une matière transparente , telle que de la toile déliée, de la mouffeline, du tuffetas, de la corne, du verre, une vessie, du papier, dont la circonférence de ce meuble est environnée.

Tout ce qui s'appellera lampe, lampion, terrine, chandelle, bougie, flambeau de cire, de suif, de poix résine, de sapin, ou autre bois séché & fendu en forme d'allumettes, phare, fanal, torche, en un mot, tout ce qui ne sera point lanterne *in quarto modo*, & au sens d'Aristote, n'a le droit de paroître ici, qu'autant qu'il pourra jeter du jour sur les lanternes.

J'y perdrai de fort belles tirades d'érudition, des passages admirables qui sont échappés à bien des savans, qui me chatouillent, qui me donneroient même une grande considération dans le Nord, & chez les savans qui n'ont pas encore perdu le respect pour Cœlius Rhodiginus, Justus Lipsius, le Polianthea, & quantité d'autres volumes du même poids. Mais je sacrifie mon grec & mon latin à la délicatesse des lecteurs du siècle, que l'air d'érudition fait tomber en syncope. Au moins qu'ils me sachent gré du sacrifice; qu'ils se mettent en ma place; ils verront combien il en coûte à un homme érudit pour garder dans ses

porte-feuilles des diamans qu'on eût pu en-
châsser avec un peu de violence, & qu'on
ne retrouvera peut-être jamais l'occasion
d'étaler.

Après avoir bien réfléchi sur l'antiquité des
lanternes, je ne vois pas qu'on en puisse trou-
ver l'usage établi avant la centième olympiade;
c'est-à-dire, suivant nos chronologistes les
plus exacts, avant l'an de la période julienne
4334, de Rome 374, de J. C. 380, de Nabon-
asar 368. Au-delà on ne peut avoir que des
soupçons sur les lanternes; &, avec une dis-
cussion bien exacte, ces lanternes s'évanouissent;
on ne trouve à leur place que des flambeaux,
des torches, des cierges de poix résine, de
cire, ou d'autres matières onctueuses, ou de
bois trempé dans l'huile, ou desséché.

J'ai feuilleté mon Homère avec toute l'at-
tention scrupuleuse qu'exigeoit mon sujet; &
je puis dire qu'en cette occasion j'ai oublié
que je m'essayois. Après ce laborieux examen,
j'ai été obligé de convenir qu'il faut avoir
l'imagination gâtée, être sans justesse d'esprit,
sans connoissance des mœurs, sans goût pour
la respectable antiquité, pour trouver des lan-
ternes dans la divine Iliade, ou dans la mira-
culeuse Odyssée. Ah ! Perault, ah ! la Motte,
ah ! Charpentier, ah ! ignorans, nés & à

L E S L A N T E R N E S

maître, qui avez le front de nous dire que tout y est plein de lanternes, quel mal vous souhaiterai-je ? c'est modération de ma part si je m'en tiens aux vœux d'Ovide contre Ibis, ou à ceux d'Horace contre l'empoisonneuse Canidie. Je trouve aisément des lampes, des flambeaux, des torches dans Homère ; *lamps* en grec, *faces* ou *tarda* en latin ; mais pas une lanterne, à *latendo*.

L'usage des lanternes n'étoit donc pas établi du temps d'Homère ; il n'est guère de savans qui se refusent au lumineux de cet argument, & je suis assez indifférent sur ce que pourront en penser des gens qui ne sont dans la république des lettres que ce qu'étoient les galans de Pénélope dans la maison du prudent Ulysse, miquelets littéraires, qui peuvent dire d'eux-mêmes :

(a) *Nos numeri sumus, & fruges consumere nati,*
Sponsi Penelope, nebulones,

laissons-les là, ils ne valent pas nos lanternes : elles portent la lumière & la conservent ; ils répandent les ténèbres par-tout : elles servent de guides fidèles, & indiquent la route la plus

(a) C'est-à-dire : Nous sommes bons à servir de nombre & à consumer les denrées, galans de Pénélope, coquins, &c.

lire; ils nous égarent & nous exposent aux plus lourdes chûtes. Je laisse à l'esprit du lecteur à suivre la comparaison d'une lanterne avec N.... & à se démontrer à soi-même la supériorité de ce meuble sur l'analiste littéraire.

L'auteur du poëme de Léandre & d'Héro auroit le pas sur Homère dans l'ordre des temps, s'il étoit vrai que ce fût l'ancien Musée, contemporain d'Orphée, comme l'ont prétendu quelque savans; mais je n'ai jamais pensé, non plus que le grand Casaubonus & le très-éclairé (a) Tanaquillus Faber, qu'on pût lui attribuer ce petit poëme trop efféminé, trop mou, trop galant pour un ancien si ancien. J'ai encore d'autres raisons aussi convaincantes, que je pourrai faire valoir ailleurs. Mais, quel que soit l'auteur de ce poëme, que M. le Fèvre & moi soupçonnons être du Bas-Empire, il n'a certainement point parlé de lanternes, comme le feront croire les traducteurs aux ignorans. Il ne s'y agit absolument que d'une chandelle, d'un flambeau, d'une bougie ou d'une lampe qui s'éteignit faute d'une lanterne; malheur qui coûta la vie au pauvre Léandre, comme l'a fort bien dit Scarron dans ces vers :

(a) Vies des poètes grecs, au commencement, dans l'art, d'Homère, page 2.

Mais, faute d'un méchant bateau ;
 Faute d'une vieille lanterne ,
 Le fier destin , qui tout gouverne ;
 Fit perdre en mer le jôuveuceau.

Si l'usage des lanternes avoit été établi, il est plus que probable que la belle Héro en auroit eu une dans l'occasion importante dont il s'agissoit. Quelque rares, quelque chères qu'eussent été les lanternes, une femme fait trouver le moyen d'en avoir, quand il y va de la vie d'un amant chéri.

J'ai dit qu'il ne falloit pas s'en rapporter aux traducteurs du poëme de Léandre & d'Héro ; & j'ai eu raison de le dire. Si l'on en croit Scarron, ce fut la faute d'Héro, & ce fut pure étourderie de sa part si son flambeau s'éteignit. Qu'on nous permette de citer ici les endroits qui peuvent induire en erreur. C'est ainsi qu'il fait parler Léandre, sans le moindre respect pour son texte & pour la mémoire de la tendre Héro :

Ayez un flambeau seulement ;
 De qui la clarté me gouverne ;
 Mais qu'il soit dans une lanterne ;
 Car il s'éteindroit autrement.

Héro, pour défendre du vent
 La lumière de sa chandelle,
 Met sa chemise devant elle,
 Et se brûle les doigts souvent ;

de la peindre d'abord avec tant d'avantages ; mais , pour mettre quelque ordre dans notre ouvrage , nous ne pouvons pas nous dispenser de commencer par faire envisager les chats divinifiés , comme ils l'ont été en Egypte , & honorés par des statues , & par un culte mystérieux transmis successivement aux Grecs (a) , aux Romains (b) ; & , sans nous arrêter à un grand nombre de monumens de l'antiquité , qui semblent s'être conservés exprès pour faire foi de la gloire des premiers chats , nous parlerons d'abord du dieu Chat ; il étoit représenté en Egypte sous sa forme naturelle , paré d'un collier , au milieu duquel est attachée une table enrichie de caractères hiéroglyphiques. Il est vrai qu'on n'a point l'intelligence de ces caractères ; mais nous ne laisserions pas de les expliquer , en rassemblant différentes circonstances de la mythologie des Egyptiens.

Ces peuples avoient pour tradition que les dieux , poursuivis par Typhon , avoient imaginé de se cacher sous des formes d'animaux. Anubis , adoré depuis sous le nom de Mercure , s'étoit transformé en chien. Diane qui , selon

(a) Orphée apporta en Grèce les cérémonies religieuses des Egyptiens , & les transmit aux Thébains. (Diod. de Sicile , livre premier , page 11.)

(b) Lucien , Dialogue de l'assemblée des dieux.

l'opinion d'Apulée, est la même qu'Ilis, s'étoit transformée en une belle chatte; &, comme remarque fort bien Plutarque, (car il ne faudra pas manquer de le citer) les Egyptiens n'avoient point imaginé au hasard la forme d'animal que chaque divinité étoit censée avoir prise. Mercure, par exemple, n'avoit préféré la forme du chien que pour marquer sa fidélité à accomplir les ordres de son maître.

En suivant donc l'opinion de Plutarque, ne serons-nous pas très-raisonnables de trouver des rapports entre Diane & sa métamorphose, & de conclure que les Egyptiens ne l'avoient imaginé ainsi travestie, que parce qu'ils connoissoient dans les chattes des qualités convenables à la prud'homie de la déesse.

Suivant une autre figure antique, le dieu Chat a devant lui, madame, un sistre (a), dont le manche est posé dans une petite coupe, ou, si l'on veut, un gobelet; nous remarquerons d'abord que ce sistre étoit un instrument consacré aux plus grandes divinités des Egyptiens; nous trouverons tout de suite occasion d'établir que la musique étoit admise dans leurs festins; & cela, sans découvrir encore

(a) Instrument de musique : l'éditeur remarque que les Amazones s'en servoient à la guerre.

combien cette musique a de rapports avec nos chats.

Plutarque, dirons-nous, fait mention d'une chanson célèbre qui se chantoit dans tous les soupers de l'Egypte ; cette chanson étoit à la louange du jeune Maneros, dont elle portoit le nom. Les Egyptiens le croyoient inventeur de la musique ; il étoit fils du roi Marcander & de la reine Astarte, qui accueillirent Isis, lorsque, cherchant le corps de son époux, que Typhon avoit divisé par morceaux, elle le trouva jeté par les vagues sur la côte de Biblus, où régnoit alors ce roi, père du jeune Maneros.

Une autre circonstance, qu'il sera bien essentiel de faire remarquer, est que l'extrémité supérieure du sistre égyptien étoit ordinairement enrichie d'une belle sculpture, qui représentoit une chatte à face humaine ; & qu'il y avoit quelquefois des chats semés en différents endroits de cet instrument.

Mais nous avons un autre monument de l'antiquité plus imposant encore. Le dieu Chat est représenté avec sa tête naturelle sur le corps d'un homme ; remarquez bien, madame, tous ses attributs. Il tient ce sistre même, mais avec une dextérité, & avec un air d'habitude qui frappe & qui découvre qu'il sait

Mais, faute d'un méchant bateau ;
 Faute d'une vieille lanterne ,
 Le fier destin , qui tout gouverne ;
 Fit perdre en mer le jeuneveau.

Si l'usage des lanternes avoit été établi, il est plus que probable que la belle Héro en auroit eu une dans l'occasion importante dont il s'agissoit. Quelque rares, quelque chères qu'eussent été les lanternes, une femme fait trouver le moyen d'en avoir, quand il y va de la vie d'un amant chéri.

J'ai dit qu'il ne falloit pas s'en rapporter aux traducteurs du poëme de Léandre & d'Héro ; & j'ai eu raison de le dire. Si l'on en croit Scarron, ce fut la faute d'Héro, & ce fut pure étourderie de sa part si son flambeau s'éteignit. Qu'on nous permette de citer ici les endroits qui peuvent induire en erreur. C'est ainsi qu'il fait parler Léandre, sans le moindre respect pour son texte & pour la mémoire de la tendre Héro :

Ayez un flambeau seulement ;
 De qui la clarté me gouverne ;
 Mais qu'il soit dans une lanterne ;
 Car il s'éteindroit autrement.

Héro, pour défendre du vent
 La lumière de sa chandelle,
 Met sa chemise devant elle,
 Et se brûle les doigts souvent ;

faut absolument manifester. Les chats sont très-avantageusement organisés pour la musique ; ils sont capables de donner diverses modulations à leurs voix, & dans les expressions des différentes passions qui les occupent, ils se servent de divers tons.

Ceux qui s'élèveront contre cette proposition, seront bien étonnés d'apprendre que nous nous serons servis expressément des termes de deux hommes célèbres par leur science (a).

Les chats mis en possession d'une belle & grande voix ; nous demanderons à leurs adversaires ce qu'ils pensent de cet assemblage du sistre & du gobelet trouvés tant de fois entre les pattes des chats. Il me semble, madame, qu'ils avoueront de bonne foi ; (car il y a de certaines vérités qui percent à travers la prévention) ils conviendront, dis-je, que le sistre, symbole de la musique, & ce gobelet qui réveille nécessairement l'idée des festins, découvrent évidemment que chez les Egyptiens les chats étoient admis dans les festins, & qu'ils en faisoient les délices par le charme de leur voix.

Mais, supposé qu'ils ne faussent pas d'abord le simple de cette proposition, & que, semblables à ces esprits forts de la fable de M. de

(a) M. le Clerc, (Bibl. chois. tome I, p. 293 & 294.)
Extrait de la Cosmologie sacrée de M. de Grew.

la Mothe , qui trouvent impossible ce qu'ils ne comprennent pas , ils osent nous soutenir que jamais le chant des chats , qu'ils ne manqueront pas d'appeller un miaulement , fondé sur un vers attribué injustement à Ovide (a) , que ce chant , dis-je , n'a pu être harmonieux , ni même supportable , cela nous paroîtra d'une grande déraison ; mais nous le dissimulerons pour ne point paroître prévenus. Nous nous contenterons d'abord de répondre , que ce qui leur semble un miaulement , dans les chats d'aujourd'hui , ne prouve rien contre les chats de l'antiquité , les arts étant sujets à de grandes révolutions : nous ajouterons , avec tout le ménagement possible , que ces dissonances , dont ils se plaignent , ne sont peut-être qu'un manque de savoir & de goût de leur part. Ceci pourra avoir besoin de quelque éclaircissement ; & c'est alors que la vérité paroîtra dans son plus beau jour.

Notre musique , à nous autres modernes , dirons-nous , est bornée à une certaine division de sons que nous appellons tons , ou semitons ; & nous sommes assez bornés nous-mêmes pour supposer que cette même division comprend tout ce qui peut être appelé musique ; de-là nous avons l'injustice de nommer mugif-

(a) *Pardus hiando felit.* Philomel. poëm. Carm. 30.

sement, miaulement, hennissement, des sons dont les intervalles & les relations admirables, peut-être dans leur genre, nous échappent, parce qu'ils passent les bornes dans lesquelles nous nous sommes restreints. Les Egyptiens étoient plus éclairés sans doute ; ils avoient étudié vraisemblablement la musique des animaux ; ils savoient qu'un son n'est ni juste, ni faux en soi, & que presque toujours il ne paroît l'un ou l'autre que par l'habitude que nous avons de juger que tel assemblage de sons est une dissonance ou un accord ; ils sentoient, par exemple, si les chats, dans leur musique, passoient avec la même proportion que nous faisons d'un ton à un autre, ou s'ils décomposoient ce ton même, & en frapportoient les intervalles que nous appellons comas, ce qui auroit mis une différence prodigieuse entre leur musique & la nôtre ; ils discernoient dans un chœur de matous, ou dans un récit, la modulation simple ou plus détournée, la légèreté des passages, la douceur du son, ou l'aigu, qui peut-être en faisoit l'agrément : de-là ce qui ne nous semble qu'un bruit confus, un charivari, n'est que l'effet de notre ignorance, un manque de délicatesse dans nos organes, de justesse & de discernement.

La musique des peuples de l'Asie nous paroît

au moins ridicule. De leur côté ils ne trouvent pas le sens commun dans la nôtre. Nous croyons réciproquement n'entendre que miauler : ainsi chaque nation , à cet égard , est , pour ainsi dire , le chat de l'autre , & des deux parts peut-être. Conduit par l'ignorance , on ne porte que de faux jugemens.

A ce raisonnement , qui , simple comme il est , leur fera sans doute grande impression , nous ajouterons une réflexion qui achèvera de les convaincre. Les Egyptiens mettoient tout à profit pour sentir le bonheur de l'existence. Les squelettes , apportés pendant les festins , avertissoient de profiter des momens de la vie. Bois , disoit-on ; & te réjouis : demain peut-être tu feras mort (a) : mais ce spectacle , quelque accoutumés qu'y fussent les Egyptiens , ni cette exhortation , ne devoient pas , par la première impression , donner des idées agréables ; il n'est de précepte pour inspirer le plaisir que les images du plaisir même. Les chansons , les sifflres ,

(a) Plus inconstant que l'onde & le nuage ,
 Le temps s'enfuit , pourquoi le regretter ?
 Malgré sa pente volage
 Qui le force à nous quitter ,
 En faire usage ,
 C'est l'arrêter.
 Goûtons mille douceurs ;
 Si notre vie est un passage ,
 Sur ce passage au moins semons des fleurs.

... Fais-moi sans plus ce tour
De me montrer sur le haut de la tour
Quelque lanterne, ou brandon flamboyant...

Voilà la lanterne confondue avec le flambeau
ou brandon : si l'on en doute, qu'on lise plus
bas, il dit :

Finalement, le vent par sa rudesse
Eteindre vint la lanterne traitresse.

Oh ! le vent n'éteint pas une lanterne, mais la
lumière qu'on y met. Il appelle dans un autre
endroit lampe, ce qu'il appelle ici lanterne.

Héro, tandis que des crénaux délaire,
De son manteau couvrit la lampe claire.

La faute n'est donc plus que dans la justesse
d'expression. Après cet examen grammatical,
& dont on excusera la sécheresse, par la néces-
sité où je me suis trouvé de le faire, pour
ôter aux partisans outrés des lanternes une
autorité aussi considérable que celle de Musée,
après cet examen, dis-je, on croit qu'il ne
reste plus de doute que ni Musée ni Homère
n'ont point parlé de lanternes.

Un savant allemand, qui, comme moi, se
nourrit du suc des anciens, où il fait tous
les jours des découvertes qui avoient échappé
à tous les philologues, me marquoit, il y a
quelques mois, qu'il croyoit avoir trouvé des

lanternes dans Hérodote, & en particulier *in Polymnid*. J'ai lu non-seulement la Polymnio du père de l'histoire, mais ses neuf muses, c'est à dire ses neuf livres; & je puis assurer, en conscience, qu'il faut que mon illustre ami se soit trompé. Il ne s'agit dans Hérodote (a) que de lampes ou de lampions, & d'illuminations publiques, sur tout au second livre, où il parle de la fête des lampes, célébrée par les Egyptiens avec beaucoup de pompe & de cérémonies, dans la ville de Saïs, l'une des vingt mille villes qui illustraient l'Egypte du temps du roi Amasis.

Quoiqu'il ne s'agisse point de lanternes en cette occasion, j'ai toujours bien des grâces à rendre à mon savant ami, puisque cette fête des lampes m'a conduit fort naturellement à la fête des lanternes, si célèbre à la Chine, & sur laquelle je n'aurois pu garder le silence sans commettre une faute impardonnable, &, comme l'on dit, *absque placulo*.

Le quinzième jour du premier mois de l'année chinoise, dit le véridique historien de la Chine, est appelé le jour ou la fête des lanternes, parce qu'on en suspend dans toutes les maisons & dans toutes les rues un si grand nombre, que c'est une fureur plutôt qu'une

(a) *Herod. in Polymnid, vel lib. 2.*

fête. On en allume, peut-être, plus de deux cent millions : ce même jour on expose des lanternes de toutes sortes de prix : quelques-unes coûtent jusqu'à deux mille écus ; & il y a tel seigneur qui retranche toute l'année quelque chose de sa table, de ses habits & de son équipage, pour briller en lanternes. Ce n'est pas la matière qui coûte ; la dorure, la sculpture, la peinture, la soie & le vernis en font le prix & la beauté. Pour la grandeur, elle est énorme ; on en voit de quinze à trente pieds de diamètre ; ce sont des salles ou des chambres, & trois ou quatre de ces machines seroient des appartemens fort raisonnables ; de sorte qu'à la Chine on peut manger, coucher, recevoir ses amis, représenter une comédie, danser un ballet dans une lanterne. Il faudroit, pour l'éclairer, y allumer un feu de joie, tel que nous en allumons dans nos places publiques ; mais, comme on en seroit incommodé, & que probablement on brûleroit la lanterne, on se contente d'y mettre une infinité de bougies ou de lampes, qui, de loin, font un fort bel effet ; on y représente aussi divers spectacles pour divertir le peuple ; & il y a des gens cachés, qui, par le moyen de plusieurs petites machines, font jouer des marionnettes de grandeur naturelle, dont les actions sont si

bien imitées, que ceux même qui en savent l'artifice, ont de la peine à ne pas s'y méprendre. Outre ces lanternes monstrueuses, il y en a une infinité de médiocres : elles sont ordinairement composées de dix faces ou panneaux, dont chacun fait un cadre de quatre pieds de haut, & d'un pied & demi de large, d'un bois verni & orné de quelques dorures. Ils y tendent une toile de soie fine & transparente, sur laquelle on peint des fleurs, des rochers, & quelquefois des figures humaines ; la peinture en est belle, les couleurs vives ; & quand les bougies sont allumées, la lumière y répand un éclat qui rend l'ouvrage tout à fait agréable.

Ces six panneaux, joints ensemble, composent un exagone surmonté par les extrémités de six figures de sculpture, qui en font le couronnement. On y suspend tout autour de larges bandes de satin de toutes couleurs, avec d'autres ornemens de soie, qui tombent sur les angles, sans rien cacher de la peinture ou de la lumière. Les chrétiens s'en servent quelquefois pour l'ornement des églises. Les Chinois en suspendent aux fenêtres de leurs cours, dans les salles, & quelquefois dans les places publiques. La fête des lanternes est encore célébrée par les feux de joie qui paroissent

dans ce temps-là dans tous les quartiers de la ville.

Qu'on me permette quelques réflexions sur l'origine d'une fête si célèbre en Chine, c'est-à-dire dans cette belle partie de l'univers, aussi distinguée en Orient dès le siècle d'Auguste, que l'Italie dans l'Europe au temps que l'empire romain y étoit le plus florissant.

Les Chinois tiennent-ils cette fête des autres peuples, ou les autres peuples la tiennent-ils d'eux ? En effet, je trouve chez les peuples les plus distingués une fête des lampes, & rien de plus analogue à cette fête que celle des lanternes ; le fonds est le même ; il n'y a de différence que dans la forme.

Si l'on s'en rapporte aux traditions du pays, tout l'honneur en appartient aux Chinois. Suivant les uns, quelque temps après l'établissement de leur empire, un mandarin, chéri par sa vertu & ses belles qualités, perdit une fille qu'il aimoit tendrement. Il se mit à la chercher jour & nuit sur les rivages d'un fleuve où il l'avoit perdue. Le peuple, qui s'intéressoit à son malheur, le suivit, des flambeaux & des lanternes en main. Cela approche bien de l'histoire d'Osiris & de celle de Cérès.

Suivant les lettrés, qui laissent cette origine au peuple, il y a 30003005000 ans qu'un

médiocrement à notre sujet ; mais du moins elle illustreroit la chaussure de nos prêtres , & une citation de plus n'est pas à négliger. Ajoutons encore que ces sacrificateurs , par une propreté convenable à la dignité de leur état , se rasoient le corps régulièrement de trois jours en trois jours (a).

Il est à présumer , & c'est , ce me semble , une remarque très-prudente à faire , que ces prêtres dans leurs cérémonies se conformoient , autant qu'il leur étoit possible , au génie & aux attributs de la divinité à laquelle ils étoient dévoués ; & qu'ainsi l'enjouement , la souplesse du corps , & les attitudes pantomimes devoient faire la principale partie des mystères du dieu Chat. Si le signor Tomasini (b) , qui remplit avec tant de graces le rôle d'Arlequin dans notre comédie italienne , avoit vécu du temps des anciens Egyptiens , les dévots du dieu Chat l'auroient regardé comme l'image de la divinité. Etrange contraste de l'esprit humain ! ce qui fait au-

(a) *Euterp. C. 37. Herodot.*

(b) Thomaso-Antonio Vicentini , connu sous le nom de Thomassin , a joué avec le plus grand succès le rôle d'Arlequin , sur le théâtre de la comédie italienne , depuis son rétablissement en 1716 , jusqu'à sa mort en 1739. Il a été remplacé par le célèbre Carlin. (*Note de l'éditeur.*)

aujourd'hui le comique de la scène, eût formé alors toute la dignité du temple.

Mais les chats, regardés comme divinités, prouvent seulement la sottise des hommes, & ne sont pas plus illustrés à cet égard, que les cigognes de l'Egypte, les rats & le dieu Pet, qui ont eu également leurs mystères; rien ne caractérise mieux cette rivalité, qu'une fable de M. de la Mothe, intitulée les dieux de l'Egypte. C'est une de celles qui, par le fonds & par la forme, a le plus d'agrément & de philosophie (a).

Laissons une religion si extravagante, pour établir la prééminence que les chats ont eue dans la société sur les autres animaux de l'Egypte. Ils y ont joui personnellement des distinctions & des privilèges les plus honorables. Quand un égyptien tuoit un cercopitèque, qui est une sorte de singe, ou un ichneumon, espèce de rat, lequel, selon Elien, détruit les crocodiles, ou le bœuf Apis lui-même, s'il

(a) Dans l'Egypte l'adix toute bête étoit dieu ;

Tant l'homme au contraire étoit bête ;

Tel animal, ailleurs, qui n'a ni feu ni lieu,

Avait là son temple & sa fête.

On avoit fait un jour dans le temple du Chat,

D'un rat blanc & sans tache un pompeux sacrifice ;

Le lendemain c'est le tour du dieu Rat ;

Il faut, pour le rendre propice,

Qu'à ses autels un chat peülé, &c.

l'avoit fait de dessein prémédité , il lui en coûtoit la vie ; mais la loi étoit bien plus sévère à l'égard de ceux qui attentoient sur les chats , soit de propos délibéré ou involontairement ; ils étoient à l'instant livrés au bras séculier. Le peuple s'en emparoit , & les déchiroit avec fureur ; aussi , dès qu'un égyptien appercevoit un chat expiré , il s'en écartoit tremblant & fondant en larmes ; il alloit annoncer cette catastrophe , protestant qu'il n'en étoit pas coupable ; & toute la ville se remplissoit de clameurs. Alors les magistrats venoient avec cérémonie s'emparer du mort ; ils l'embaumoient avec de l'huile odoriférante , du cèdre , & plusieurs autres aromates propres à le conserver , & on le transportoit à Bubaste pour y être inhumé dans une maison sacrée.

Le traitement honorable qui leur étoit fait pendant leur vie , découvre encore mieux de quel prix ils étoient dans la société. Les Egyptiens les parfumoient & les faisoient coucher dans des lits somptueux. Ils employoient tous les secrets de la médecine à traiter & conserver ceux qui étoient nés d'un tempérament délicat ; ils donnoient de bonne heure à chaque chatte un époux convenable , observant avec attention les rapports de goût , d'humeur & de figure (a).

(a). Plutarque.

Quand il arrivoit un incendie , les chats jouoient bien un autre rôle. Ils entroient dans une fureur divine ; les Egyptiens , accoutumés à cette merveille , négligeoient l'incendie , les environnoient ; & quelquefois ces chats tutélaires s'échappoient ; & sautant par-dessus l'assemblée qui les entourait , alloient se précipiter dans les flammes ; & quand ce malheur arrivoit , les Egyptiens menoient un deuil solennel (a).

Ce deuil étoit si marqué & si sincère , que les femmes en oublioient jusqu'à leur beauté ; & , pour éviter la honte de paroître encore aimables dans le cours d'une tristesse si raisonnable , elles se barbouilloient le visage , & couroient par la ville échevelées , & dans un état de désolation ; elles étoient ceintes par le milieu du corps ; elles se frappaient la poitrine qu'elles laissoient découverte ; leurs plus proches parens marchaient à leur suite à demi nus comme elles , & abandonnés à ce délire qu'entraînent toujours les grandes douleurs (b).

Qui sait si l'exemple de cette fable ne fut pas le ressort secret qui déterminait l'action généreuse de Q. Curtius ? Il y a toute apparence que son dévouement pour le salut de la patrie , en se jetant dans le gouffre , ne fut

(a) Hérodote , livre second.

(b) *Ibid.*

Qu'une imitation de l'héroïsme des chats de l'Égypte.

Quand un chat mouroit de mort naturelle, toutes les personnes de sa connoissance tomboient dans la consternation ; elles portoient les marques de leur douleur jusqu'à se raser les sourcils (a). Il y a eu peut-être tel chat dans Memphis dont les obsèques ont été plus décorées & plus célèbres que celles d'Alceste & d'Ephésion. Admette (b), pour marquer toute sa douleur de la perte de cette épouse chérie, ordonna qu'on coupât les crins des chevaux qui conduisoient le char. Alexandre, il est vrai, outre les crins de tous les chevaux de son empire, proscrivit encore ceux des mulets, & fit tomber les créneaux des villes. Mais que sont de tels sacrifices, au prix des larmes des plus belles femmes de l'Égypte, courant en désordre par la ville, & redemandant aux destinées un chat dont la Parque venoit de trancher les beaux jours ? Que peut-on opposer à tant de sourcils qu'il en a coûté aux fronts les plus respectés de l'Égypte (c) ? Quels soins aussi ne se donnoit-on pas pour conserver le chat d'une maison ? Quelle prévenance sur tous

(a) Hérodote.

(b) Alceste d'Euripide, édit. aldi 1505.

(c) Diod. Sicil. page 174.

ses goûts ? Quelle attention à lui faire passer une vie agréable ? On a vu un chat désobligé faire avorter les projets politiques , & semer le désordre & la rebellion. L'Egypte , sous l'un des Ptolomées , fut le théâtre de cette grande aventure ; le nom romain y étoit alors également craint & honoré. Les Egyptiens accueilloient avec soumission tout ce qui venoit d'Italie. Il arriva qu'un romain fit quelque insulte à un chat , ce fut même sans nul dessein ; cependant tout le peuple s'arma pour en tirer vengeance : ni la présence des magistrats , ni les menaces de Ptolomée ne purent arrêter sa fureur ; le coupable fut massacré ; ainsi la puissance romaine cessa d'en imposer , dès qu'elle eut pour rivale la cause d'un chat outragé.

Ce respect des animaux influoit sur toutes les actions des Egyptiens. Ceux qui habitoient les villes vouoient leurs enfans à ces animaux sacrés. Vous jugez bien , madame , que ce ne pouvoit être qu'aux chats que les gens du monde étoient voués. Voici quelle étoit cette cérémonie : On rasoit la tête de l'enfant entièrement ou à moitié , ou seulement la troisième partie ; ensuite les cheveux étoient pesés dans une balance , avec une quantité d'or ou d'argent proportionnée ; & quand la pesanteur du métal l'emportoit , cette offrande étoit remise

à la personne qui veilloit sur le chat auquel l'enfant venoit d'être voué : elle en achetoit du poisson & du pain qu'elle mêloit avec du lait pour la nourriture de l'animal respecté (a).

Cette fonction étoit extrêmement enviée ; on en étoit les marques avec pompe ; on portoit à découvert le portrait du chat auquel on étoit voué : cet appareil attiroit le respect des citoyens toujours prosternés devant ceux à qui la garde des animaux sacrés étoit confiée (b) ; & comme chaque palais destiné à ces animaux n'en contenoit que d'une seule espèce, imaginez, madame, quelle étoit la fortune d'un citoyen qui pouvoit toute sa vie se trouver pour unique devoir la satisfaction de s'occuper des chats , & jouir ainsi de la considération publique (c).

Cet amour des chats , chez les Egyptiens, n'a jamais paru avec plus de constance & de grandeur d'ame que dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre Cambyse, dans la quatrième année de son règne. Ils étoient alors gouvernés par Psammenite , qui venoit de succéder à Amasis.

L'ambitieux Cambyse ne pouvant s'ouvrir

(a) Diod. de Sic. p. 74.

(b) Diod. Hérod.

(c) Diod. de-Sic. p. 74.

l'entrée de l'Egypte, qu'en se rendant maître de la ville de Peluse (a) qui paroissoit imprenable, s'avisa d'un stratagème digne de sa haute politique. Sachant que la garnison de cette place étoit composée toute d'Egytiens, il mit à la tête de ses troupes un grand nombre de chats; les capitaines & les soldats en portoient chacun un en forme de bouclier. Ce ne fut que sous de tels chefs que son armée s'empara de Peluse. Les Egyptiens, dans la crainte de confondre ces chats avec leurs ennemis, n'osèrent lancer aucuns de leurs traits, & consentirent plutôt à recevoir un vainqueur (b).

Voici jusqu'à présent toutes mes découvertes, madame; & comme je ne me fie pas à mes seules lumières, je vais consulter tous les savans de l'Europe. Vous jugez bien que je n'épargnerai ni le temps ni le travail. Les ouvrages qui ne sont qu'un jeu de l'esprit ne demandent que les momens de notre loisir; mais on se sent emporté par une vraie émulation, quand on a entrepris quelque point essentiel de l'histoire. J'ai l'honneur d'être, &c.

(a) Peluse s'appelloit anciennement Avaris, & auparavant Triplon, suivant Manéthon.

(b) *Polienus*, liv. 3; *Hérodote*, liv. 2; *Diod. de Sicile*, liv. 1.

Et *Prideaux*, *Hist. des Juifs*, tome 1, l. 3, p. 303.

TROISIEME LETTRE.

NOTRE ouvrage s'avance , madame ; bien des personnes sensées en ont senti l'utilité , & m'ont secouru de leurs lumières ; sérieusement je crains que la dame d'avant-hier ne se soit évanouie de bonne foi : ce n'est presque plus le bon air , que de jouer de certaines frayeurs ; ainsi , bientôt on ne songera pas à avoir peur des chats. Les femmes n'adoptent guère de ridicules , que ceux qui portent avec eux un caractère d'agrément ; leur vanité est à cet égard bien plus sensée que la nôtre.

Mais seroit-ce assez pour nous que de voir l'antipathie pour les chats s'effacer ? Ne faudroit-il pas que tous les yeux fussent ouverts sur leur mérite ?

Ne reviendrez-vous point , heureux siècle d'Astrée ;
Jours de paix , de plaisirs , ivresse du bonheur ,

Où l'amour une fois jurée
Pour jamais régnoit dans un cœur ;
Où l'épouse rendre & chérie
Ne connoissoit de sort plus doux ,
Que de passer toute sa vie
Entre son chat & son époux ?

qu'il falloit que l'usage des lanternes ne fût pas établi, puisqu'on se servoit de bouteilles pour y mettre des lampes, & en faire des lanternes. Nous parlerons plus bas de celles qu'on a appellées lanternes sourdes, dont il me paroît que Gédéon doit être considéré comme l'inventeur (a).

David parle en plusieurs endroits de lampes mystiques, & Marot s'est trompé quand il les a confondues avec des lanternes, comme il a

Note de l'éditeur.

(a) Si l'auteur avoit consulté le petit traité de Roger Bacon, de *mirabili potestate artis & nature*, il auroit peut-être changé de sentiment. Suivant cet homme admirable, les lampes de Gédéon, renfermées dans des bouteilles, étoient une espèce de foudre portatif, de grenade ou de feu grégeois, & produisirent un bruit égal à leur lumière, & même un feu capable de détruire une ville & une armée : l'endroit est curieux ; le voici, pour les physiciens & les savans : *medica materia adaptata ad quantitatem unius pollicis, sonum facit horribilem, & corruptionem ostendit vehementem. Et hoc fit multis modis, quibus omnis civitas & exercitus destruitur, ad modum arripit Gedeonis, qui, sagunculis fractis & lampadibus, igne solente, cum fragore ineffabili, Machitarum destruxit exercitum cum recentis hominibus.* R. Bacon, de *mirabili potestate artis & nature*. Il s'agit ici de bien autre chose que de lanternes sourdes : si la conjecture de Bacon n'est point fautive, on pourroit bien y trouver de la poudre à canon.

fait,

retrouvons heureusement cette même fable rendue avec plus de clarté dans une des lettres persannes ; voici comment elle est contée : Il étoit sorti du nez du cochon un rat qui alloit rongeanr tout ce qui se trouvoit devant lui , ce qui devint si insupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter Dieu encore ; il lui ordonna de donner au lion un grand coup sur le front , qui éternua aussi-tôt , & fit sortir de son nez un chat (a).

Les circonstances de cette fable, heureusement restituées par l'auteur des Lettres persannes , prouvent bien avec quel choix & quelle finesse il sent les traits propres à jeter de vrais agrémens dans un ouvrage ; & ce fragment de l'histoire des chats n'a pas peu contribué , sans doute , au succès d'un livre aussi généralement applaudi. Et les Perses , madame , (on fait que c'étoit un peuple éclairé) croit-on qu'ils n'avoient pas une haute estime des chats ? Il n'y a qu'à lire ce qui se passa sous le règne d'un de leurs plus illustres rois ; il s'appelloit Hormus ; tranquille dans le sein de la paix , ce monarque apprit qu'une armée de trois cent mille hommes , commandée par le prince

(a) Cette lettre étoit intitulée Tradition ottomane ; c'est l'ombre de Japhet qui parle , interrogée par le juif Ibefalon.

Schabé-Schah, son parent, faisoit une invasion dans son empire ; il assembla ses ministres ; & tandis qu'il délibéroit sur une conjoncture si pressante , un vieillard vénérable se présenta & parla ainsi : Roi , l'armée du rebelle peut être détruite en un seul jour , & vous avez dans vos états le héros auquel cette victoire est réservée ; vous le connoîtrez entre vos capitaines , par une distinction aussi rare qu'avantageuse ; mais, pour ne vous point paroître suspect dans ce que j'avance , il faut que je vous rappelle les services que j'ai rendus au roi Nouchirvan, votre illustre père. Ce fut à moi que ce monarque confia le soin d'aller demander de sa part au Khacan des Turcs une de ses filles en mariage ; je fus introduit dans le palais des princesses ; elles me parurent toutes extrêmement belles , & j'aurois été bien embarrassé à me déterminer , si j'avois cru que la beauté uniquement dût fixer mon choix ; mais je voulois que ce fussent les qualités du cœur & de l'esprit qui emportassent la balance. Je demandai au Khacan la liberté de demeurer quelque temps à sa cour , afin de pouvoir connoître le caractère des princesses ses filles. Elles marquoient toutes un égal empressement de devenir épouses du roi de Perse , & j'examinai secrètement les différens ressorts qu'elles

faisoient pour m'engager chacune à leur donner la préférence ; une seule, (& c'est elle qui est devenue la reine votre mère) une seule, dis-je, ne mit en usage que la même conduite qu'elle avoit toujours gardée ; c'étoit une grande douceur dans le caractère, un goût toujours le même pour ses devoirs, un certain agrément dans l'esprit, qui la faisoit aimer de tout ce qui approchoit d'elle. Enfin, pour fixer mon choix, elle ne voulut paroître que ce qu'elle étoit, & je crus reconnoître à cette marque le vrai caractère de la vertu. Je la demandai au nom de mon roi ; & l'empereur son père, suivant l'usage de ses états, avant le départ de la princesse, fit faire son horoscope par les plus habiles astrologues : ils s'accordèrent tous en une circonstance ; ils prédirent qu'elle auroit un fils qui surpasseroit en renommée tous ses ancêtres ; que ce prince seroit attaqué par un des rois du Turquestan, sur lequel il remporteroit une victoire entière, s'il étoit assez heureux de trouver un de ses sujets qui eût la physionomie d'un chat sauvage. Ce récit achevé, le vieillard, qui avoit la science des sages, disparut comme un éclair.

Le roi ne songea plus qu'à chercher le héros qui devoit sauver ses états. Le vieillard n'avoit point déclaré son nom, ni donné aucune

lumière sur le séjour qu'il habitoit ; mais la ressemblance avantageuse du chat le fit bientôt reconnoître dans la personne de Baharam , surnommé Kounin. Il étoit de la race des princes de Rei , & gouvernoit pour lors la province d'Adherbigan (a). Hormus le pressa de prendre le commandement de son armée , & resta surpris merveilleusement , lorsque Baharam ne choisit que douze mille hommes pour combattre les trois cent mille rebelles ; cette troupe , animée par le présage admirable dont leur étoit la physionomie de leur général , vainquit l'armée ennemie ; Baharam tua de sa main le prince Schabé-Schah , & fit prisonnier son fils ; ainsi la victoire la plus digne d'illustrer la Perse , peut être regardée comme l'ouvrage des chats (b). Quand Sannacherib , roi des Arabes & des Assyriens , perdit cette célèbre bataille contre le roi d'Egypte , auroit-il éprouvé ce grand revers , s'il avoit eu la précaution d'avoir des chats dans son armée ? Il étoit campé près de Peluse , lorsqu'une nuit des rats champêtres , s'étant jetés dans son camp , rongèrent les arcs & ce qui servoit à tenir les boucliers ; Sethon , qui régnoit alors en Egypte , & qui n'avoit qu'une poignée de soldats , attaqua dans

(a) Ou Médie.

(b) Bibliothèque orientale , cite Kondemire.

cette conjoncture les troupes de Sannacherib, qui, se trouvant sans armes, n'eurent d'autres ressources que la fuite ou la captivité : que le roi des Assyriens eût été secondé par quelque chat, il faisoit la conquête de l'Egypte.

Si tous les historiens célèbres ne se sont pas attachés également à rapporter les événemens merveilleux occasionés par les chats, on découvre du moins que tous avoient pour eux en général une estime marquée. Lucien, dans son dialogue de l'assemblée des dieux, en examinant les animaux honorés en Egypte, tourne en ridicule les singes, les cynocéphales, les sphinx ; mais il garde sur les chats un silence respectueux : cette retenue dans un philosophe aussi cinique, ne peut être regardée que comme un véritable éloge ; & ce n'est pas la seule occasion où les chats aient été ménagés avec beaucoup d'égards. On empêchoit avec soin, chez les Romains, que les chiens n'entraissent jamais dans les temples d'Hercule ; le sacrifice auroit été interrompu, & les mystères profanés. Ceux qui avoient porté cette loi, avoient prévu, sans doute, que les chats qui, par leur souplesse, se font un passage aux lieux même où les chiens ne peuvent aborder, pourroient aisément se produire dans ces temples (a) ; les

(a) *Plutarq. in Romul. page 37, traduit. d'Amiot.*

chats cependant n'étoient point désignées dans cette loi exclusive. Quelle preuve plus manifeste que la présence des chats n'étoit jamais regardée qu'en bonne part dans les plus augustes assemblées ; nous les avons déjà fait voir à la place d'honneur dans les festins de l'Egypte , mangeant & faisant les délices de la table par le charme de leur voix : cette circonstance de leur triomphe , qui paroîtra peut-être la plus difficile à croire , trouve cependant encore une preuve bien claire dans ce que Plutarque (a) dit au sujet des cigales qu'il appelle musiciennes. Il prétend qu'elles étoient estimées comme telles par Pythagore ; & que c'est en faveur de leur musique , qu'il avoit défendu qu'on gardât dans les maisons des nids d'hirondelles , parce que ces oiseaux mangent les cigales. On ne contestera point , je crois , à Pythagore d'avoir été le plus délicat connoisseur en musique qu'ait eu l'antiquité. Quelqu'un qui entend le concert des astres , qui sent si la planète de la terre produit , par son mouvement , une tierce ou une octave exacte avec le son que forme la planète de Vénus , en doit être cru quand il déclare que les cigales sont musiciennes ; & en bonne foi , si leur chant est mélodieux , il faudroit être de bien mauvaise

(a) Plutarque , livre des propos de table.

humeur pour disputer aux chats (a) le même avantage. On conviendra du moins que la voix des chats est plus éclatante ; & d'ailleurs nous distinguons bien mieux la variété & le dessein de leur chant ; il est si simple & si agréable , que les enfans , à peine sortis du berceau , le retiennent , & se font un plaisir de l'imiter. Mais nous avons , madame , dans une fête donnée à la cour de Louis XI , une musique auprès de laquelle un concert de chats devient la chose du monde la plus simple. On imagina de faire exécuter devant ce prince un opéra d'un genre tout-à-fait nouveau ; il n'étoit formé que par des cochons , & il eut beaucoup de succès (b). Après cet exemple , nous rou-

(a) Les chats sont si heureusement organisés pour la musique , qu'ils sont encore l'ame d'un concert , même après leur mort. La violon est le plus agréable de tous les instrumens ; la chanterelle est la corde du violon la plus sonore & la plus touchante ; & les bonnes chanterelles sont de boyaux de chats.

(b) Louis XI demanda un jour à l'abbé de Baigne , homme de grand esprit & inventeur de choses nouvelles , (quant à instrumens musicaux) qui le suivoit & étoit à son service , qu'il leur fit quelque harmonie de pourceaux , pensant qu'on ne le sauroit jamais faire. L'abbé de Baigne ne s'ébahit , mais lui demanda de l'argent pour ce faire , lequel lui fut incontinent délivré , & fit la chose aussi singulière qu'on avoit jamais

girions, comme vous le juger bien, madame; d'appuyer plus long-temps sur l'agrément de la musique des chats; ceux qui n'y sont pas sensibles, n'ont qu'à s'en prendre au peu de soin qu'ils ont eu de se former le goût.

Hermès Trimégiste découvrit le premier, en Egypte, que les trois parties de la musique avoient une grande relation avec les saisons de l'année; que la haute ressembloit à l'été, la basse à l'hiver, & la moyenne au printemps (a); on ne s'attendoit point à ces ressemblances. La musique a un nombre de caractères qui ne se présentent que quand on est bien déterminé à les découvrir; nos idées, sur les expressions de la voix des chats, ne sont encore que confuses; il faut espérer qu'un jour un nouveau Trimégiste les rendra sensibles & en fera connoître la justesse & la beauté;

vu; car, d'une grande quantité de porreaux de divers âges, qu'il assembla sous une tente ou pavillon couvert de velours, au-devant duquel pavillon y avoit une table de bois toute peinte, avec certain nombre de marches; il fit un long instrument organique; & ainsi qu'il touchoit lesdites marches avec petits aiguillons qui touchoient les porreaux, les faisoit crier en tel ordre & consonnance que le roi & ceux qui étoient avec lui y prirent plaisir. (Bouquet, Annales d'Aquitaine, vol. 164.)

(a) Diodore de Sicile, livre I, page 7.





No fait-on rien de mieux?

Dieu Parabaravarsou , qui est , dans l'Inde , le roi des divinités du premier ordre , qu'à l'instant même il pouvoit à son gré se transporter dans l'un des sept cieux où les Indiens aspirent. Le pénitent prit au mot le brachmane , & le roi , qu'ils avoient choisi pour juge de leur différent , lui prescrivit d'aller dans le ciel de Dévendiren (a) , & d'en rapporter une fleur de l'arbre appelé Parifadam , dont la seule odeur communique l'immortalité. Le brachmane salua profondément le roi , prit son effort , & disparut comme un éclair : la cour resta étonnée ; mais on ne doutoit pas cependant que le brachmane ne perdît la gageure. Le ciel de Dévendiren n'avoit jamais été accessible aux mortels. Il est le séjour de quarante-huit millions de déesses qui ont pour maris cent vingt-quatre millions de dieux , dont Dévendiren est le souverain ; & la fleur Parifadam , dont il est extrêmement jaloux , fait le principal délice de son ciel.

Le pénitent avoit grand soin de faire valoir toutes ces difficultés , & s'applaudissoit déjà de la honte prochaine de son rival , lorsque tout-à-coup le brachmane reparut avec la fleur

(a) Les Indiens imaginent plusieurs cieux où l'on jouit de différens degrés de volupté , selon les vertus qu'on a pratiqué dans ce monde.

céleste qu'il n'avoit pu cueillir que dans les jardins du dieu Dévendiren ; le roi & toute la cour tombèrent d'admiration à ses genoux, & on exalta sa vertu au degré suprême. Le pénitent seul se refusa à cet hommage. Roi, dit-il, & vous cour trop facile à séduire, vous regardez l'accès du brachmane dans le ciel de Dévendiren comme une grande merveille ! ce n'est que l'ouvrage d'une vertu commune ; sachez que j'y envoie mon chat quand bon me semble, & que Dévendiren le reçoit avec toutes sortes d'amitiés & de distinctions. Il dit ; & , sans attendre de réplique, il fit paroître son chat, qui s'appelloit Patripatan ; il lui dit un mot à l'oreille, & voilà le chat qui s'élance, & qui, à la vue de cette cour extasiée, va se perdre dans les nues ; il perce dans le ciel de Dévendiren, qui le prend entre ses bras & lui fait mille caresses.

Jusques-là le projet du pénitent alloit à merveilles ; mais la déesse favorite de Dévendiren fut frappée, comme d'un coup de foudre, d'un goût si emporté pour l'aimable Patripatan, qu'elle voulut absolument le garder.

Dévendiren, à qui le chat avoit d'abord expliqué le sujet de son ambassade, s'y opposa. Il représenta que Patripatan étoit attendu avec impatience à la cour du roi Salangam ; qu'il

y alloit de la réputation d'un pénitent ; que le plus grand affront qu'on pût faire à quelqu'un , étoit de lui dérober son chat. La déesse ne voulut rien entendre ; tout ce que Dévendiren put obtenir , fut qu'elle le garderoit seulement deux ou trois siècles , après lesquels elle le renverroît fidèlement à cette cour qui l'attendoit. Salangam s'impatientoit cependant de ce que le chat ne revenoit point ; le pénitent seul avoit un front assuré ; enfin ils attendirent les trois siècles entiers , sans autre inconvénient que l'impatience ; car le pénitent , par le pouvoir de sa vertu , empêcha que personne ne vieillit. Ce temps écoulé , on vit tout-à-coup le ciel s'embellir , & d'un nuage de mille couleurs sortir un trône formé de différentes fleurs du ciel de Dévendiren. Le chat étoit majestueusement placé sur ce trône ; & étant arrivé auprès du roi , il lui présenta , avec sa patte charmante , une branche entière de l'arbre qui porte la fleur de Parisadam. Toute la cour cria victoire : le pénitent fut félicité universellement ; mais le brachmane osa à son tour lui disputer ce triomphe ; il représenta que la vertu du pénitent n'avoit pas opéré seule ce grand succès ; qu'on savoit le goût déterminé que Dévendiren & sa déesse favorite avoient pour les chats , & que sans

doute Patripatan , dans cette merveilleuse aventure , avoit au moins la moitié de la gloire. Le roi , frappé de cette judicieuse réflexion , n'osa décider entre le pénitent & le brachmane ; mais tous les suffrages se réunirent d'admiration pour Patripatan , & depuis cet événement ce chat illustre fit les délices de cette cour , & soupa chaque soirée sur l'épaule du monarque. Vous le croyez bien, madame.

J'ai l'honneur d'être , &c.



CINQUIEME LETTRE.

On soupçonne les chats, madame, d'avoir un penchant à nuire ; que c'est peu les connaître ! il ne faut qu'un coup de crayon pour faire leur apologie ; ce trait, qui prouvera leur douceur & leur facilité, est bien à la honte des hommes : mais il s'agit de justifier l'innocence ; nous ne pourrions rien dissimuler. Faisons-nous un effort, madame ; considérons attentivement les chats dans l'instant de l'attentat qu'on ose faire sur leurs personnes, par le ministère barbare des chauderonniers ; déjà la perfidie est consommée : un chat, séduit par les caresses d'un homme dont il a bien voulu se faire un maître, s'est livré entre les mains d'un ennemi. Il s'en échappe enfin ; il est outragé ; il a toujours cette griffe dont on a tant exagéré les atteintes ; cependant un généreux mépris devient sa seule vengeance. Il se contente de fuir ces hommes qui l'ont si inhumainement trahi ; mais bientôt gagné par ce malheureux penchant avec lequel il est né pour eux, il revient, & leur découvre pour

tout reproche cette taciturnité & cette langueur dans laquelle il passe le reste de sa vie.

Un sonnet en bouts rimés, rempli par M. de Benferade, est un tableau admirable de la noble affliction des chats, lorsqu'ils ont éprouvé les horreurs de la mutilation : le chat de madame Deshoulières est le héros de cette tragique aventure.

S O N N E T.

Je ne dis mot, & je fais bonne	mine
Et mauvais jeu, depuis le triste	jour
Qu'on me rendit inhabile à l'	amour ;
Des chats galans, moi la fleur la plus	fine ;
Ainsi se plaint Moricaud &	rumine
Contre la main qui lui fit un tel	tour ;
Il est glacière, au lieu qu'il étoit	four ;
Il s'occupoit, maintenant il	badine.
C'étoit un brave, & ce n'est plus qu'un	foi,
Dans la gouttière il tourne autour du	pot,
Et de bon cœur son ferrail en	enrage ;
Pour les plaisirs il avoit un	talent,
Que l'on lui change au plus beau de son	âge :
Le triste état qu'un état	indolent !

Qu'on ne nous dise point que les chats ne connoissent pas le prix de cet attribut que nous croyons (tyrans que nous sommes) avoir le droit de leur ravir. Il n'appartient qu'aux hommes de soutenir, sans rougir, de pareils

affronts. Jadis un prêtre de Cybelle, qui dans son délire, s'étoit, pour ainsi dire, désuni de soi-même reparoissoit dans la société avec plus de confiance & de considération. Aujourd'hui un enfant de tribut s'enorgueillit de la misère qui va lui ouvrir l'intérieur du palais de son sultan; on le félicite de ce honteux acheminement à la faveur de son maître. Un chat mutilé, non-seulement sent tout le poids de son indigence, mais elle devient, aux yeux des autres chats, un vice qui les dispense de tous devoirs à son égard; ils lui font cent avanies; ils l'accablent d'outrages. L'erreur vulgaire est que ce sont les chattes qui se chargent de remplir cette haine; mais cette fausse persuasion n'est qu'un effet de l'ignorance, où l'on voit le commun des hommes, de ce qui se passe dans le sein des gouttières. Si on avoit eu le soin de faire des mémoires de la vie de cette célèbre chatte de l'hôtel de Guise, il ne faudroit point d'autres preuves pour établir que ce sont les chats seuls qui osent insulter au malheur de leurs confrères mutilés; on seroit connoître en même temps de quelle fidélité, en amour, & de quelle délicatesse une chatte peut être capable.

L'aimable Brinbelle avoit épousé, en troisièmes noces, Ratillon d'Austrasie; jamais

époux n'ont ressenti l'un pour l'autre un penchant si vif & si durable ; se voir & s'aimer ne fut mutuellement pour eux que ce qu'on appelle l'ouvrage d'un moment, & cette façon de s'unir a bien des charmes.

Un amour, qui doit un jour naître,
Ne sauroit trop tôt se former ;
Commencer tous deux par s'aimer,
Est un moyen si doux de se connoître.

Nos chats s'aimèrent donc dès la première entrevue, & ne se connurent que pour s'en aimer davantage. Il n'y avoit point de toit solitaire où ils n'allassent se donner des témoignages d'une union si digne d'envie, & miauler (si j'ose dérober ce tour agréable à Voiture (a)) leurs mutuelles amours. Un voisin, de mœurs assez sauvages, pour ne pas trouver bon que la conversation de nos amans interrompît son sommeil, attira, par de feintes caresses, le jeune matou, & lui tendit des pièges qu'un matou de sang-froid auroit apperçu ; mais celui-ci s'y laissa prendre.

Amour, Amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire adieu prudence (b).

Il tomba donc dans les mains de son ennemi,

(a) Mon ame dolente

Touttes les nuits eût pour vous miaulante.

(b) La Fontaine : le Lion amoureux, fable à mademoiselle de Sévigné.

qui , dans sa fureur , en fit un nouvel Atys. Représentez-vous la douleur de la minette amante, quand elle découvrit ce mystère d'inhumanité. Ne vous imaginez pas que notre Héloïse moderne allât, comme l'épouse d'Abailard, regrettant le bien-être que son époux ne pouvoit plus lui procurer.

Le cœur fait tout , le reste est inutile.

La Fontaine semble l'avoir dit exprès pour la gloire de notre chatte : en vain une foule de minons aimables & entreprenans lui offrirent des soins qu'ils regardoient comme la plus sûre consolation qu'elle pût recevoir.

Rien ne put ébranler sa fidélité. Héloïse consentit à se renfermer dans un cloître , dont l'austérité ne lui laissa pas les occasions de manquer de foi à son Abailard. Notre chatte, plus sûre d'elle-même & plus attachée à son amant , ne se força point à être vertueuse ; elle se conserva sa liberté toute entière , & ne l'employa qu'à rester fidelle. Elle ne perdit pas de vue un moment ce chat si chéri ; & comme les animaux de son espèce , très-déliçats sur la perfection de leurs semblables , traitent outrageusement ceux qui comme lui sont , pour ainsi dire , séparés de leur être ; elle prit sa défense avec intrépidité ; on la vit cent fois déployer ses griffes contre les persécuteurs de

ce chat adoré , entre les pattes duquel elle passa délicieusement le reste de sa vie.

Avouez , madame , que depuis qu'il y a des amans , on trouve peu de modèles d'une passion aussi pure & d'un aussi bon exemple. Nous entendons dire bien souvent que les sujets de tragédie sont épuisés. Que n'a-t-on recours à des événemens aussi imposans que celui-ci , & qui se sont passés sous nos yeux ? Quel poëme dramatique ne feroit-on pas des amours généreux que nous venons de dépeindre ? Si , par crainte de la singularité , on n'osoit mettre nos héros en scène sous leur forme naturelle , (ce qui feroit , selon moi , cependant un effet admirable) il seroit si simple de les produire sous des noms grecs. N'avons - nous pas , dans les temps de la décadence de l'empire d'Orient , un assez grand nombre de personnages connus qui ont éprouvé les malheurs du chat de l'hôtel de Guise ? Cette circonstance , qui pourroit former le nœud de la pièce , se trouveroit ainsi liée à l'histoire ; mais je reviens toujours à croire que le tableau seroit bien plus intéressant à représenter le sujet dans la première simplicité : on est si accoutumé à ne voir que des hommes sur la scène , ce seroit au théâtre une nouveauté piquante , & qui entraîneroit sans doute un grand succès.

Nous parlions de la fidélité des chattes. Quelle preuve plus glorieuse pour elles que cette sympathie que tant de naturalistes ont reconnu qu'elles avoient pour leurs époux ? Quand ils meurent, pendant qu'elles sont pleines, pour nous servir du terme vulgaire, soit qu'elles apprennent cette perte ou non, il se passe en elles une révolution qui les fait aussi-tôt avorter.

Et ces grands cris que les chattes font la nuit dans la partie supérieure des villes, le vulgaire les regarde comme des clameurs purement machinales. Les anciens sont partagés à cet égard. L'un a prétendu que c'est l'effet des griffes du matou, qui, par excès de zèle, les embrasse trop vivement (a); l'autre (b) en imagine encore une autre cause galante, dont on ne conçoit pas bien comment on peut s'instruire. Il fait de la chatte une Sémélé, & du matou un Jupiter; mais la vraie origine de ces cris, est l'ouvrage de la prudence d'une chatte qui avoit une grande passion dans le cœur.

Voici donc l'opinion la plus communément

(a) Plinè entre dans des détails très-curieux sur la conduite des chats dans leurs amours.

(b) *Eliañ. lib 6, cap. 27.*

reçue au sujet des exclamations des chattes ; celle que je viens de citer étoit en rendez-vous avec un chat qu'elle aimoit éperduement. Ceux qui suivent l'ancienne philosophie , prétendent que c'étoit le moment précis où son amant triomphoit de sa foiblesse. Il est vrai que ce sentiment est fondé sur l'opinion d'Aristote (a), qui soutient que les chattes , ayant beaucoup plus de tempérament que les chats , bien loin d'avoir la force de leur tenir rigueur un moment , elles leur font d'éternelles agaceries , sans ménagement , sans pudeur , au point même qu'elles en viennent à la violence , si le matou paroît manquer de zèle.

Quoi qu'il en soit , une souris parut , & voilà notre galant qui part & qui se met à sa poursuite. La chatte piquée , comme vous le jugez bien , imagina un expédient pour ne plus éprouver un pareil affront ; c'étoit de jeter de temps en temps de grands cris chaque fois qu'elle étoit en tête-à-tête avec son amant. Ces cris ne manquèrent jamais d'aller au loin effrayer la gent souris qui n'osa plus venir troubler leur rendez-vous. Cette précaution parut si sage & si tendre à toutes les autres chattes , que depuis cet évé-

(a) *De Mirabilib.* tome 1 , page 1166.

nement , dès qu'elles sont avec leur matou favori , elles affectent de répandre ces clameurs , épouvantail certain de l'espèce souriquoise. Mon Dieu , que les femmes seroient heureuses , s'il ne falloit que cet expédient pour empêcher que leurs ainans n'eussent des distractions avec elles !

J'ai l'honneur d'être , &c.



SIXIEME LETTRE.

A examiner les axiomes de morale , on découvre que ceux qui ont une forme proverbiale , sont le plus généralement établis dans les esprits ; mais ce qui est bien à la louange des chats , est l'attention qu'on a eue de les choisir pour former le corps de la plupart de ces judicieuses maximes.

Les anciens ont fait des définitions de la prudence , bien dignes d'être long-temps accréditées dans les esprits ; aussi s'y sont-elles maintenues en autorité jusqu'à temps que quelqu'un a dit , par un effort d'imagination inespéré , *chat échaudé craint l'eau froide* ; on a admiré. Tout autre tableau a disparu , & les chats sont restés en possession d'être le symbole parfait de la prudence. Quelle gloire pour eux que ce soit dans leur conduite que les hommes soient réduits à puiser les plus sages exemples qu'ils puissent suivre ! mais aussi quel spectacle comique , pour ces mêmes chats , de nous voir tous les jours retomber dans les mêmes pièges dont nous avons déjà éprouvé le danger ! Une maîtresse , qui nous aura trahi

cent fois, trouve encore, dans notre foiblesse, des ressources de confiance en elle, qui la mettent plus que jamais à portée de nous faire de nouvelles trahisons. Un chat ne peut être dupé qu'une fois en sa vie ; il est armé de défiance, non-seulement contre ce qui l'a trompé, mais même contre tout ce qui lui fait naître l'idée de la tromperie. L'eau chaude l'aura outragé ; c'en est assez, il craindra même la froide, & n'aura jamais que très-peu de commerce avec elle.

N'en rougissons point ; c'est dans les gouttières que nous serions bien d'aller chercher de l'éducation ; c'est là que nous trouverions des exemples admirables d'activité, de modestie (a), d'émulation noble, de haine de la

(a) Veut-on éviter les pièges de l'amour-propre qui nous cache jusqu'à nos défauts personnels, on n'a qu'à méditer souvent ce proverbe : il ressemble à chat brûlé, il vaut mieux qu'il ne se prise ?

Le plus grand exemple d'activité qu'on puisse se proposer, c'est d'être debout avant que les chats soient chaussés.

Les magistrats n'oublient jamais combien leur présence est nécessaire pour contenir la licence du peuple, lorsqu'ils ont appris que les rats se promènent à l'aise, là où il n'y a point de chats. *Extrait des illustres proverbes nouveaux & historiques, expliqués par diverses questions curieuses & morales, qui peuvent servir à toute sorte de*

pareffe. Lorsqu'Annibal , ne se permet aucun repos , observoit sans cesse Scip afin de trouver l'occasion favorable de le cre , quel modèle avoit-il devant les yeux guettoit son ennemi , comme le chat fa fouris.

Il est vrai que dans le nombre des prover où les chats font l'objet principal du tabl il y en a qui semblent faits exprès pour les t ner en ridicule (a) ; mais de quoi n'abuse-

personnes pour se divertir dans les compagnies. Toi pages 30 & 199 , impr. en 1665.

(a) J'appelle un chat un chat , & Rolet un fri (*Despreaux , sat.*) Il va vous jeter le chat aux jan & autres.

Mais il faut remarquer que dans ces façons de p les chats ne sont impliqués que d'une façon indi au lieu que les autres animaux sont exposés fo dans les proverbes , simplement & spécialement. (sauroit être plus fripon qu'une chouette , plus qu'un hybou , plus cruel qu'un tigre. Est-on a on l'est comme un chien. Quel est le plus mi souper du monde ? un souper de chien. C'est èt chien , que de faire une noirceur à sa maitresse. fait-on quand on est la plus malheureuse person monde ? On enrage comme un chien. Ces furieu vont vomissant des injures contre le prochain , é ne portent point coup , ce sont des chiens qui al à la lune. Dans la lecture des ouvrages qui dépla comme celui-ci peut-être , comment s'ennuye-

pas ? & combien la vanité de dire un bon mot a-t-elle entraîné d'injustes plaisanteries ? Quand on veut peindre un amour effrené, qui s'attache aux premiers objets qui se présentent, on dit communément que c'est courir les gouttières ; on compromet ainsi la conduite des chattes, sans examiner si elles méritent une pareille application. Pour peu qu'on ait l'esprit d'analyse, ne conviendra-t-on pas que d'accuser les chattes parce qu'elles courent les gouttières, c'est comme si on vouloit donner un travers à une jolie femme, pour s'être proménée sur une terrasse de sa maison. Il est donc certain que les chattes ne s'écartent point de l'exacte bienséance, quand elles parcourent à leur gré les toits & les cheminées. Il ne s'agit plus que d'examiner ce qui les y attire dans des momens que les hommes ont consacré au repos : c'est l'amour, me dira-t-on, qui les réveille ? Sans doute ; mais c'est le plaisir d'aimer, & non une imagination déréglée, comme on le suppose. C'est un chat favori, un seul chat qu'elles y cherchent ordinairement ; & d'ailleurs, quand quelqu'une d'elles y auroit eu de la foiblesse pour quelques-uns de ces matous à bonnes

Comme un chien. Achille, furieux contre Agamemnon, dans l'Iliade, n'imagine point d'outrage plus sensible que de l'appeller visage de chien.

fortunes, auxquels on cède par vanité; il y a eu telle autre chatte, dont la conduite réservée peut bien être admise pour compensation. Il ne faut que lire ce fameux sonnet sur la chatte de madame de Lefdiguères.

Menine aux yeux dorés, au poil doux, gris & fin,
La charmante Menine, unique en son espèce;
Menine, les amours d'une illustre duchesse,
Et dont plus d'un mortel envioit le destin :

Menine qui jamais ne connut de Menin,
Et qui fut, de son temps, des chattes la Lucrèce;
Chatte pour tout le monde, & pour les chats tigresse:
Au milieu de ses jours en a trouvé la fin.

Que lui sert maintenant, quo dédaigneuse & fière,
Jamais d'aucun marou, sur aucune gouttière,
Elle n'ait écouré les amoureux regrets!

La parque étend ses droits sur tout ce qui respire;
Et de ne rien aimer, tout le fruit qu'on retire,
C'est une triste vie, & puis la mort après.

De quelque manière qu'on ait employé les chats dans les façons communes de parler qui se sont établies, il en résulte toujours une conséquence avantageuse pour eux. Si on n'avoit pas été dans l'habitude de s'en occuper, il auroit été tout simple de choisir d'autres animaux, ou enfin d'autres figures pour être le corps de ces proverbes. Mais les chats étoient estimés; on ne pouvoit les ram-

er trop souvent aux sujets de conversation ; n les a liés aux maximes de morale. Eh ! que pourroit-on y substituer à leur place ? Veut-on représenter quelqu'un qui fait se tirer avec dresse de toutes les situations embarrassantes ? il est si simple & si élégant de dire : il est du naturel des chats , il tombe toujours sur ses jambes.

Il faut avouer que cet attribut, avec lequel sont nés , est bien admirable. L'académie des sciences n'a pas regardé comme une étude indifférente le soin d'en expliquer la cause : ayez , je vous prie , plaisir , madame , de lire l'extrait que voici des mémoires de cette académie :

Les chats , quand ils tombent d'un lieu élevé , tombent ordinairement sur leurs pieds , quoiqu'ils les eussent d'abord en haut , & qu'ils fussent par conséquent tomber sur la tête ; il est bien sûr qu'ils ne pourroient pas eux-mêmes se renverser ainsi en l'air , où ils n'ont aucun point fixe pour s'appuyer ; mais la crainte dont ils sont saisis , leur fait courber l'épine du dos , de manière que leurs entrailles sont poussées en haut. Ils allongent en même temps la tête & les jambes vers le lieu d'où ils sont tombés , comme pour le retrouver : ce qui donne à ces parties une plus grande action de levier ; ainsi leur centre de gravité vient à être différent du centre de figure , & placé au-dessus. D'où

il s'ensuit que ces animaux doivent faire un demi-tour en l'air , & retourner leurs pattes en bas ; ce qui leur sauve presque toujours la vie. La plus fine connoissance de la mécanique ne seroit pas mieux dans cette occasion , que ce que fait un sentiment de peur confus & aveugle (a).

Madame , il me semble que ceci n'est pas trop à la louange des chats. Je ne m'en suis pas apperçu du premier coup-d'œil ; je n'étois touché que du plaisir de connoître que l'académie des sciences s'est occupée d'eux. Les laisserons-nous ne se sauver que comme des imbécilles , à la faveur d'un sentiment confus & aveugle ? Mais c'est M. de Fontenelle qui s'explique ainsi ; à qui nous en plaindre ? Ses ouvrages ont embrassé tous les genres d'esprit. Il a par-tout des admirateurs ; il est en droit d'avoir tort impunément avec nos chats. Réduisons-nous à répondre que si ce n'est que la peur qui les sert si bien , la nature les a du moins traités avec une grande distinction, de leur faire trouver , jusques dans leur faiblesse , des ressources pour leur conservation ; & qu'il seroit bien desirable pour les hommes, que leur frayeur ressemblât à celle des chats.

J'ai l'honneur d'être , &c.

(a) Mém. de l'acad. des sciences , ann. 1700 , p. 156.

LETTRE SEPTIEME.

UN avantage bien marqué, madame, que les chats ont sur les autres animaux, est cette propreté qui leur est si naturelle. Plusieurs sages de l'antiquité (a) avoient reconnu, avant nous, la haine qu'ils ont pour les mauvaises odeurs, la pudeur avec laquelle ils se cachent dans les momens où ils cèdent aux nécessités de la nature, & leur attention à dérober aux yeux les effets de cet assujettissement ; ce savoir-vivre (car cette façon de parler doit nous être permise) n'est point, comme dans les autres animaux, le fruit d'une éducation formée par la violence & par les châtimens ; la propreté est dans les chats un présent de la nature. Eh ! quelles dispositions heureuses ne leur a-t-elle pas données ? Un chat, par étourderie ou par humeur, (car dans quelle société ne se trouve-t-il pas quelque membre défectueux) un chat, dis-je, commet une incivilité ou une injustice ; il n'est pas besoin d'employer les injures ni les menaces pour lui en imposer ; on ne fait que l'appeller par son nom : au chat.

(a) *Ellan, lib. VII, cap. 40. Plin, lib. XI, cap. 72.*

lui dit-on simplement ; à ce mot il revient à lui-même ; il sent sa turpitude ; il ne peut plus soutenir des regards qui ont éclairé ses dérèglemens ; il fuit ; il va , dans la solitude des gouttières , cacher sa honte & se livrer à ses remords.

Il n'est donc pas étonnant de voir tant de personnes , du premier mérite , sentir tout le prix du commerce des chats. Madame Deshoulières n'a pu refuser à sa muse le plaisir de les célébrer : une princesse (a) a immortalisé Marlamain , son illustre chat , par des vers dignes d'être gravés dans le temple des graces. Quels avantages ne tirerons-nous pas de cet ouvrage ? Relisons-le encore , je vous prie , madame.

RONDEAU MAROTIQUE.

De mon minon veux faire le tableau,
 Besoin seroit d'un excellent pinceau,
 Pour crayonner si grande gentillesse :
 Attrait si fins , si mignarde souplesse ;
 Mais las ne suis qu'un chétif poëtereau ;
 Dirai pourtant qu'il n'est rien de si beau ,
 Que Cupidon , tant joli jouvenceau ,
 Pas n'a l'esprit , ne la délicatesse
 De mon minon.

Que si Jupin se changeoit de nouveau ,
 Plus ne seroit serpent , cygne ou taureau ;

(a) Madame la duchesse du Maine.

LES CHATS

72

Ains pour toucher quelque gento maîtresse,
Se dépouillant de sa divine espèce,
Revêtiroit la figure & la peau
De mon minon.

Envoi.

Gentil minon, ma joie & mon soulas ;
Pour célébrer dignement tes appas,
Voudrois pouvoir rappeler à la vie
Cil qui chanta le moineau de Lesbie ;
Ou bien celui qui jadis composa
Carmes exquils pour la charmante Issa.
Mais las en vain des tendreux rivages,
Evoquerols si fameux personnages !
Il te faut donc aujourd'hui contenter
De ce rondeau qu'Amour m'a su dicter.

Quels héros n'envieroient aux chats la gloire
d'un pareil éloge ? & quelle muse ne s'honoreroit d'en avoir fait les vers (1) ?

(1) C'est dans une lettre que madame Deshoulières ne balance point à déclarer à son mari, que, malgré son absence, c'est son attachement pour Grisetto, son admirable chatte, qui l'occupe tout entière. Voici les fragmens de cette lettre ; elle est en couplets de chansons. Madame Deshoulières a conté d'abord la perte qu'elle a faite d'un de ses chevaux.

Sur l'air : *La jeune Iris sans cesse me suit.*

Être à pied n'est pas le seul chagrin

Qui fait ma mélancolie ;

Je dors à peu près comme un lutin,

Je m'alarme, je m'oublie ;

Et, s'il faut vous l'avouer enfin,

J'aime, jusqu'à la folie.

Les chats peuvent donc se vanter d'avoir
ou, pour chanter leurs personnages illustres,
les esprits de notre siècle les plus célèbres.

Sur l'air de la Gaillarde.

Revenez de l'étonnement
On vous a dû mettre ce compliment :
J'aime, il est vrai ; mais Dieu merai
Une chatte fait mon soul.

Sur l'air : Si l'Amour étoit ivrogne

De mon aimable Grisette
Le nom est déjà connu ;
Elle me rend inquiète
Plus que je n'aurois voulu ;
Croyez-en la chansonnette,
Qui par le monde a couru.

Sur l'air : Quand le péril est agréable.

Deshoulière est toujours ingrate
Pour ceux que ses beaux yeux ont pris ;
Et son cœur, comme une soule,
Est pris par une chatte.

Sur l'air des Fenillantes.

Voilà ce qu'un bel esprit,
Par dépit,
Composa près de mon lit ;
En voyant ma chatte grise
Se rouler (bis) sur ma chemise.

Après quelques couplets sur les nouvelles du jour,
madame Deshoulières, pour donner à la fin de la
lettre une tournure piquante, ajoute :

Fait à ma toilette,
Le septième juin,
Partageant avec Grisette
Et mon papier et mon soin.

Ceux qui ont cherché à leur donner des travers, sont tombés dans l'oubli; la haine des chats est, dans les auteurs, un caractère de médiocrité: il n'y a qu'à lire le quatrain du chevalier d'Aceilly.

Notre chatte, qu'il vous souvienne,
Que si vous battez notre chienne,
Vous serez bientôt le manchon
De notre petite Fanchon.

Voilà ce qu'un génie vulgaire produit. Scaron, doué d'une belle imagination, est bien loin de tomber dans une pareille erreur. Il nous reste de lui une pièce fugitive, qui prouve encore de quel engouement on peut être pour les chats; il conte une aventure qui vous paroîtra, comme à moi, j'en suis sûr, très-propre à former le sujet d'une excellente comédie.

E P I T R E

De Scaron à madame de Montatère (a).

Une dame, on m'a fait secret,
Encore que je sois discret,
De son nom, de son parentage,
De sa figure & de son âge;

(a) Cet ouvrage n'est point dans le Recueil de ceux de Scaron; il se trouve dans un Recueil de gazettes en vers.

Un ami seulement m'a dit ;
Une dame , & cela suffit ;
Une dame donc fort joyeuse ,
D'un chat qu'elle avoit amoureuse ;
Ne sachant à quoi l'amuser ,
Fit dessein de le déguiser.
D'une tresse faite à merveilles ,
Et de riches pendans d'oreilles ,
Le chef du chat elle para ,
Et l'ayant paré l'admira ;
Lui mit au cou de belles perles ,
Plus grosses que des yeux de merles ;
De merlan , ce seroit mieux dit ,
Mais la rime me l'interdit ;
Une chemise blanche & fine ,
Une jupe , une hongreline ,
Un colet , un mouchoir de cou ,
Et force galans du marcou ,
Firent une brave donzelle ;
A la vérité pas fort belle ;
Mais au moins elle ravissoit
La dame qui l'embellissoit.
Devant un grand miroir , la dame
Tenoit la moitié de son ame ;
Ce chat , qui ne témoignoit pas
S'étonner , ni faire grand cas
Des caresses de cette folle ,
Ni de se voir comme une idole.

Cependant quelqu'un qui survint,
Fut cause que la dame tint
Son chat avecque négligence.
Sans mettre l'affaire en balance,
Le bon chat gagna l'escalier,
Et de-là gagna le grenier,
Du grenier gagna les gouttières;
Et voilà la dame aux prières,
Aux cris, à conjurer les gens,
D'être après son chat diligens;
Mais dans le pays des gouttières,
Les marcoux ne s'attrappent guères:
On suivit le chat, mais en vain.
On s'informa le lendemain
Des voisins, on leur dit l'histoire;
Les uns eurent peine à la croire;
Les autres la crurent d'abord,
Et tous s'en divertirent fort;
Et cependant le chat sauvage
Ne revint point; la dame enrage,
Moins pour les perles de son cou,
Que pour la perte du matou.

Il paroît, par cette aventure, que les chats
n'aiment point à représenter; tout ce qui a l'air
de sujétion répugne, apparemment, à cette
indépendance dans laquelle ils sont nés. M. de
Fontenelle contoit, il y a quelques jours,

qu'étant enfant il avoit un chat dont il s'amusoit extrêmement. Vous croyez bien, madame, que je recueillis très-précieusement cette circonstance, espérant bien d'en tirer la conséquence naturelle que, dans l'enfance, le goût pour les chats peut être regardé comme le présage d'un mérite supérieur. Nous avons d'ailleurs des preuves que ce même goût subsiste encore quand la raison est venue, n'étant point incompatible avec les occupations les plus sérieuses ; on voit que c'étoit pour Montagne une vraie récréation, que d'étudier les actions de son chat ; & personne n'ignore qu'un des plus grands ministres qu'ait eu la France (a), avoit toujours des petits chats folâtrons dans ce même cabinet d'où sont sortis tant d'établissmens utiles & honorables à la nation. Mais revenons à ce que j'ai à vous conter de M. de Fontenelle : entr'autres jeux, il imagina donc de prononcer un discours qu'il composoit sur le chanip ; mais ne trouvant aucune attention dans les autres enfans qui devoient l'écouter, & ne voulant point se passer d'auditoire, il prit son chat, & l'ayant placé dans un fauteuil, l'érigea en spectateur ; le chat oubliant bientôt qu'il formoit lui seul toute l'assemblée, part, gagne la porte, & l'orateur

, (a) M. de Colbert.

de courir après son auditoire d'escaliers en escaliers , déclamant toujours avec enthousiasme , jusqu'à temps que le chat ayant atteint les gouttières , il le perdit tout-à-fait de vue.

Je suis bien fâché qu'il n'ait pas mis en vers cet événement. Quel titre ce seroit pour les chats , s'ils se trouvoient placés entre le sonnet de Daphné & les mondes !

Notre histoire seroit plus étendue que celle des sept sages de la Grèce , si nous rapportions tous les ouvrages des poëtes fameux à l'honneur des chats ; mais je n'ai fait usage de ces différentes poésies , dans le cours de ces lettres , qu'autant qu'elles servent d'autorité ou d'éclaircissémens à quelque circonstance essentielle à la gloire de nos héros ; j'ai rassemblé cependant tous ces ouvrages : une collection si curieuse ne peut être qu'agréable à ceux qui aiment à épuiser chaque matière , & présentera aux amateurs des chats , dans un seul tableau , tous ces différens points de vue , trop dispersés , dont ils s'occupent avec tant de plaisir.

Les chats ont encore parmi nous des titres d'une autre espèce. Paris enferme un édifice qui , par sa simplicité & son élégance , fait bien de l'honneur à l'architecture ; c'est le tombeau du chat de madame de Lesdiguières.

L'épigramme qui y est gravée, prouve assez que ce chat faisoit tout l'agrément de la vie de sa maîtresse, qui l'aimoit, dit-on, à la folie : caractère des grands attachemens.

J'ai l'honneur d'être, &c. (a)

Je rouvre ma lettre, madame, pour vous marquer combien je partage votre douleur sur la mort de Marlamain, que vous ne pouvez ignorer. On vient de me l'apprendre sans aucun ménagement; jugez de ma situation. Vous a-t-on conté toutes les circonstances de cette triste aventure? une demi-heure avant qu'il expirât, on a connu, à ses inquiétudes, qu'il vouloit être porté dans l'appartement de son illustre maîtresse. A peine s'est-il trouvé auprès d'elle, qu'il a rassemblé tout ce qui lui restoit de forces, pour faire les adieux les plus tendres; quelques momens après, comme on s'est aperçu qu'il vouloit qu'on l'emportât, pour épargner sans doute le spectacle de sa mort, on l'a remis dans sa chambre, où il est expiré. Son dernier soupir a été un de ces miaulemens doux & tendres, qu'il étoit accoutumé de faire, quand il étoit honoré de ces

(a) C'est une chatte folle :
Sa maîtresse qui n'aima rien,
L'aima jusqu'à la folie ;
Pourquoi le dire ? on le voit bien.

caresses qui l'ont rendu si illustre. Je viens d'essayer de faire son épitaphe : je vous en fais part ; mais ne la lisez point , si vous connoissez celle dont M. de la Mothe est l'auteur. Elle m'a appris le peu que vaut la mienne. †

ÉPITAPHE DE MARLAMAIN.

Minon , quel que tu sois , arrête ici tes pas ,
 Au pouvoir d'Atropos ta griffe est asservie ,
 Apprends quelle est la rigueur du trépas ,
 Lorsqu'il faut s'arracher à la plus douce vie.
 Hélas ! j'ai vu passer des jours délicieux.
 O chats égyptiens , mes augustes aïeux !
 Vous qui , sur un autel , entourés de guirlandes ;
 Etiez l'amour des cœurs & le charme des yeux ;
 On vous a prodigué des hymnes , des offrandes ;
 De tous ces vains respects je ne fus point jaloux ;
 Ludovise (a) m'aima , votre gloire est moins belle ;
 Vivre simple chat auprès d'elle ,
 Vaut mieux qu'être dieux comme vous.

(a) Madame la duchesse du Maine.



HUITIEME LETTRE.

Vous allez être bien aise, madame, de voir le nom des chats écrit en hébreu : en voici les caractères, חתם. Ils se lisent *chatoul* ; C'est là, selon le savant M. Ménage, que commence la généalogie des différens noms que les chats ont reçus successivement dans les nations. De *chatoul*, les Grecs ont fait *κατις* ; & ce *catis* est devenu d'abord chez les latins *catus*, qui veut dire prudent & avisé, & qui, en cette qualité, s'est trouvé propre à former *catus*, dont nous avons tiré le mot de chat. Voilà donc, madame, des noms à choisir pour nos amis ; noms d'autant plus convenables, qu'ils exposent, par leur étymologie, quelques qualités de l'animal aimable auquel ils sont appliqués : & nous avons le dégoût de voir qu'au lieu d'aller puiser dans des sources si fécondes, on donne aux chats, dans presque toutes les maisons, des sobriquets au hasard, & qui ne portent sur aucune idée raisonnable ; les plus grands hommes, parmi les modernes, sont tombés dans cette erreur. M. de la Fontaine, en cent endroits
de

de ces fables, semble affecter de donner aux chats des dénominations ridicules, dans les endroits même où il fait leur éloge. Pourquoi ne pas imiter, à cet égard, le divin Homère? Quand il parle des chats, c'est toujours avec les égards & les convenances qu'il est si naturel d'observer pour eux. Il n'y a qu'à lire son poëme de la Batrachomyomachie, lorsqu'il a à peindre leur talent pour attraper les souris. Psycarpax, prince rat, parle ainsi à Bouffard, roi des grenouilles :

Le chat aux doigts tranchans, je l'avouerai, seigneur,
 Dans mes sens éperdus imprime la terreur ;
 Des pièges, il est vrai, l'amorce est redoutable ,
 Mais je crains cent fois plus une patte implacable ;
 Qui, jusque sous nos toits, (oh ! perfide transport !)
 Vient se cacher, m'atteindre, & me donner la mort ;
 Ma valeur vainement s'oppose à tant de rage :
 Contre une griffe, hélas ! à quoi sert le courage ?

C'est dans les actions des héros qu'on a toujours puisé les surnoms qu'on leur a donnés : qu'on cherche, dans les naturalistes, les attributs des chats ; mille épithètes honorables viendront se présenter. Il est vrai qu'on pourra quelquefois envisager les chats par des faces moins favorables. Quand on examinera cette souplesse & ce silence avec lequel ils se glissent dans les endroits où ils peuvent attraper des

oiseaux (a), cette dextérité ne plaira point à ceux qui aiment mieux les oiseaux que les chats ; ils l'appelleront injustice, attentat, tyrannie ; cependant le reproche de manger quelques oiseaux doit leur être fait avec beaucoup de ménagement , lorsqu'on observe qu'ils sont ennemis nés de beaucoup d'autres animaux qui sont nuisibles , & que nous avons en grande antipathie. Ils détruisent les lézards & les serpents (b). J'ai heureusement recueilli , sur ce sujet , des vers que je crois traduits de l'Arabe. C'est une idylle intitulée les Chats. La personne, dans les mains de laquelle elle étoit tombée, accoutumée à ne voir, dans ces sortes d'ouvrages, que des oiseaux, des chèvres ou des moutons, étoit très-surprise de ce que les chats étoient devenus un sujet pastoral. Ces vers, lorsqu'elle me les communiqua, réveillèrent d'abord en moi le souvenir de ces chats de l'île de Chypre , que j'ai cités dans ma quatrième lettre, qui passaient une partie du jour à la chasse des serpents dans la campagne, & se rendoient à des heures réglées au monastère où ils habitoient. Je pensai, comme cela vous paroîtra tout simple, que le moine, auquel le soin de sonner la cloche pour le dîner

(a) *Plin. lib. XI, cap. 73.*

(b) *Ét. Diod. Sic. page 74.*

LES CHATS. 83

des chats étoit confié, & qui les conduisoit dans la prairie, s'occupoit d'eux comme les pasteurs font si naturellement de leurs moutons. Le loisir de cette vie heureuse lui avoit inspiré sans doute le goût de la poésie ; & n'ayant point de bergère à célébrer, il avoit du moins chanté son troupeau. Je crois, madame, que mes conjectures vous paroîtront sensées, quand vous aurez lu cet ouvrage ; le voici :

LES CHATS,

IDYLLE.

C'en est assez, beaux chats, suspendez votre zèle,
Grimpez, grimpez sur ces rameaux épais ;
Pendant l'ardeur du jour goûtez la douce paix
Que vous rendez à cette île si belle.
Ces gazons émaillés des plus vives couleurs,
Ces bosquets toujours verts, cette onde qui
serpente,
Le croiroit-on ? hélas ! inspiroient l'épouvante ;
Mille & mille serpents s'y cachotent sous les
fleurs.

C'est votre griffe tutélaire ,
Qui de tant de périls termine enfin le cours :
Que tout célèbre ici cette griffe si chère ;

Non, non, ce n'est qu'aux chats que l'on doit
les beaux jours.

Le dieu des erreurs vous devra les conquêtes
Qui vont éterniser la gloire dans nos bois;
Quel triomphe pour vous ! chaque jour dans
nos fêtes

L'écho répétera cent fois,
O délices des cœurs, ô belle Cythérée !
Rien ne nous contraint plus, nous vous suiv-
rons toujours ;

Dans cette île, où jadis vous fûtes adorée,
Les chats ont ramené les Jeux & les Amours.

Tendres minons, c'est par vos seuls exemples
Que la fidélité peut relever ses temples.

Quels modèles pour notre cœur,
Quand la beauté qui vous est chère
De vos feux partage l'ardeur !

Vous n'êtes point flattés du vain orgueil de
plaire,

Le seul plaisir d'aimer fait tout votre bonheur ;

Que les bergers ici viennent apprendre
À ressentir des feux qu'ils ne connoissent pas ;
Ah ! quand on veut brûler de l'amour le plus
tendre,

Il faut aimer comme les chats.

Ne trouvez-vous pas, madame, que ce nouveau détail de bergerie a quelque chose de plus vaste & de plus piquant, (sans cependant sortir de la simplicité champêtre) que le genre pastoral qu'ont traité les anciens ? Quel dommage que Théocrite n'ait pas eu l'idée de celui-ci ! On ne peut vanter dans les moutons que la blancheur de leur laine, les bonds qu'ils font sur le penchant d'un côteau, ou le bêlement d'une brebis qui appelle son petit agneau. Il n'y a rien là d'intéressant pour le cœur. Si l'on veut remuer le lecteur par des images de l'amour, il faut lui faire perdre de vue le troupeau, pour ne l'occuper que du berger & de la bergère : mais dans une bergerie de chats, c'est dans le sein du troupeau même qu'on puise le sujet entier d'une églogue intéressante.

Madame Deshoulières, qui savoit si bien se saisir des images & des idées propres à la poésie, n'a-t-elle pas écrit avec un grand détail les amours de Grifette ? N'avons-nous pas d'elle encore un poëme tragique & lyrique sur la mort d'un des amans de cette belle chatte ? J'ai songé, comme vous croyez bien, madame, à faire mettre ce poëme en musique ; mais l'ouvrage étoit assez important pour me rendre difficile sur le choix du musicien. Ce sont

des chats qui forment toute l'action (a). J'ai consulté nos connoisseurs en musique les plus délicats. Ils m'ont déclaré que le chant des chats pouvoit être rendu exactement par un grand nombre de nos musiciens modernes, m'assurant qu'ils mettroient ce poëme dans tout son jour. D'un autre côté, de savans Italiens, qui sont de bonne foi, m'ont prouvé que leur musique devoit, à bien des égards, avoir la préférence, & particulièrement par le récitatif. Cette dernière raison a pensé emporter la balance ; mais comme cet opéra n'est point de ceux dont la représentation & le succès doivent se renfermer dans une seule nation, & qu'il est destiné au moins à toute l'Europe, j'attends que les deux partis soient d'accord pour me déterminer. Je fais bien des personnes de mérite qui sont dans une grande impatience de voir cette question décidée, & qui certainement ne verront jamais d'autre opéra nouveau que celui-ci. Imaginez-vous, madame, combien le ballet en sera brillant & varié, étant exécuté par des chats. Ces nouveaux danseurs, par leur légèreté extraordinaire, caractériseront le merveilleux

(a) Voyez ce poëme à la fin des poëmes rapportées dans ce volume.

de l'opéra, bien mieux, sans comparaison, que les vols, les chars & les trappes dont on apperçoit toujours la mécanique (a).

J'ai l'honneur d'être, &c.

(a) Nous avons à Paris un célèbre tableau d'histoire, qui sera un monument éternel de la dextérité des chats. On découvre d'abord aux pieds d'un superbe bâtiment une chatte & un chat en rendez-vous, & sur le coin d'une corniche on apperçoit un chat à demi caché, tenant un pistolet pointé sur le chat qui lui enlève sa maîtresse. Cette aventure, représentée allégoriquement comme elle l'est, coûtera peut-être des volumes entiers de dissertations aux savans des siècles à venir. Le simple de l'histoire est, que le chat qu'on voit sur la corniche ayant surpris sa maîtresse avec son rival, il se lança sur lui du haut de la gouttière, avec tant de justesse & de force, qu'il l'écrasa de sa chute.



NEUVIEME LETTRE.

Si jamais, madame, il étoit établi de déterminer son choix à une seule espèce de chats, les noirs auroient, sans difficulté, la préférence. Les chats noirs sont ceux dont la nature a toujours été le plus avare ; elle semble ne nous en montrer quelquefois que pour nous prouver qu'elle a le secret d'en faire. Il y a toute apparence que les chattes qui se piquent de beauté sont de cette couleur, ou tâchent du moins d'en être. J'ai remarqué qu'elles étoient extrêmement courues par toutes sortes de chats. Elles ont apparemment à leurs yeux ce piquant qui est le partage des brunes dans toutes les espèces, & pourroient bien se faire honneur de ces vers de M. de Fontenelle, dont les brunes ont été si flattées :

Brunette fut la gentille femelle
 Qui charma tant les yeux de Salomon,
 Et renversa cette forte cervelle
 Où la sagesse avoit pris le timon.
 Qui dit brunette, il dit spirituelle,
 Et vive au moins comme un petit démon.
 Et, s'il vous plaît, tous ces jolis visages,
 Qui de la Grèce affolèrent les sages,

Qui comme oisons les menoient par le bec ;
 Qui croyez-vous que ce fussent ? Brunettes
 Aux beaux yeux noirs , & qui , dans leurs
 goguettes ,
 Disoient , Dieu fait , gentilleses en grec ;
 Autre brunette aujourd'hui me tourmente ,
 Moi philosophe , ou du moins raisonneur ,
 Et qui pouvois acquérir tout l'honneur
 Et tout l'ennui d'une ame indifférente.
 Or , vous , messieurs , qui faites vanité
 Des tristes dons de l'austère sagesse ;
 Quand vous verrez brunettes d'un côté ,
 Allez de l'autre en toute humilité :
 Brunettes sont l'écueil de votre espèce.

Il est vrai que la couleur noire nuit beaucoup aux chats dans les esprits vulgaires ; elle fait sortir davantage le feu de leurs yeux ; c'est assez pour les croire au moins forciers (a) ; mais en récompense ce même aspect , joint à leurs façons d'agir charmantes , est , pour les gens de bon sens , une image naïve de ces

(a) Il se passe à ce sujet à Metz , tous les ans , une cérémonie qui est bien à la honte de l'esprit : les magistrats viennent gravement dans la place publique exposer des chats dans une cage placée au-dessus d'un bûcher , auquel on met le feu avec un grand appareil ; & le peuple , aux cris affreux que font ces pauvres bêtes , croit faire souffrir encore une vieille sorcière qu'on prétend s'être autrefois métamorphosée en chat , lorsqu'on alloit la brûler.

peuples venus de l'Afrique, dont le teint rembruni leur donnoit un abord sauvage, & qui cependant, dès qu'ils furent maîtres de l'Espagne, sembloient n'en avoir fait la conquête que pour y transporter la politesse & la galanterie.

Feu madame de la Sablière fournit, à cet égard, un exemple bien remarquable. Elle avoit passé une partie de sa vie au milieu d'un nombre de chiens. Un beau jour ses amis furent très-étonnés de les trouver tous exilés, & de voir à leur place une troupe de chats noirs triomphans. On lui demanda la cause de cette révolution ; elle avoua qu'ayant éprouvé qu'on s'attachoit avec passion aux chiens, ce qui lui paroissoit très-déraisonnable, elle s'étoit déterminée à n'avoir que des animaux dont le commerce ne mène pas plus loin qu'on ne veut. Quel guide que la prudence humaine ! C'étoit les chats ; & les noirs encore qu'elle avoit choisis. Il est vrai qu'elle réussit d'abord à rompre son premier attachement ; mais ce ne fut que pour en reprendre un cent fois plus tendre & plus durable. Sans cesse environnée & occupée de ses chats ; livrée de plus en plus à un enchantement qu'elle n'avoit pas prévu ; amusemens, passions, tout leur devint subordonné ; elle ne voulut plus admettre dans son

intimité qu'eux & M. de la Fontaine ; & cette liaison agréable a duré jusqu'à sa mort.

Entre ces chats rares, ce siècle-ci en a produit un dans lequel on retrouve, à un degré de ressemblance étonnant, ce commerce séduisant de Zégris & des Abencérages. Comme eux, il a un goût infini pour les fêtes. Amateur des promenades, & en même temps ennemi de cette tristesse que l'hiver répand sur la nature, il s'est choisi une galerie où il jouit d'un printemps éternel : c'est une orangerie. On le voit respirant les parfums, & s'égarant à travers les branches & les fleurs. Vous jugez bien, madame, que le théâtre de ses amours ne peut être que

Sous ce berceau qu'Amour a fait exprès
Pour attendre une inhumaine.

Il y conduit une chatte tricolore, qui porte un masque noir comme le sien, & qu'il aime avec toute la galanterie & la fidélité de ces vieux temps qu'on nous vante toujours. Cette constance est bien à sa gloire ; charmant comme il l'est, avec l'art qu'il a d'attirer les belles dans un lieu délicieux, où il ne règne qu'un jour sombre, il n'auroit qu'à imaginer des conquêtes, & les faire :

Quelles chattes si modérées
S'armeroient de rigueur dans ces nuits éclairées,

Par le seul flambeau des amours ?
C'étoit sous un herceau, dans ces belles soirées,
Que Clèves, malgré soi, s'occupoit de Nemours.

Je n'ai encore exposé que les plus foibles preuves du mérite de cet admirable chat. Une princesse, à qui les destinées ont fait un don plus précieux par le charme de son esprit que par le rang supérieur qu'elle remplit ; cette grande princesse, dis-je, le chérit & s'en amuse. Anacréon, à ce prix, n'auroit-il pas jugé avec justice ses talens assez récompensés ?

J'ai l'honneur d'être, &c.



DIXIEME LETTRE.

Nous n'avons, madame, traité encore qu'en ébauche la forme aimable de nos chats; c'est une de celles qui font le plus d'honneur à la nature. Ils joignent au maintien solide des quadrupèdes, un agrément & une dextérité donnée à un petit nombre d'espèces. Couverts d'une fourrure veloutée, où la nature s'est jouée à varier des couleurs, ils naissent armés contre l'intempérie des saisons.

C'est une mécanique très-curieuse que l'art avec lequel les chats disposent cette fourrure, pour recevoir ou éviter à leur gré les impressions de l'air; la découverte que j'en ai heureusement faite est le fruit d'un grand nombre d'observations.

Quand il règne un air dont les chats veulent se garantir, j'ai remarqué qu'ils tiennent leur poil couché exactement sur leur peau; ce qui fait connoître que cette tiffure devient alors un rempart où les parties du froid ou du chaud glissent sur la superficie; au lieu que quand la saison est convenable à leur tempérament, ou flatte leur sensation, ils s'ouvrent, pour ainsi

dire, aux influences ; ils dilatent leur poil ; ils se hérissent ; ce qui donne un libre passage à l'air dont ils consentent d'être frappés. Ces précautions sont sans doute une suite de la connoissance qu'ils ont des changemens du ciel. Cette patte qui, par les contours qu'elle trace sur leur visage, est un présage de pluie ou de beau temps, que les gens même les moins éclairés ont remarqué, supplée aux instrumens de mathématiques : ainsi les chats peuvent être regardés comme des baromètres vivans.

Mais supposons que ces relations des chats avec les astres soient imaginaires, & ne les regardons que par des faces qui leur sont incontestables ; leurs yeux, par exemple, ont été long-temps l'objet de l'ambition des belles ; on ne pouvoit leur donner un éloge plus flatteur, que de leur trouver les yeux pers, c'est-à-dire, changeans comme ceux des chats, ou verds, comme on remarque qu'ils les ont communément (a). M. de la Fontaine, dans la fable des

(a) On ne prétend pas que les yeux pers & les yeux verds soient les mêmes. Les yeux pers sont ceux qui sont ordinairement d'un bleu pâle, ou quelquefois de couleur d'eau, & qui varient encore de différentes nuances dans l'espace d'un jour. Les yeux verds ne changent point de nuances quand ils appartiennent aux hommes ; mais, à l'égard des chats, les yeux verds ont

filles de Minée , après avoir décrit la dispute de Neptune & de Minerve , au sujet de la ville d'Athènes , pour caractériser dignement la déesse , la représente avec ces yeux qui font le partage des chats :

Elle emporta le prix & nomma la cité ;
Athènes offrit ses vœux à cette déité ;
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles ,
Toutes sachant broder , aussi sages que belles.
Les premières portoient force présens divers ,
Tout le reste entouroit la déesse aux yeux pers.

Marot , pour frapper d'un seul trait le portrait de Vénus , n'a-t-il pas dit ?

Le premier jour que Venus aux yeux verts , &c.

Le sire de Coucy, si célèbre par ses amours , avoue dans ses poésies , qui sont du temps de Philippe-Auguste , que c'est-là le charme auquel son cœur a cédé. Ces beaux yeux , qui appartenoient à une madame de Fayel , causèrent , comme on le fait , l'aventure du monde la plus tragique. Les yeux verts n'inspirent que de grandes passions ; & la nature qui les a refusés dans ce siècle-ci aux belles , les a prodigués à l'espèce chatte (a).

ces augmentations & ces dégradations de couleurs qui caractérisent les yeux pers.

(a) Il y a long-temps que les chats sont en possession d'avoir de beaux yeux : un de nos anciens

A ne connoître ces aimables animaux que par tant de qualités dont ils sont doués, ne jugeroit-on pas qu'ils jouissent d'une longue vie ? Cependant, tandis qu'un ennuyeux corbeau voit, selon l'opinion des anciens, l'espace de six ou sept siècles, un chat rempli à peine deux ou trois lustres. Comment la nature conserve-t-elle si peu de temps ce qu'elle semble avoir fait avec tant de plaisir ? Dans les différens climats où elle les a répandus, elle n'a varié leur forme que pour multiplier leurs agrémens ; on a remarqué que ceux de l'Europe ressemblent exactement au lion par beaucoup de traits. Les chats syriens, plus grands que les nôtres, sont très-curieusement bigarrés (a) ; & comme leurs yeux ne sont pas tous deux dans la même position, & que leur bouche a un penchant vers l'oreille, des voyageurs ignorans, & qui ne connoissent de régularité que dans les proportions communes, ont rapporté qu'ils avoient la bouche & les yeux de travers, & concluoient de là qu'ils étoient monstrueux. poètes a comparé ceux de son chat aux nuances de l'arc-en-ciel :

Yeux desquels la prunelle porse
Intruit la couleur diverse,
Qu'un vult en cet arc plusieurs
Qui se courbe au travers des cieux. (*Dubbelay.*)

(a) *Jonston.*

Mais

Mais philosophiquement examinés, leur physiologie est très-heureuse & très-agréable : les chats du Malabar habitent ordinairement sur des arbres ; le vol leur est propre ; & ce qu'il y a de plus surprenant, est qu'ils volent sans ailes (a).

Mais sur toutes ces espèces de chats étrangers, ce sont ceux de Perse, il faut en convenir, qui l'emportent par leur beauté. Un fameux voyageur, en 1521, enrichit l'Italie de cette nouvelle race ; présent qu'elle conserva avec tant de soin & de jalousie, que ce ne fut qu'après un siècle presque révolu, que ces beaux chats furent transportés en France. Elle en a l'obligation au célèbre M. Ménard, qui apporta de Rome une chatte, sur la mort de laquelle il a fait un sonnet bien digne d'illustrer sa muse, comme il est arrivé :

C'est grand dommage que ma chatte
Aille au pays des trépassés ;
Pour se garantir de sa patte,
Jamais rat ne courut assez ;
Elle fut matrone romaine,
Et fille de nobles aïeux ;

(a) Scaliger & plusieurs voyageurs modernes. Ce qu'on appelle ici chat volant est le polatouche ou écureuil volant. (Voyez l'Histoire naturelle de M. de Buffon.)

Mon laquais la prit sans mitaine,
Près du temple de tous les dieux.

J'aurai toujours dans la mémoire
Cette peluche blanche & noire,
Qui la fit admirer de tous;

Dame Cloton l'a maltraitée,
Pour plaire aux souris de chez nous
Qui l'en avoient sollicitée.

Il n'est pas étonnant que M. Ménard ait regretté si tendrement sa chatte; elle étoit sans doute les délices de sa solitude, & l'appui de sa philosophie, lorsqu'il composa ces vers qui caractérisent si bien ses mœurs & son esprit :

Las d'espérer & de me plaindre
De l'amour, des grands & du fort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Mais quels avantages n'ont point été occasionés par les chats? Une des plus célèbres maisons de l'Angleterre leur doit sa richesse & son illustration. Richard Whigtington, dans sa grande jeunesse, dépourvu de tous les biens de la fortune, mais né avec d'excellentes inclinations, voulut aller dans l'Inde chercher une plus heureuse destinée. Il se présenta comme passager pour s'embarquer. On lui demanda

avec quels secours il comptoit de vivre dans le trajet : il répondit qu'il n'avoit pour toute richesse qu'un chat , & le desir de se signaler. On fut touché de cette franchise noble avec laquelle il exposoit sa situation ; on le reçut lui & son chat , & le vaisseau fit voile. Comme ils étoient dans les mers de l'Inde , une tempête les surprit , & les fit échouer sur une côte , où bientôt les naturels du pays s'emparèrent de leur navire & de leurs personnes. Le jeune anglois , portant son trésor entre ses bras , fut conduit , comme les autres , devant le roi de ces peuples ; & , tandis qu'ils étoient à son audience , ils apperçurent un nombre immense de souris & de rats , qui parcouroient le palais , & s'attroupoient jusques sur le trône du monarque qui en paroissoit très-ennuyé. Whigtington reconnut la voix de la fortune qui l'appelloit ; il ne fit que laisser aller son chat , & voilà un monde de souris & de rats étranglés , & le reste mis en fuite. Le roi , charmé de l'espoir d'être bientôt délivré du fléau qui désoloit ses états , entra dans des transports de reconnoissance qu'il ne savoit comment exprimer assez vivement. Il embrassoit tantôt ce chat libérateur , & tantôt le jeune anglois ; & , pour accorder à l'un & à l'autre de dignes marques de sa reconnoissance ,

Il déclara Whigtington son favori ; & donna à ce merveilleux chat le titre de généralissime de ses armées , n'ayant eu jusques-là d'ennemis à combattre que cette immensité de souris & de rats qui l'assiégeoient sans cesse.

Whigtington , soutenu par la considération que lui donnoit le chat son émule , surmonta toutes les cabales de la cour. Il gouverna plusieurs années cet empire ; enfin , gagné par l'amour de sa patrie , il obtint la liberté d'y retourner. Le monarque , en échange du général Chat qui lui fut laissé , lui donna un navire chargé de richesses. A peine le jeune anglois fut-il de retour en Angleterre , qu'il y fut élevé à la dignité de maire de Londres (a) : dans ce nouveau rang , pour donner des témoignages publics de la reconnaissance qu'il devoit aux chats , il en prit le nom. Il fut appelé milord Gat. Ses descendans ont succédé aux honneurs de cette dénomination ; ses images sont encore répandues en plusieurs endroits de Londres : on le voit pompeusement représenté dans les enseignes , portant en triomphe sur l'épaule ce chat auquel il fut redevable de son bonheur & de sa gloire.

(a) C'est lui qui a fait construire à Londres l'édifice où se tient la bourse.

M. Bayle (a), à l'occasion de la reconnoissance qu'on doit aux animaux des services qu'ils nous rendent, rappelle le testament d'une mademoiselle Dupuy, témoignage bien sensible des obligations qu'elle croyoit avoir à son chat. Mademoiselle Dupuy avoit le talent de jouer de la harpe à un degré surprenant, & c'étoit à son chat qu'elle devoit l'excellence où elle étoit parvenue. Il l'écoutoit attentivement chaque fois qu'elle s'exerçoit sur sa harpe, & elle avoit remarqué en lui des degrés d'intérêt & d'attendrissement, à mesure que ce qu'elle exécutoit avoit plus ou moins de précision & d'harmonie. Elle s'étoit formée, par cette étude, un goût qui lui avoit acquis une réputation universelle. A sa mort elle voulut donner à son chat une marque convenable de sa reconnoissance ; elle fit un testament en sa faveur ; elle lui légua une habitation très-agréable à la ville, & une à la campagne. Elle y joignit un revenu, plus que suffisant, pour satisfaire à ses besoins & à ses goûts ; & afin que ce bien-être lui fût fidèlement procuré, elle légua en même temps à plusieurs personnes de mérite des pensions considérables, à condition qu'elles veilleroient sur les revenus de

(a) Diction., article *Rosen*, sous la remarque C, page 2485, édit. de Rotterdam, imprimé en 1720.

cet aimable légataire , & qu'elles iroient une quantité de fois marquées par semaine lui tenir compagnie. Ce testament fut attaqué; les plus fameux avocats se partagèrent & écrivirent. J'ai fait inutilement jusqu'à présent les recherches les plus exactes pour trouver les factums qui furent faits sur cette importante affaire. Il se perd comme cela tous les jours des ouvrages aussi curieux qu'intéressans , dont il est bien injuste que le public se trouve privé.

J'ai l'honneur d'être , &c.



ONZIEME LETTRE.

Les chats considérés tels qu'ils sont aujourd'hui.

Nos lettres précédentes, madame, ont dévoilé les fautes des chats d'une façon qui, je crois, paroîtra satisfaisante à ceux qui, comme nous, reconnoissent leur mérite. Mais croyez-vous qu'elle fasse assez d'impression sur les personnes prévenues contre eux ? Nous avons bien des sortes d'adversaires à combattre. Il y a des esprits sévères qui affectent le pyrrhonisme de l'histoire, & qui nous nieront, sans aucune pudeur, les faits que nous aurons avancés sur la foi de la respectable antiquité. D'autres, qui sont esclaves des préjugés de leur enfance, accoutumés à manquer d'égards pour les chats, apprendront, sans en être touchés, toute leur gloire passée. Il n'y a qu'un parti à prendre, madame ; c'est d'examiner l'espèce chatte telle qu'elle est aujourd'hui, isolée & considérée en elle-même. Vous m'avez donné bien des lumières à cet égard, dont il est temps de faire usage. Transportons-nous d'abord dans une région supérieure à

celle des animaux terrestres ; c'est-là que nous trouverons les chats dans un repos & dans une abondance qu'ils ne tiennent point des hommes. Pourra-t-on alors ne pas reconnoître que c'est par pure courtoisie que les chats veulent bien commercer avec nous ? Libres dans le choix de leur séjour , ils habitent , au gré de leur ambition ou de leur philosophie , les portiques du monarque , ou le simple toit du citoyen. Il ne leur coûte ni complaisance , ni soin de plaire pour en obtenir l'accès ; leur légèreté & leur souplesse leur ouvre , pour ainsi dire , un chemin dans les airs : c'est donc sur la superficie des villes que les chats peuplent une ville particulière : c'est-là qu'ils forment une espèce de république qui s'entretient & fleurit par ses propres forces. Les combles des maisons ne sont remplis que d'animaux qui semblent n'être faits & ne se reproduire que pour leur subsistance ; ainsi , sans aucun secours humain , il n'y a point de chat qui , déduction faite du temps qu'il donne à sa paresse ou à ses amours , ne trouve abondamment tout ce qui peut le rendre heureux. Et avec quelle économie ne jouissent-ils pas du bien-être ? Ils ennoblissent les besoins de la vie , en les accompagnant des dehors de la liberté & du plaisir ; ils commencent par se faire un spectacle

de la souris qui va devenir leur proie : ce n'est que le progrès du besoin qui les détermine enfin à se la sacrifier. Les chats , dans leur agilité & dans leurs griffes , portent donc , si j'ose m'exprimer ainsi , & leur fortune & leur patrie.

C'est du sein d'une si heureuse indépendance qu'ils descendent dans nos habitations. Eh , sous quels auspices encore ? avec quels agrémens viennent-ils s'y produire ? L'enjouement le plus aimable , les attitudes fines & variées , dont l'imitation fit autrefois la gloire des plus célèbres pantomimes ; voilà les talens avec lesquels ils naissent , & qu'ils apportent parmi nous : aussi ne sont-ce point des maîtres qu'ils viennent y chercher. Nés dans une condition heureuse , toujours libres d'y rester , rien ne les conduit à la servitude. Ce n'est que pure tendresse pour les hommes , convenances , rapports d'humeur , qui fait que nous sommes assez heureux pour les posséder ; cent fois plus estimables , à cet égard , que l'espèce chienne , que bien des gens cependant n'ont pas honte d'élever au-dessus d'eux. Les chiens ne s'attachent à nous , que parce qu'ils mourroient sans notre secours. Qu'on les examine bien ; humiliés par la bassesse de leur condition , il n'y a sorte d'affronts , de mauvais procédés

qu'ils n'endurent. Quelle différence ! Dans le chien le plus parfait on ne trouve qu'un esclave fidèle ; dans son chat on possède un ami amusant , dont l'attachement n'a rien que de volontaire , dont tous les momens qu'il vous donne sont autant de sacrifices de cette liberté & de cette souplesse qui ne bornent ni son séjour ni ses inclinations.

Mais il faut encore les envisager par des qualités bien supérieures. Pour peu qu'on fasse l'analyse de leurs sentimens , si j'ose m'exprimer ainsi , quelle élévation n'y découvre-t-on pas ? Rien ne les étonne ; rien ne leur en impose ; tout ce qui s'agite devient pour eux un objet de badinage. Ils croient que la nature ne s'occupe que de leur divertissement ; ils n'imaginent point d'autre cause du mouvement ; & quand , par nos agaceries , nous excitions leurs postures folâtres , ne semble-t-il pas qu'ils n'apperçoivent en nous que des pantomimes , dont toutes les actions sont autant de bouffonneries ? Ainsi de part & d'autre on se donne la comédie ; & nous divertissons , tandis que nous croyons n'être que divertis.

Cette gaieté , si naturelle aux chats , me fait souvenir de ce qu'on lit de ces rois du Turkestan (a) , qui ne se montroient jamais

(a) Bibliothèque orientale .

à leurs sujets, ni à leurs ennemis, qu'avec les dehors de cette joie qui part du fond de l'ame, & qui, regardant ce bien comme le premier de tous, prenoient par excellence le titre de prince qui n'est jamais triste.

Un chat se lasse-t-il du tumulte des villes, les campagnes lui présentent une nouvelle patrie, où la nature semble avoir prévu tous ses besoins. Eh ! que n'a-t-elle point fait pour lui cette nature ? Est-il un animal plus heureusement constitué ? On n'apperçoit jamais d'altération dans sa santé ; exempt de toute inquiétude, on ne le voit point s'embarrasser des soins du lendemain. Quel avantage sur les autres animaux ! La prévoyance, toute estimable qu'elle a le droit de nous paroître, n'en est pas moins fille de la crainte ; elle est une de ces vertus qui supposent la misère de l'état de celui qui la possède. Un chien, environné de tout ce que sa voracité lui rend de plus précieux, ne jouit pas de cette quiétude qui constitue le vrai bonheur ; à l'instant même de sa satisfaction, il sent son indigence prochaine ; il va cacher avec défiance une partie de sa richesse. Le chat, maître de sa situation, goûte, dans le sein de l'abondance, le plaisir pur de la tranquillité ; son adresse & sa sobriété lui sont des garans toujours certains d'un avenir agréable.

On ne sauroit leur reprocher, comme on le feroit avec justice aux chiens, que leur commerce nous coûte des soins & de la contrainte; philosophes dans le choix de leur habitation, il n'est aucun endroit d'une maison qui ne leur paroisse une retraite agréable. L'heure des repas leur est indifférente; dans les intervalles on ne craint point qu'assujettis à la fois, la rage les fasse devenir l'effroi & la destruction d'une famille qui les a élevés dans ses bras; ils n'y apportent pas même la moindre incommodité. C'est par un murmure doux, & qui semble n'être qu'une agacerie d'amitié, qu'ils s'expliquent avec nous; ils ménagent ainsi, avec autant d'art que de prudence, cette voix à laquelle ils donnent un essor si éclatant, quand ils se retrouvent dans cette région où les hommes n'osent aller les troubler; on peut enfin ne s'occuper d'eux que pour s'en amuser. Les chiens, heureux seulement parce qu'ils sont nos esclaves, nous vendent cependant leur servitude, & l'inutilité dont ils sont dans les villes; ils multiplient nos soins domestiques. Les chats, possesseurs d'un bien-être qui n'attend rien de nous, délivrent nos maisons des animaux qui les détruisent; ils nous prodiguent l'agrément de leur commerce. Qu'on les reçoive dans l'intimité des familles, ils n'y veulent jouer que le rôle d'animaux; ils n'exigent

point des égards que les hommes ne doivent qu'aux hommes , & nous épargnent la honte de mettre au rang de nos occupations le soin de satisfaire leurs besoins ou leurs caprices.

S'ils étoient susceptibles d'amour-propre , dans quels animaux seroit-il plus pardonnable ? A examiner le jeu & l'harmonie qu'il y a dans tous les membres , ne semble-t-il pas que la nature a donné une attention particulière à leur construction ? Elle leur a fait un avantage qui réussit toujours chez les hommes ; c'est d'avoir ce qu'on appelle une physionomie. L'ensemble de leurs traits qui porte un caractère de finesse & d'hilarité , & particulièrement leurs moustaches , sont des dons qu'ils ne peuvent avoir reçus qu'à titre d'agréments. Le brillant dans les yeux , si estimé encore parmi les hommes , est assurément prodigué à l'espèce chatte. Nos yeux à nous n'ont d'autre faculté que de nous faire appercevoir les objets par le secours de la lumière , & nous deviennent purement inutiles par-tout où elle n'existe plus. Ceux des chats portent avec eux la lumière même. Le soleil ou les clartés artificielles , dont nous avons un besoin indispensable dans presque toutes nos actions , ne sont pour eux qu'un spectacle ; & tandis qu'arrêtés souvent dans nos projets les plus intéressans , nous nous impatientons jusqu'à temps que l'obscurité cesse ;

les chats amans s'entr'apperçoivent clairement dans la gouttière ; & plus heureux que nous leurs yeux , en cherchant l'objet qu'ils aiment , leur suffisent pour le découvrir.

Ces qualités lumineuses sont si dignes d'attention , qu'elles ont mérité un éloge dans le livre d'un de nos plus célèbres académiciens des sciences (a). Il ne balance point à honorer les yeux des chats , & ces étincelles qu'on voit briller quand on les frotte à rebrousse-poil , du titre de phosphores naturels ; cette remarque fera connoître aux siècles avenir que les chats n'étoient pas inutiles dans les académies , & qu'ils y concouroient à la perfection des sciences.

Examinons à présent leur caractère. Il est dangereux , si l'on en croit l'opinion vulgaire ; & cette erreur , quelque honte qu'elle fasse à notre jugement , se trouve adoptée même par des personnes de bon sens : on ne doit point s'en étonner ; les gens d'esprit sont peuples à bien des égards. C'est l'ouvrage d'une certaine portion de paresse , qui reste toujours dans ceux même qui ont le plus de penchant à s'instruire ; & quelques-uns d'ailleurs ne se reprochent guère leur crédulité , quand leur vanité n'est point blessée de croire.

Comme nous avons déjà établi que les

(a) M. Lemery , Traité de chymie.

chats sont capables d'attachement , & de prévenances dans la conduite qu'ils gardent avec les hommes ; pour peu que nous entrons dans le détail , nous prouverons encore qu'ils ont toute la délicatesse de l'amitié : mais on nous contestera que cette amitié soit constante , & qu'on puisse compter sur elle , on ne manquera pas de se récrier contre leur patte égratignante. C'est donc cette griffe tant reprochée dont il s'agit de faire connoître la candeur & l'innocence ; examinons d'abord sa forme : elle est si aiguë , & exige des chats une si grande attention , une dextérité si parfaite pour ne point gripper , que les gens qui raisonnent le moins en conviennent , quand ils disent que les chats font patte de velours. Cette façon de parler , qui paroît n'être qu'un rebus , est cependant une analyse très-fine de l'adresse admirable avec laquelle il faut qu'un chat se serve de sa patte pour que ses ongles n'égratignent point. Voilà donc les chats dans une perpétuelle contrainte ; & de quelle espèce encore , contrainte qui demande une étude d'autant plus gênante , qu'elle dérange absolument l'ordre & l'action naturelle des ressorts de sa machine. C'est donc dans une retenue , dans une attention continuelle que les chats vivent avec nous. Pour peu qu'on ouvrît les yeux sur

cette situation, oseroit-on ne pas sentir, ne pas avouer que l'attachement des chats est le plus flatteur & le plus tendre que nous puissions inspirer ? Il est vrai que dans le cours de sa vie, un chat aura peut-être une douzaine de distractions : sa griffe reprendra malgré lui le jeu qui lui est imposé par la nature ; encore ne sera-ce que le transport d'une joie involontaire ; l'égratignure d'ailleurs ne tombant jamais que sur des mains méliantes ; cependant voilà les esprits qui se révoltent : on ne lui tient plus aucun compte de sa vertu passée ; on se déchaîne ; on oublie tout ce qu'il en coûte à un chat, pour ne vous pas égratigner plus souvent : quelle injustice ! quelle ingratitude ! Un ami amusant, délicat, a passé sa vie à se contraindre pour vous, & vous ne pardonnerez pas à son amitié quelques momens de distraction ? La société pourroit-elle s'entretenir parmi les hommes, s'ils regardoient avec la même sévérité, avec cet esprit pointilleux, les coups de griffe (si je puis m'exprimer ainsi) qu'ils s'entre-donnent, & presque toujours volontairement, dans le cours de leur liaison & même de leur amitié ? Ce petit manque d'égalité dans la conduite des chats, loin de nous indisposer contre eux, est une morale en action, qui devroit ne nous les faire envisager que comme des

des animaux autant capables de nous instruire
que de nous amuser.

Tranquillisons-nous, madame, nous verrons
un jour le mérite des chats généralement re-
connu. Il est impossible que dans une nation
aussi éclairée que la nôtre, la prévention, à
cet égard, l'emporte long-temps encore sur
un sentiment aussi raisonnable. N'en doutez
point, dans les sociétés, aux spectacles, aux
promenades, au bal, dans les académies même,
les chats seront reçus, ou plutôt recherchés.
Il est impossible qu'on ne parvienne point à
sentir que dans son chat on possède un ami de
très-bonne compagnie, un pantomime admi-
rable, un astrologue né, un musicien parfait,
enfin l'assemblage des talens & des graces; mais
nous ne pouvons encore déterminer bien pré-
cisément quand arrivera ce siècle qui sera si
légitimement comparé au siècle d'or: il faudra
que la raison ait détruit l'ouvrage du préjugé,
& les progrès de la raison ne sont point rapides;
aux ménagemens qu'elle garde avec les hommes,
quand elle les conduit, il semble qu'elle craigne
de leur faire appercevoir que c'est elle qui les
entraîne; cela est bien humiliant pour l'humani-
té, & bien contraire aux intérêts des chats.

J'ai l'honneur d'être, &c.

E P I T A P H E

D'UN CHAT.

MAINTEANT le vivre me fâche ;
Et afin , Magny , que tu saches
Pourquoi je suis tant éperdu ,
Ce n'est pas pour avoir perdu
Mes anneaux , mon argent , ma bourse ;
Et pourquoi est-ce donques ? pour ce
Que j'ai perdu depuis trois jours
Mon bien , mon plaisir , mes amours ,
Et quoi ! ô souvenance grève !
A peu que le cœur ne me crève ,
Quand j'en parle ou quand j'en écris :
C'est Belaud , mon petit chat gris ,
Belaud qui fut , par aventure ,
Le plus bel œuvre que nature
Fit onc en matière de chats ;
C'étoit Belaud la mort aux rats ,
Belaud , dont la beauté fut telle ,
Qu'elle est digne d'être immortelle .
Donques Belaud premièrement
Ne fut pas gris entièrement ,
Ni tel qu'en France on les voit naître ,

Mais tel qu'à Rome on les voit être;
Couvert d'un poil gris argentin,
Ras & poli comme satin,
Couché par onde sur l'échine,
Et blanc dessous comme une hermine.

Petit museau, petites dents,
Yeux qui n'étoient point trop ardents;
Mais desquels la prunelle perse
Imitoit la couleur diverse
Qu'on voit en cet arc pluvieux
Qui se courbe au travers des cieux.

La tête a la taille pareille,
Le cou grasset, courte l'oreille,
Et dessous un nez ébenin,
Un petit muse lionnin,
Autour duquel étoit plantée
Une barbelette argentée,
Armant d'un petit poil follet
Son musequin damoisellet.

Jambe grêle, petite patte,
Plus qu'une moufle délicate;
Sinon alors qu'il dégainoit
Cela dont il égratignoit:
La gorge douillette & mignonne,
La queue longue à la guenonne,
Mouchetée diversement
D'un naturel bigarrement;
Le flanc haussé, le ventre large,

Bien retrouffé deffous fa charge,
Et le dos moyennement long,
Vrai fourian, s'il en fut ong.

Tel fut Belaud, la gente bête,
Qui des pieds jufques à la tête,
De telle beauté fut pourvu,
Que fon pareil on n'a point vu.
O quel malheur ! ô quelle perte,
Qui ne peut être recouverte !
O quel deuil mon ame en reçoit !
Vraiment la mort, bien qu'elle foit,
Plus fière qu'un ours, l'inhumaine,
Si de voir elle eût pris la peine
Un tel chat ; fon cœur endurci
En eût eu, ce crois-je, merci :
Et maintenant ma trifte vie
Ne haïroit de vivre l'envie.

Mais la cruelle n'avoit pas
Goûté les folâtres ébas
De mon Belaud, ni la fouplesse
De fa gaillarde gentilleffe ;
Soit qu'il fautât, soit qu'il grattât,
Soit qu'il tournât, ou voltigeât
D'un tour de chat, ou foit encores
Qu'il print un rat, & or & ores
Le relâchant pour quelque temps
S'en donnât mille paffe-temps.

Soit que d'une façon gaillarde,

Avec sa patte fretillarde ,
Il se frottât le musequin ;
Ou soit que ce petit coquin
Privé sautelât sur ma couche ,
Ou soit qu'il ravît de ma bouche
La viande sans m'outrager ,
Alors qu'il me voyoit manger ;
Soit qu'il fût, en diverses guises ,
Mille autres telles mignardises.

Mon Dieu ! quel passe-temps c'étoit
Quand ce Belaud vire-voltoit ;
Folâtre autour d'une pelotte ,
Quel plaisir, quand sa tête sotte
Suivant sa queue en mille tours ,
D'un rouet imitoit le cours !
Ou quand assis sur le derrière
Il s'en faisoit une jarretière ,
Et montrant l'estomac velu ,
De panne blanche crespelu ,
Sembloit, tant sa trogne étoit bonne ,
Quelque docteur de la Sorbonne ;
Ou quand alors qu'on l'animoit ,
A coups de patte il escrimoit ,
Et puis appaisoit sa colère ,
Tout soudain qu'on lui faisoit chère.

Voilà, Magny, les passe-temps,
Où Belaud employoit son temps ;
N'est-il pas bien à plaindre donques ?

Au demeurant tu ne vis onques
 Chat plus adroit, ni mieux appris
 A combattre rats & souris.

Belaud savoit mille manières
 De les surprendre en leurs tefnières,
 Et lors leur falloit bien trouver
 Plus d'un pertuis pour se sauver;
 Car onques rat, tant fût-il vîte,
 Ne se vit sauver à la fuite
 Devant Belaud; au demeurant
 Belaud n'étoit pas ignorant:
 Il savoit bien, tant fût traitable,
 Prendre la chair dessus la table,
 J'entends, quand on lui présentoit,
 Car autrement il vous grattoit,
 Et avec sa patte friande
 De loin muguettoit la viande.

Belaud n'étoit point mal-plaisant,
 Belaud n'étoit point mal-faisant,
 Et ne fit onc plus grand dommage
 Que de manger un vieux fromage,
 Une linotte & un pinson
 Qui le sâchoient de leur chanson.
 Mais quoi, Magny, nous-mêmes hommes
 Parfaits de tous points nous ne sommes.

Belaud n'étoit point de ces chats
 Qui nuit & jour vont aux pourchats,
 N'ayant souci que de leur panse :

Il ne faisoit si grand' dépense ,
 Mais étoit sobre à son repas ,
 Et ne mangeoit que par compas .
 Aussi n'étoit-ce sa nature
 De faire par-tout son ordure ,
 Comme un tas de chats , qui ne font
 Que gâter tout par-où ils vont .
 Car Belaud , la gentille bête ,
 Si de quelque acte moins qu'honnête ,
 Contraint , possible il eût été ,
 Avoit bien cette honnêteté
 De cacher dessous de la cendre
 Ce qu'il étoit contraint de rendre .

Belaud me servoit de jouet ;
 Belaud ne filoit au rouet ,
 Gromelant une litanie
 De longue & fâcheuse harmonie ;
 Ainsi se plaignoit mignardement
 D'un enfantin miaulement .

Belaud (que j'ai souvenir)
 Ne me fit onc plus grand' offense
 Que de me réveiller la nuit ,
 Quand il entroyoit quelque bruit
 De rats qui rongeoient ma paille ;
 Car lors il leur donnoit la chasse ,
 Et si dextrement les happoit ,
 Que jamais un n'en échappoit ;
 Mais , las , depuis que cette fièvre

Tua de sa dexte meurtrière
 La sûre garde de mon corps,
 Plus en sûreté je ne dors :
 Et or, ô douleurs non pareilles !
 Les rats me mangent les oreilles,
 Même tous les vers que j'écris
 Sont rongés de rats & souris.

Vraiment les dieux sont pitoyables
 Aux pauvres humains misérables,
 Toujours leur annonçant leurs maux,
 Soit par la mort des animaux,
 Ou soit par quelque'autre présage,
 Des cieux le plus certain message.

Le jour que la sœur de Cloton
 Ravit mon petit peloton,
 Je dis, j'en ai bien souvenance,
 Que quelque maligne influence
 Menaçait mon chef de là-haut,
 Et c'étoit la mort de Belaud :
 Car quelle plus grande tempête
 Me pouvoit foudroyer la tête !
 Belaud étoit mon cher mignon,
 Belaud étoit mon compagnon,
 A la chambre, au lit, à la table,
 Belaud étoit plus accointable
 Que n'est un petit chien friand,
 Et de nuit n'alloit point criant
 Comme ces gros marcoux terribles,

En longs miaulemens horribles :
Aussi le petit mitouard
N'entra jamais en matouard :
Et en Belaud , quelle disgrâce !
De Belaud s'est perdu la race.

Que plaît à Dieu , petit Belon ,
Que j'eusse l'esprit assez bon ,
De pouvoir , en quelque beau stile ,
Blasonner ta grace gentile ,
D'un vers aussi mignard que toi :
Belaud , je te promets ma foi ,
Que tu vivrois , tant que sur terre
Les chats aux rats feront la guerre.

(Par DUBELLAY, gentilhomme angevin. 1568.)



QUELLE carrière pour découvrir des sujets de morale , que la conduite des chats ! M. de la Fontaine a-t-il besoin de peindre un beau naturel que les occasions séduisantes peuvent corrompre ? Veut-il nous mettre en garde contre nous-mêmes , quoique nous suivions le sentier de la vertu ? Un chat lui fournit le sujet de son apologie.

LE CHAT.

ET

LES DEUX MOINEAUX,

FABLE,

A M. le duc de Bourgogne.

UN chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau,
La cage, le panier avoient mêmes penates ;
Le chat étoit souvent agacé par l'oiseau ;

L'un s'escrimoit du bec , l'autre jouoit des
pattes ;

Ce dernier toutefois épargnoit son ami ,

Ne le corrigeoit qu'à demi :

Il se fût fait un grand scrupule

D'armer de pointes sa fêrule ;

Le passereau moins circonspect ,

Lui donnoit force coups de bec ;

En sage & discrète personne

Maître chat excusoit ses jeux.

Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne

Aux traits d'un courroux sérieux.

Comme ils se connoissent tous deux dès leur
bas âge ,

Une longue habitude en paix les maintenoit ;

Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit :

Quand un moineau du voisinage

S'en vint les visiter , & se fit compagnon

Du pétulant Pierrot & du sage Raton ;

Entre les deux oiseaux il arriva querelle ,

Et Raton de prendre parti :

Cet inconnu , dit-il , nous la vient donner belle ,

D'insulter ainsi notre ami :

Le moineau du voisin viendra manger le nôtre ?

Non de par tous les chats ; entrant lors au
combat ,

Il croque l'étranger : vraiment , dit maître
chat ,

Les moineaux ont un goût exquis & délicat.
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela toute fable est un œuvre imparfait,
J'en crois voir quelques traits , mais leur ombre
m'abuse,

Prince, vous les aurez incontinent trouvés ;
Ce sont des jeux pour vous & non pas pour
ma muse,
Elle & ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous
avez,



LE RENARD
ET
LE CHAT,
FABLE.

Poësies du chevalier de Saint-Gilles.

Il n'est rien tel que d'avoir de l'esprit,
dit un renard; pour moi, sans contredit,
en ai bien plus qu'aucune autre pécore,
et sans mentir je puis compter encore
deux cents bons tours que j'ai mis par écrit;
toi, dit le chat, j'en fais pour mon profit
un merveilleux que ma mère m'apprit;
content du mien, tous les autres j'ignore;

Il n'est rien tel.

Dans ces instans l'un & l'autre entendit
un bruit de chiens, l'un & l'autre partit:
le matou grimpe au haut d'un sicomore,
l'autre est en proie au chien qui le dévore,
point de finesse où le bon sens suffit,

ÉPITRE DE TATA,*Chat de madame la marquise de Mongla,***A GRISETTE,***Chatte de madame Deshoulières.*

J'AI reçu votre compliment ;
Vous vous exprimez noblement ,
Et je vois bien dans vos manières
Que vous méprisez les gouttières.
Que je vous trouve d'agréments !
Jamais chatte ne fut si belle ,
Jamais chatte ne me plut tant ;
Pas même la chatte fidelle
Que j'adorois uniquement.
Quand vous m'offrez votre tendresse ,
Me parlez-vous de bonne foi ?
Se peut-il que l'on s'intéresse
Pour un malheureux comme moi ?
Hélas ! que n'êtes-vous sincère ?
Que vous me verriez amoureux !
Mais je me forme une chimère ;
Puis-je être aimé ? puis-je être heureux ?
Vous dirai-je ma peine extrême ?

Je suis réduit à l'amitié,
Depuis qu'un jaloux sans pitié
M'a surpris aimant ce qu'il aime;
Epargnez-moi le récit douloureux
De ma honte & de sa vengeance;
Plaiguez mon destin rigoureux :
Plaindre les maux d'un malheureux,
Les soulage plus qu'on ne pense ;
Ainsi je n'ai plus de plaisirs.
Indigne d'être à vous, belle & tendre Grisetto,
Je sens plus que jamais la perte que j'ai faite,
En perdant mes desirs ;
Perte d'autant plus déplorable
Qu'elle est irréparable.

R E P O N S E

DE GRISETTE A TATA.

COMMENT osez-vous me conter
Les pertes que vous avez faites ?
En amour c'est mal débiter,
Et je ne fais que moi qui voulût écouter
Un pareil conteur de fleurettes.
Ha ! si (diroient nonchalamment
Un tas de chattes précieuses)
Fi, mes chères, d'un tel amant ;

Car, si j'ose, Tata, vous parler librement,
 Chattes aux airs panchés sont les plus amou-
 reuses.

Malheur chez elles aux matous

Aussi disgraciés que vous.

Pour moi qu'un heureux sort fit naître tendre
 & sage,

Je vous quitte aisément des solides plaisirs;

Faisons de notre amour un plus galant usage :

Il est un charmant badinage,

Qui ne tarit jamais la source des desirs.

Je renonce pour vous à toutes les gouttières,

Où (soit dit en passant) je n'ai jamais été;

Je suis de ces minettes fières,

Qui donnent aux grands airs, aux galantes
 manières.

Hélas ! ce fut par-là que mon cœur fut tenté,

Quand j'appris ce qu'avoit conté

De vos appas, de votre adresse

Votre incomparable maîtresse.

Depuis ce dangereux moment,

Pleine de vous, autant qu'on le peut être,

Je fis dessein de vous faire connoître

Par un douxereux compliment,

L'amour que dans mon cœur ce récit a fait
 naître.

Vous m'avez confirmé, par d'agréables vers,

Tout ce qu'on m'avoit dit de vos talens divers.

Malgré

Malgré votre juste tristesse,
On y voit, cher Tata, briller un air galant,
Les miens répondront mal à leur délicatesse :
Ecrire bien n'est pas notre talent ;
Il est rare, dit-on, parmi les hommes même.
Mais de quoi vais-je m'alarmer ?
Vous y verrez que je vous aime,
C'est assez pour qui fait aimer.

REPONSE

DE TATA A GRISSETTE.

GRISETTE, avec raison je suis charmé de vous,
Vous avez de l'esprit plus que tous les matous ;
Jamais, à ce qu'on dit, chatte ne fut mieux
faite :

Mais, ceci soit dit entre nous,
N'êtes-vous point un peu coquette ?
Vous pouvez l'avouer, sans paroître indiscrette.
Le mal n'est pas grand en effet ;
Et, s'il faut tout dire, Grisetle,
Moi-même franchement je suis un peu coquet,
Malgré la perte que j'ai faite.
On peut bien sans amour écrire galamment,
Quand on a, comme vous, tant de belles lu-
mières.

Mais , croyez-moi , pour parler savamment
Sur-tout en certaines matières ,
Il faut avoir fréquenté les gouttières ;
On ne devient pas habile autrement.

Après tout , c'est une foiblesse
A nous de n'oser coqueter :
Sur ce point pourquoi nous flatter ?
Les matous coquettent sans cesse ,
C'est là leur vrai talent ; à quoi bon le cacher ?
Il n'est point de chatte Lucrèce ,
Et l'on ne vit jamais de prude en notre espèce ;
Cela soit dit sans vous fâcher.

Coquetons , cherchons à nous plaire ,
Puisque le sort le veut ainsi ;
En un mot , aimons-nous , nous ne saurions
mieux faire ;
Vous avez de l'esprit , j'en ai sans doute aussi
Je crois que je suis votre affaire.

Avec moi votre honneur ne court aucun danger
C'est un malheur dont quelquefois j'enrage ,
Et c'est pour vous , Griset , un petit avantage
Car , s'il est vrai que vous soyez si sage ,
Je n'aurois pu vous engager.
Ah ! vous m'entendez bien , mais changeons de
langage ,
Je pourrois vous défobliger.

Eh bien , ma chère Grifette ,
Établissons un commerce entre nous ;
Foi de matou , vous serez satisfaite
Des respects que j'aurai pour vous.

R E P O N S E

DE GRIFETTE A TATA.

Lorsque j'abandonne pour vous
De charmans , de tendres matoux ,
Quand je pense établir une amitié parfaite ,
Car c'est tout ce que l'on peut établir entre nous ,
Pourquoi m'appellez-vous coquette ?
La réprimande est indifférente ;
D'une bizarre humeur elle paroît l'effet :
Est-ce sur le nom de Grifette ,
Que vous me soupçonnez d'avoir le cœur
coquet ?
Mon nom ne convient pas à l'air dont je suis
faite.

Quoi ! pour écrire galamment ,
Pour avoir dans l'esprit quelques vives lumières ,
Falloit-il assurer qu'on ne peut s'avamment
Parler sur certaines matières
Sans avoir couru les gouttières ?
Chats connoisseurs en jugent autrement.

134 LES CHATS.

Mais, quand même on auroit quelque douce
foiblesse,

Est-ce avec vous, hélas ! qu'on voudroit co-
queter ;

Vous aimez trop à vous flatter.

Il est temps que votre erreur cesse ,

Elle m'outrage, enfin, pourquoi vous le cacher ?

S'il n'est point de chatte Lucrèce,

Il n'est point de Tarquin, Tata, de votre espèce ;

Cela soit dit sans vous fâcher.

Quand un chat, comme vous, se propose de
plaire,

Il devrait en user ainsi :

De jaloux soupçons se défaire ,

Et de ses airs grandeurs aussi ,

Sans cela, Tata, point d'affaire.

Je ne veux point du tout m'aller mettre en danger

D'entendre tous les jours dire, morbleu j'enrage :

Il n'en faudroit pas davantage

Pour me rebuter d'être sage ;

Et souvent par dépit on se peut engager

A quelque bagatelle au-delà du langage ;

Ceci soit dit encore sans vous désobliger.

Adieu, Tata ; foi de Grisetle ,

Mais de Grisetle comme nous ,

Je ne suis pas plus satisfaite

De votre lettre que de vous.

R E P O N S E

D E G R I S E T T E A C O C H O N ,

Chien du maréchal de Vivonne.

O N auroit bien connu, sans que vous l'eussiez dit,

Que vous êtes sorti de la race cynique ;
L'air dont vous répondez à ce qu'on vous écrit ,

En est une preuve authentique ;

Vous ne mordez pas mal ; pour vous rien n'est sacré ;

Devant vous rien ne trouve grace ;

Vous déchirez tout ; & malgré

De vingt siècles le long espace ,

Du beau talent de votre race

Vous n'avez point dégénéré :

Mais qu'il soit véritable, ou qu'il soit apocryphe ,

Que vous soyez des descendants

De ces philosophes mordans ,

Si vous avez de bonnes dents ,

Nous n'avons pas mauvaise griffe ;

Cependant, comme j'aime à n'en jamais user ,

Si vous vouliez bien vous défaire

De certaine hauteur qui ne me convient guère ,

Je pourrois avec vous quelquefois m'amuser.
Vous me croyez peut-être une chatte vulgaire :

Je m'en vais vous défabuser.

Si pour aïeux vous comptez Diogène ,

Cratès , & tous les autres chiens ,

Moi , que vous méprisez , je compte pour les
miens

Tous les dieux dont la fable est pleine.

Quand les Titans audacieux

Risquèrent follement d'escalader les cieux ,

Le Dieu qui lance le tonnerre ,

Incertain du succès d'une insolente guerre ,

Voulut que déesses & dieux

Quittassent le ciel pour la terre ;

Dont , soit dit en passant , ils furent tous joyeux :

Entre tous les pays , l'Égypte fut choisie.

Là , sous de différentes peaux ,

Sous de jolis , de laids museaux ,

Se cachèrent un temps les buveurs d'ambroisie.

L'un étoit bœuf , l'autre étoit ours ;

L'autre d'un beau plumeux emprunta la parure :

Une chatte fut la figure

Que prit la reine des amours ;

Et comme elle est bonne princesse ,

Pour éviter oisiveté ,

Elle contenta la tendresse

D'un jeune chat épris de sa beauté ;

Tant qu'enfin la belle déesse

Fit des chatons en quantité.
 C'est de cette source divine
 Que je tire mon origine.
 Qui de nous deux, Cochon, dites la vérité,
 Doit se piquer de qualité ?
 Ce discours vous déplaît peut-être.
 Parlons de votre esprit, vous en faites paroître
 Dans tout ce que vous écrivez.
 Mais est-il à vous seul cet esprit qui fait plaisir ?
 Et ne devez-vous point à votre secrétaire
 Tant de brillans endroits si finement trouvés ?
 Entre nous, Cochon, je soupçonne
 Qu'un tel secrétaire vous donne
 Plus d'esprit que vous n'en avez.
 Je connois son tour, ses manières
 Vives, charmantes, singulières.
 Apollon ne fait pas des vers plus élevés :
 Pour moi je n'ai que mes seules lumières ;
 Je vous l'apprends, si vous ne le savez ;
 Et que je ne cours point les toits ni les
 gouttières ;
 Jamais cris aigus, scandaleux
 Ne sont sortis de ma modeste gueule.
 Lorsque l'Amour me fait sentir ses feux ,
 Ce n'est qu'à ma maîtresse seule
 Que j'ose confier mes secrets amoureux.
 Alors sensible aux tourmens que j'éprouve ,
 D'un chat digne de moi sa bonté me régale ;

Cela s'appelle-t-il un destin malheureux ?
 Si ce maréchal qui vous aime ,
 Vouloit pour vous faire de même ;
 Si ce véritable héros ,
 Qui seul a plus d'esprit & de valeur que trente ,
 Lorsque l'Amour trouble votre repos ,
 Offroit à vos desirs une chienne charmante ,
 On ne vous verroit point réduit
 A la nécessité d'idolâtrer sans fruit
 Une maîtresse égratignante.

R E P O N S E

DE GRISETTE A COCHON.

JAMAIS chien n'eut tant de savoir,
 Jamais chien n'eut tant d'éloquence,
 Tant d'esprit, tant d'amour que vous en faites
 voir.
 Veuillent les immortels, auteurs de ma nais-
 sance,
 Soutenir contre vous mon chancelant devoir !
 Ils exaucent mes vœux, & déjà je commence
 A sentir dans mon cœur l'effet de leur secours.
 Je vous vois des défauts qui vont rompre le
 cours

D'un feu qui m'auroit pu coûter mon innocence:
 Oui, je remarque en vous un défaut furieux;
 En est-il un plus grand que l'indigne foiblesse
 Qui vous fait renoncer à vos doctes aïeux?

Il vous feroit plus glorieux
 Qu'on crût qu'avec leur sang vous avez leur
 sagesse,

Que de puiser votre noblesse
 Dans la source du sang des dieux;
 Semblable à ces humains, dont la vaine folie
 Est de traîner d'illustres noms,
 Et qu'à prix d'argent on allie
 Aux plus éclatantes maisons,
 Dont l'antique histoire est remplie;
 Découvrent-ils des noms plus grands,
 Un fourbe généalogiste,
 D'eux, à ces noms trouve une piste;
 Comme ils changent d'habits, ils changent de
 parens;

Chez eux l'orgueil domine, & non pas la nature.
 Je connois leurs défauts mieux qu'ils ne font les
 miens;

Mais je ne savois pas, Cochon, je vous le jure,
 Qu'il fût des d'Hoziers chez les chiens;
 A peu près voilà votre histoire:
 Hier cynique, aujourd'hui dieu;
 Vous êtes dans les cieux, aux bords de l'onde
 noire,

Et sur terre, en troisième lieu ;
 Cela n'est pas facile à croire.
 Quoi ! vous seriez tout-à-la-fois
 Le grand chien dont l'ardeur nous brûle ,
 Le laid chien à la triple voix ,
 Le gros chien dont je fais scrupule
 D'écouter les tendres abois ?

Vous parois-je assez bête, ou bien assez crédule,
 Pour croire qu'un chien en soit trois ?
 Lorsque je vous contai la galante aventure
 Qu'eut Vénus sur les bords du Nil ,
 Je n'eus point, comme vous, recours à l'im-
 posture ;

Je ne prouve pas bien, dites-vous, qu'en droit fil
 Je sois de la mère des Graces ;
 Quelle preuve vous en faut-il ?
 Passons-nous des contrats qui des premières
 races

Jusqu'à nous conservent les traces ;
 Je ne puis donc avoir pour moi
 Que la seule mythologie.
 Quel livre est plus digne de foi ,
 Qu'un livre qui contient en soi
 La première théologie ?
 Si parmi les célestes feux
 Qui règlent le sort de chaque être ,
 On voit votre espèce paroître ,
 N'en foyez pas plus orgueilleux.

L'âne de l'ivrogne Silène ,
 : bouc sale & puant , le scorpion hideux ,
 Et mille monstres affreux
 ont , comme elle , briller la lumineuse plaine.
 ais , Cochon , montrez-moi quelqu'un de
 parmi vous

Dont on ait cru la cervelle assez saine
 Pour lui donner la forme humaine ,
 Comme les dieux ont fait pour nous.
 dis un jeune fou possédoit une chatte ,
 ur qui l'histoire dit qu'il prit beaucoup
 d'amour ;

Il ne se passoit pas un jour
 d'il ne baïsât cent fois & sa gueule & sa patte ;
 : cet étrange amour c'étoit-là tout le fruit ;

Et comme il faut quelque'autre chose ,
 Ce pauvre amant se vit réduit
 demander aux dieux une métamorphose.
 n'épargna ni soins , ni pleurs , ni revenus ,

Pour se rendre Vénus propice.
 Le célèbre temple d'Erice ,
 Fuma de plus d'un sacrifice.
 Il fit tant enfin que Vénus ,
 r excès de pitié pour sa bizarre flamme ,
 De sa chatte fit une femme.

N'allez pas , en chien ignorant ,
 oire encor que j'impose à la belle déesse ;
 De l'honneur fait à mon espèce ,

Je donne Esope pour garant ;
Mais oublions tous deux notre race immortelle.
Finiſſons, Cochon, j'y conſens,
Une ſi ſanieuſe querelle ;
Soyez pour moi tendre & fidelle.
Malgré les dieux je cede au trouble que je ſens.
Que les galans propos, que les jeux innocens
Naſſent chez nous d'une tendreſſe
Que ne ſoutiendra point le commerce des ſens.
Allons enſemble, allons ſans ceſſe
Cueillir aux rives du Permeſſe
De ces fleurs qui durent toujours.
Couronnons-en ce maître incomparable,
Dont le divin génie embellit vos diſcours ;
Et laifſons dans le monde un ſouvenir durable
De nos ſingulieres amours.



LES CHATS,

TRAGÉDIE LYRIQUE.

ACTEURS.

GRISETTE, chatte de madame Deshoulières, amante de Cochon.

MIMY, chat de mademoiselle Deshoulières, amant de Grifette.

MARMUSÉ, chat de madame Deshoulières, confident de Mimy.

CAFAR, chat des minimes de Chaillot, député des chats du village.

Troupe de chats du voisinage.

L'AMOUR.

*La scène est à Paris , dans la maison
de madame Deshoulières.*

LES CHATS,

TRAGEDIE LYRIQUE.

*Le théâtre s'ouvre , & représente une terrasse
de plain-pied aux gouttières.*

SCENE PREMIERE.

MIMY, MARMUSE, Chœur de Chats
du voisinage.

M I M Y.

Je ne puis plus souffrir les rigueurs dont
Grifette

Paye mes soins & mon tourment.

Pour Cochon, tu le fais, l'ingrâte me maltraite;

Ciel ! quel dérèglement !

Une chatte choisir un chien pour son amant :

Conçois-tu bien, mon cher Marmuse,

L'excès des peines que je sens ?

Depuis deux ans

Un vilain chien possède un cœur qu'on me refuse.

M A R M U S E.

A votre désespoir, Mimy,
Je ne puis exprimer combien je suis sensible,
J'ai vers la belle gloire une pente terrible ;
Et de plus je suis votre ami ;
Croyez-moi, quittez une chatte
Assez peu délicate
Pour préférer un chien au plus parfait des chats.

M I M Y.

Je ne saurois cesser d'adorer ses appas ;
Mais il faut aujourd'hui que ma vengeance
éclate ;
Ami, ne m'abandonne pas,
Viens m'aider à punir une maîtresse ingrate.

M A R M U S E.

Quand il faut vous servir, pour moi rien n'est
sacré ;
Allons, je vous offre ma patte,
Disposez-en à votre gré.



SCENE

SCÈNE II.

MY, MARMUSE, CAFAR, Cœur
de Chats du voisinage.

CAFAR.

APPRENEZ, beaux matous, une grande
nouvelle,
Cochon vient de perdre le jour;
Une rage affreuse & cruelle
Grifette a ravi l'objet de son amour.

MARMUSE.

Le cœur de Grifette
Est donc à louer,
Avec la coquette
Qui veut se jouer !
Pour moi qui me penso
Un chat d'importance,
Je ne ferai rien
Qui vous fasse dire
Que mon cœur aspire
Aux restes d'un chien.

MIMY.

la main favorable a lavé notre injure

K

Dans le sang de ce chien maudit ?
 Cafar, faites-nous le récit
 De cette agréable aventure.

M A R M U S E.

Ne vas pas imiter le style triomphant
 D'un genre de mortels que beaux esprits on
 nomme,
 La mouche entre leurs mains devient un élé-
 phant.
 Et l'on pourroit aller de Paris jusqu'à Rome,
 Avant qu'ils eussent dit le chagrin d'un enfant
 A qui l'on dérobo une pomme.

C A F A R.

Je n'ai garde d'être si sot.
 Un village, ici près, qu'on appelle Chaillot,
 Agréable, abondant, vaste, peuplé tout
 comme....

M A R M U S E.

Justement, t'y voilà, nous pouvons faire un
 somme,
 Avant que nous soyons à la mort de Cochon,
 Harangueur fastueux, dont l'éloquence assomme;
 Puisse-t-on de ta peau bientôt faire un manchon!

C A F A R, à Mimy.

Ce soy vous est-il nécessaire ?

MIMY.

Ne vous amusez pas à ses emportemens.

C A F A R.

Sachez donc que depuis un temps
 Chaillot est devenu le séjour ordinaire
 D'un maréchal, vaillant comme défunt César
 Sage comme un Caton, savant comme un
 Homère....

M A R M U S E.

Alte-là, mon ami Cafar,
 L'éloge n'est pas ton affaire;
 Nous connoissons ce maréchal,
 Ce qu'il a fait, ce qu'il peut faire,
 Et nous l'aimons, foi d'animal.

C A F A R, à *Mimy*.

Ne voulez-vous pas faire taire
 Ce petit fripon de matou?

M I M Y, à *Marmuse*.

Ah ! Marmuse, écoutez, si vous voulez me
 plaire.

M A R M U S E.

Qu'il me soit donc permis de bâiller tout mon
 soul.

C A F A R.

Cochon trop orgueilleux des faveurs de son maître,

De tous les autres chiens attirant le courroux :
C'en est trop , dirent-ils , vengeons-nous , ven-
geons-nous ;

Il faut nous défaire d'un traître.

La rage à cet instant vint s'offrir devant eux :
Qu'un de vous aujourd'hui , dit-elle , me re-
çoive

Sans qu'on s'en apperçoive ,

Je punirai cet orgueilleux.

Citron , sans tarder davantage ,

Ouvre toute son ame à la cruelle rage ;

D'abord ce chien adroit

Parcourut le village ,

Puis vint prendre Cochon par un vilain endroit ,

Et l'envoya là-bas tout droit.

M I M V.

La fortune pour nous devient donc favorable ;

Ce chien , ce rival redoutable ,

Pour qui nos tendres soins ont été négligés ,

A subi des destins l'arrêt irrévocable ;

Mais peut-être les maux dont l'Amour nous
accable

N'en feront pas plus foulagés.

Guilette pleurera ses plaisirs dérangés.

Quand on aime, est-ce un avantage,
De voir du fier objet, à qui l'on rend hom-
mage,

Les beaux yeux toujours affligés ?

C H Œ U R de Chats.

Miaou, miaou, nous sommes tous vengés.

M A R M U S E, à *Mimy*.

Au lieu de vous répandre en de belles paroles,
Nous ferions mieux d'aller, à pas bien ménagés,

Dérober là-bas quelques soles, \
Ou de certains chapons, de graisse tout char-
gés,

Que je fais qu'on n'a pas mangés.

M I M Y.

Marmuse, un autre soin m'occupe.

M A R M U S E.

En héros de roman, comme une franche dupe,
Cher ami, vous vous érigez.

C H Œ U R de Chats.

Miaou, miaou, nous sommes tous vengés.



SCENE III.

GRISSETTE, MIMY, MARMUSE,
CAFAR, CHŒUR de Chats du voisinage.

GRISSETTE.

CRUELS matous , qu'osez-vous dire ?
Songez-vous que vous m'outragez ?

CHŒUR de Chats.

Miaou, miaou, nous sommes tous vengés.

GRISSETTE.

A mes cruels ennuis je ne saurois suffire,
Mon juste désespoir va finir mes malheurs,
Miaou, miaou, coulez, coulez mes pleurs,
Malgré la haine naturelle
Que le ciel en naissant imprima dans nos cœurs :
Cochon défarma mes rigueurs ;
Et je perdis pour lui le beau nom de cruelle ;
Miaou, miaou, coulez, coulez mes pleurs.

MARMUSE.

Grissette, rougissez de vos folles douleurs.

CHŒUR de Chats.

Grifette, rougissez de vos folles douleurs.

GRIFETTE.

Non, ce n'est point assez de pleurer ce que
j'aime ;

Son trépas demande le mien.

Mourons pour cet illustre chien ;

A ces mânes errans immolons-nous nous-
même :

Non, ce n'est point assez de pleurer ce que
j'aime ,

Son trépas demande le mien.

MIMY.

Ce n'est donc pas assez, chatte injuste & bar-
bare ,

D'avoir trahi votre devoir

Par une passion bizarre ;

Quand la mort d'un rival rallume mon espoir,

Il faut encor me faire voir

Tout ce qu'à mon amour votre douleur pré-
pare.

Craignez que cette patte.... ah ! ma raison
s'égare ,

Je frissonne.... je meurs....

MARMUSE, à Mimy.

Bon soir.

à Grifette.

C'est un diable quand on l'irrite ;
 Ne vous exposez pas à son ardent courroux,
 A contenter ses feux tout en lui vous invite ;
 Cochon n'avoit d'autre mérite
 Que celui d'être aimé d'un héros & de vous.

GRIFETTE.

Son choix autorisoit ma fatale faiblesse ;
 On fait pour mon amant la douleur qui le
 presse ,
 Mon cher Cochon étoit le plus beau des
 toutous.
 Miaou, miaou.

MARMUSE.

Peste des miaous.
 Beauté capricieuse
 Soyez un peu moins précieuse ,
 Le ridicule suit de bien près les grands goûts.
 Cet assemblage de merveilles ,
 Ce Cochon , ce chien tant aimé ,
 Etoit sans queue & sans oreilles ;
 Il fut , dit-on , sauvé de l'égout de Marseille ,
 Et Cochon fut nommé ,
 Tant il avoit de l'air de cette bête immonde ;
 Il sortoit de sa gueule une certaine odeur

L E S C H A T S. 153

Qui se faisoit sentir de cent pas à la ronde ;
Il ne lui restoit plus qu'un œil distillateur :
C'étoit , à cela près , le plus beau chien du
monde.

G R I S E T T E , C H Œ U R de Chats.

Non , Cochon étoit fait { pour enflammer un cœur.
 { pour faire mal au cœur.

M A R M U S E.

Durant tout le cours de sa vie ,
Il ne se passa jour , je n'en excepte aucun ,
Qu'il ne lui prît une sincère envie
De dévorer toujours quelqu'un ;
Chapons , perdrix entroient dans sa panse pro-
fonde ,
Sans qu'il prît soin de les mâcher.
Caresses ni bienfaits ne pouvoient le toucher :
C'étoit , à cela près , le meilleur chien du
monde.

G R I S E T T E.

Ose-t-on à mon cœur porter de pareils coups ?
Ah ! que d'horreurs , & quel blasphème !
Redoutez , médifans matous ,
Redoutez ma fureur extrême ,
Tremblez , tremblez tous.
Toi , divine Vénus , dont je suis descendue ,

Viens ici défendre mes droits ;
 Ne laisse pas pour moi ta tendresse inconnue ;
 Punis des habitans des toits
 La brutale & dure insolence ,
 C'est en moi ton sang qu'on offense.

MARMUSE.

Nous redoutons peu sa vengeance ,
 Un chat, aux bords du Nil, fut jadis son époux,
 Et nous avons fait connoissance ,
 Tandis qu'elle étoit parmi nous.
 Cessez donc d'invoquer la charmante déesse ,
 Redonnez-vous à votre espèce ,
 Votre destin fera plus doux.

CHŒUR de Chats.

Redonnez-vous à votre espèce ,
 Votre destin fera plus doux.

GRISSETTE.

Je dois à Cochon ma tendresse ;
 Dussiez-vous être encor mille fois plus jaloux,
 Vous verrez à quel point pour lui je m'intéresse.

CHŒUR de Chats.

Redonnez-vous à votre espèce ,
 Votre destin fera plus doux.

LES CHATS.

155

MARMUSE.

Menuet.

Il faut n'être pas mal folle ,
Pour aimer un amant mort ;
Les humains en sont d'accord ;
On apprend à leur école
Que l'absent a toujours tort.

MIMY.

L'ingrate a déjà fait retraite ,
Elle fuit mes feux irrités.
Ah ! cruelle chatte , arrêtez ,
Grifette , Grifette , Grifette.

CHœur de Chats.

Grifette , Grifette , Grifette.
Ah ! cruelle chatte , arrêtez.

SCENE IV.

AMOUR , MIMY , MARMUSE ,
CAFAR , CHœur de Chats.

AMOUR , *à califourchon sur une gouttière*

TENDRE matou , laissez-la faire ,
Votre infortune finira ;

J'en jure par mon arc, j'en jure par ma mère;
La constance est une chinière,
Dont Grifette se lassera.

CHœur de Chats.

Croyons, croyons l'Amour, ce dieu nous
vengera.

Fin des Chats.

HISTOIRE

D E S

R A T S.

Pour servir à l'Histoire Universelle.





DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

DEPUIS que les auteurs amusent ou ennui-
ent les lecteurs , on n'a jamais été en
droit de censurer le choix de leur sujet.
Chacun peut impunément suivre son goût,
son talent , son caprice même , sans être
comptable au Public que de l'exécution
seule du projet qu'il a choisi. Je suis très-
persuadé que nous sommes nés pour ser-
vir la société , & j'honore infiniment tous
les savans qui ont travaillé à éclairer les
hommes , & sur-tout à les rendre meil-
leurs. Mais comme malheureusement leurs
talens me manquent , je n'ai garde de
trop présumer de ma destination dans les
sciences ; ainsi je prends la liberté de
donner une favorable interprétation au
principe ; je conviens de la nécessité de
contribuer au bien commun , mais je pense

qu'un auteur peut s'acquitter à peu de frais de cette étroite obligation.

En effet, plus je réfléchis sur les différens intérêts de la société, plus il me semble que l'amusement, le plaisir, la bagatelle, sont des parties essentielles de l'utilité publique, plus je trouve très-nécessaires la plupart des choses qu'on nomme inutiles, & sur-tout dans le monde littéraire : ces riens qui réjouissent l'imagination aux dépens même de l'esprit, qui dissipent l'ennui, ne me paroissent nullement des riens méprisables ; parce que nous sommes autant faits pour être réjouis que pour raisonner.

Ces vérités n'ont pas besoin de preuves, elles portent avec elles une conviction que jamais on n'a mieux sentie qu'aujourd'hui ; on aime la futilité, on court après la bagatelle, ce sont les divinités du tems, que tout auteur qui veut être lu doit encenser ; leur regne ne sera peut-être pas éternel, mais il est à-présent dans son plus grand brillant, le public est entièrement subjugué : depuis que deux ou trois beaux

P R É L I M I N A I R E. 15

esprits lui ont donné le ton par des ouvrages légers, de petites piéces amufantes, des romans agréables qu'on a pris pour des livres de caractères : on dévore avidement tout ce qui eft marqué au même coin, & meffieurs les auteurs, en gens habiles, profitent de la mode ; ils font pleuvoir les brochures en tous les genres, qui ne demandent pas plus de peine à composer qu'à lire ; tout le monde fait des hiftoriettes, des contes, des poéfies fugitives, & les Mufes devenues épicuriennes, pour ne pas avoir l'affront de fe voir abfolument abandonnées, ne chantent que la pareffe, la molleffe & la volupté.

Des perfonnes même d'un mérite diftingué fe laiffent entraîner par le torrent, & facrifient à la même bagatelle, des talens qu'ils pourroient employer aux plus grandes chofes. Les cenfeurs ont beau dire que c'eft dommage que tel auteur ait tant d'efprit, ou qu'il le place fi mal à propos ; monfieur l'auteur, loin d'avoir honte de la censure, ne la prend que

A iij

pour un aveu authentique du seul mérite dont il toit jaloux.

Si l'on me demandoit sérieusement ce que je pense de ce goût du siècle, je ne le dirois pas ; je n'ai garde de juger le public qui est mon juge ; je fais seulement que son goût s'accorde à merveille avec celui du plaisir , & que je dois m'y conformer ; c'est pour cela que j'ai choisi, entre mille , un sujet plaissant ; si je l'ai mal rempli , on doit en vérité me tenir compte de l'intention , & me faire grâce en faveur de ma complaisance pour mes concitoyens auxquels j'aurois voulu être utile en les amusant.

Voilà un grand préambule pour conclure qu'il m'a été permis d'écrire l'histoire des Rats, des Hanneçons même, ou des Mouches, si j'avois voulu. Dans le fond, je crois mes preuves fort bonnes ; mais en même tems je doute fort qu'on y ait égard. On ne lit guère les préfaces, crainte de l'ennui qui en est inséparable, & pour se réserver le plein pouvoir de critiquer sans remontrance , & de trouver dans

l'ouvrage, des défauts qu'un faiseur de phrases fait pallier ou excuser adroitement comme inévitables ; car toutes les préfaces ne sont que des mémoires apologétiques, & celle-ci n'est point autre chose.

Je dois ajouter encore que les chats m'ont donné l'idée de l'histoire des rats, & le courage de l'entreprendre : ils ont tant de rapport ensemble, que les derniers m'ont paru mériter le même honneur que leurs ennemis. Le livre des chats m'a donc servi d'exemple ; je l'aurois même pris pour modèle, si la crainte de tomber malgré moi dans les larcins de l'imitation, & plusieurs autres raisons ne me l'avoient défendu. Chacun doit se livrer à son caractère, & le mien n'est nullement porté pour l'éloge, je n'aime pas à séparer des qualités inséparables, ni faire abstraction des mauvaises pour présenter les autres dans un jour séduisant ; cela n'est pardonnable tout au plus que dans les oraisons funebres.

J'aurois pu encore, en imitant les auteurs qui ont fait les fameux éloges de

la Fievre, de l'Anc, de Car, de Rien, de Quelque chose, de Personne, &c. employer, pour louer les Rats, de brillans paradoxes : mais il faut pour cela une fécondité & une souplesse d'imagination que la nature m'a absolument refusées ; je raisonne, mais je n'imagine qu'avec peine.

Qu'est-ce donc que l'histoire des Rats, si je n'y prends le ton de l'éloge, & si elle ne roule point sur le burlesque ? Je serois fort embarrassé d'en donner une juste idée ; c'est un ouvrage de marqueterie, ce sont les *Juvenelia* d'un militaire qui est entre son quatrième & son cinquième lustre ; & de plus, si l'on veut, une histoire littéraire, critique, morale, politique, physique, naturelle, militaire, & presque universelle. Je m'éloigne peut-être de la modestie qu'on affecte dans les préfaces ; je m'annonce d'une manière fastueuse, au lieu de prendre cet air humble & soumis si convenable à un auteur qui va s'exposer à la merci de ses lecteurs : j'ai tort, sans doute ; cependant on trouvera vérl-

tablement dans mon ouvrage un peu de tout ce que je promets.

Les Rats fournissent dans le genre historique le plus beau sujet du monde ; ils ont rapport à tout , tout a rapport à eux ; en un mot , j'ai trouvé la matière si vaste , que mon plus grand embarras a été de faire un petit livre ; car je pouvois , sans me gêner , acquérir l'honneur de l'*in-folio* ; mais j'y ai renoncé généreusement , encore par condescendance pour la délicatesse de mes contemporains , qui s'endorment à la vue d'un ouvrage un peu considérable. Les Grecs disoient qu'un grand livre étoit un grand mal ; on a enchéri sur eux , & l'on pense aujourd'hui que le plus petit livre est le meilleur : ainsi l'on pourroit bien encore réduire le mien à la simple brochure , malgré ce qu'il m'en a coûté pour l'abrégé. Mais je vois à cela un bon accommodement , c'est de regarder chacune de mes lettres comme autant de brochures séparées , & pour éviter l'ennui d'une lecture suivie , de n'en lire qu'une par mois ; c'est ainsi que les histoires de

Jacob, (1) de Marianne, de Jeannette, (2) &c tant d'autres brochures périodiques données en détail, soutiennent l'appétit du public.

Je prévois aussi que mon plus grand crime sera une érudition qu'on ne jugera inutile que pour avoir lieu de s'en moquer : si c'est un crime d'être érudit, je puis bien protester d'innocence contre cette accusation, quoiqu'au défaut du génie qui me manque elle pût me faire honneur ; mais il y auroit de la mauvaise foi à en profiter. Je n'ai jamais lu que très-faiblement, crainte de perdre la liberté de penser par moi-même, en acquérant les connoissances des autres ; qu'on ne s' imagine pas aussi que j'aie passé des années à ramasser les matériaux de cet ouvrage. La collection, en vérité, ne m'a pas coûté huit jours de recherches : un livre en indique dix ; & comme le plus moderne est une compilation de tous les autres, on

(1) La P. des parents.

(2) La P. des p. par m.

P R É L I M I N A I R E. II

devient auteur à bon marché. C'est pour-
quoi si mon histoire est mauvaise, je n'au-
rai pas au moins à me repentir d'avoir
perdu beaucoup de tems à en rassembler
la matière ; & si elle étoit passable , je ne
veux pas qu'on la regarde comme le fruit
d'une compilation pénible, ni même d'une
érudition acquise par une longue étude.

Je demande pardon à mes confrères en
Apollon , de dévotier ainsi les profonds
mystères de la belle littérature, & d'ap-
prendre la façon de fabriquer sans peine
des livres très-gros & très-savans ; mais
je dois cette indifférence au public, qui
apprécie ordinairement les travaux des
compilateurs, plus qu'ils ne méritent, &
plus quelquefois que les productions du
pur génie.

Au reste, je ne prétends pas que tout
livre d'érudition soit facile à faire. Pour
bâtir la basilique de Rome, il n'a pas suffi
d'en ramasser les pierres & les marbres,
il a fallu les tailler & les mettre dans leurs
places, pour former ensemble ce superbe
édifice, selon les regles & les proportions

de l'architecture. Il en est de même des ouvrages d'esprit , le grand art consiste dans l'architecture , & peu de personnes peuvent l'attraper. Or je n'ai pas la vanité de me mettre de ce petit nombre ; j'avoue même que j'ignore entièrement les règles de cette ingénieuse disposition dont dépend la destinée de mon ouvrage.

J'aurois encore beaucoup d'obligation à mes lecteurs , s'ils étoient assez généreux pour excuser mes fréquentes digressions : j'avoue que je m'écarte à tout moment de mon sujet pour courir à droite & à gauche sur des terres étrangères ; mais sans ces excursions , comment aurois-je pu me défendre de l'ennui d'une marche uniforme ? Je suis même inégal par-tout : tantôt je raisonne sérieusement , tantôt je veux plaisanter ; quelquefois je prends un style empoulé par imitation , ensuite je reviens au naturel ; enfin ma plume suit toujours la disposition actuelle de mon ame plutôt que la nature du sujet , & je n'imagine pas qu'il soit possible de soutenir le même style ni le même caractère depuis la préface jusqu'au privilège.

Ce qui me déplaît davantage, c'est que je fais trop de réflexions morales, cela sent véritablement le pédant qui veut dogmatifer, & sûrement ce n'est point mon caractère; cependant il faut croire, pour me consoler, que je plairai par-là à nombre d'honnêtes-gens qui aiment les choses approfondies.

Je puis au moins protester que j'épifode plutôt par occasion, ou sans raison, si l'on veut, que pour faire étalage de science & de littérature : si c'étoit-là mon dessein, j'en serois bien la dupe, car je ne crois pas que beaucoup de mes lecteurs se laissent éblouir par un faux air d'Encyclopédie; mais comment faire? Nous vivons dans un siècle heureux, où toute la science est digérée, pour ainsi dire; on ne pâlit plus sur les livres, on ne sait rien, cependant l'on fait de tout, & je suis presque à la mode de ce côté-là; cela se peut dire, je crois, sans vanité.

Je n'ai point ménagé les citations & les faits, parce que l'histoire n'est pas composée d'autres choses, & c'est même par-

là que mon ouvrage peut avoir quelque mérite. Qu'on brûle un galon, on retrouve toujours le métal ; on n'y perd que la façon. Je consens volontiers qu'on mette mon histoire au creuset ; si j'en fais pour la façon, on y retrouvera au moins des traits curieux, des faits intéressans, enfin une matière précieuse, qui pourroit reprendre une meilleure forme entre les mains d'un habile ouvrier.

Cependant je m'apperçois que j'avance dans cette préface, dont je voudrois bien déjà être sorti. Je crois avoir prévenu quantité d'objections ; mais j'en laisse encore davantage en arrière. Premièrement, parce que je n'y fais point de réponse ; en second lieu, parce qu'il n'est pas permis d'allonger une préface comme on tire un lingot d'or. D'ailleurs, ma première lettre est déjà une sorte de préface qui me dispensoit peut-être de celle-ci ; en effet je croyois pouvoir m'en passer lorsque j'écrivis la lettre ; mais j'en ai reconnu depuis la nécessité, & je n'ai pu effacer ce qui étoit écrit.

Il faut pourtant, quoi qu'il en puisse arriver, que je dise deux mots sur le combat des Rats & des Grenouilles; si je l'ai commenté, si je l'ai analysé, comme j'ai fait, j'ai cru devoir cette galanterie aux dames, persuadé aussi que tous ceux qui ne savent pas le grec me seront obligés de leur faire connoître les badinages du divin Homère, & le goût de l'antiquité; d'ailleurs ce poëme justifie encore l'entreprise de mon histoire, on peut tout hasarder sur l'exemple d'Homère.

Je recommence encore à craindre qu'on ne lise pas ce discours préliminaire, & supposé qu'on le lise, effacera-t-il les impressions qu'aura déjà faites l'étiquette du livre? Il me semble voir le frontispice crayonné par mes lecteurs de traits piquans différemment tournés, mais exprimant tous en gros, qu'il faut avoir des Rats pour en faire l'histoire. La pointe est d'autant plus spirituelle qu'elle se présente naturellement; j'en sens aussi toute la force.

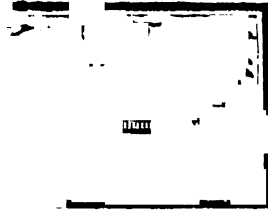
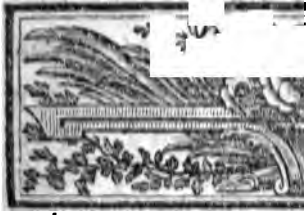
Néanmoins, il faut bien prendre mon parti. On n'est pas auteur impunément;

16 DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

& il est juste de sacrifier quelque chose à la vanité d'être imprimé. Après tout, ceux qui disputoient autrefois à Lyon le prix de l'éloquence devant l'autel d'auguste, étoient encore plus téméraires que moi; & sans doute qu'ils auroient volontiers échangé la crainte d'être plongés dans le Rhône, & la honte d'effacer leur piece avec la langue, contre toutes les blessures épigrammatiques que je dois essuyer.



HISTOIRE



HISTOIRE

DES

RATS,

Pour servir à l'Histoire Universelle.

LETTRE PREMIERE.

Telluris sobolem cantabo , genusque superbum.

Vous savez, monsieur, qu'on donna au public, il y a quelques années, un ouvrage sur les Chats. On fut charmé de connoître plus particulièrement ces anciens dieux de l'Egypte, & ceux qui les aiment trouvèrent dans les éloges qu'en fit l'auteur, de fortes raisons pour les aimer encore d'avantage; cet ouvrage ne laissa rien à désirer aux naturalistes mêmes, que de le voir suivi de l'histoire des Rats,

B

écrite avec autant d'élégance & de sagacité; cependant jusqu'ici personne ne l'a entreprise, quoiqu'il semblât qu'on dût s'en disputer l'honneur.

En effet, si la haine réciproque des Romains & des Carthaginois, si les guerres sanglantes & les révolutions de ces deux puissantes républiques nous font souhaiter de les connoître également l'une & l'autre; si nous regrettons sans cesse que les Carthaginois n'aient point eu de leur côté un Tite-Live, comme leurs ennemis; pourquoi de deux peuples antipathiques, qui depuis le commencement du monde se disputent nos foyers, l'un sera-t-il seul l'objet de notre curiosité, tandis que nous n'aurons pour l'autre que de l'indifférence?

Ma comparaison n'est point burlesque, puisque, dans un (1) ouvrage assez sérieux, les chats sont comparés à ce grand capitaine Carthaginois qui fit souvent trembler Rome; & les rats, à ce général Romain qui détruisit Carthage. » Lorsque Annibal, » dit l'auteur, ne se permettant aucun repos, ob- » servoit sans cesse Scipion, afin de trouver l'oc- » casion favorable pour le vaincre; quel modèle » avoit-il devant les yeux? Il guettoit son ennemi, » comme le chat fait la souris.

Mais à bon chat bon rat: Scipion de son côté avoit

(1) Voyez les Chats,

apparemment pour modele quelque rat habile , dont il oppoſoit les rufes à celles d'Annibal. Ce trait ſeul peut , monſieur , vous prévenir en faveur des rats , ou du moins vous faire entrevoir ce qu'on peut gagner à les connoître.

On prétend que les animaux ont été nos premiers maîtres en tout genre , & que ſi nous les avons ſurpaſſés en quelque choſe , ç'a été à force de les copier. Il eſt probable que le triangle que forment en volant les bandes de canards & d'oies ſauvages , a donné la première idée du triangle d'Ælien , & de la tête de porc , dont les anciens ſe ſervoient quelquefois dans leur ordre de bataille. A qui devoit-on l'invention de la tortue militaire , ſi ce n'eſt à la tortue même , qu'on imitoit en ſe couvrant avec des boucliers ? Les cigognes , lorsqu'elles vont en troupe , ont leurs ſentinelles , leurs gardes avancées , leurs ſignaux. Les caſſors ſur-tout ont le talent d'aſſurer leurs travaux par un diſcernement invariable à diſtribuer des vedettes vigilantes , qui ſavent (1) battre la retraite dans l'occaſion ; des chevaux attaqués par le loup forment une eſpece de bataillon ou d'écadron , comme on voudra l'appeler , ſe ſervant

(1) Leur queue eſt couverte d'écaillés , & plate comme celles des poiſſons ; on dit qu'ils en frappent ſur l'eau des coups qu'on entend à une demi-lieue à la ronde.

sur une ligne droite qu'ils arrondissent quelquefois pour enfermer le loup , s'il est seul , ou pour faire face de tous côtés , s'ils ont affaire à plusieurs. Le porc-épic lance avec une dextérité infinie les sortes de fleches dont il est couvert ; enfin les renards , les Blaireaux , les lapins , doivent passer pour les inventeurs des mines & des contre-mines.

Pour peu que j'eusse de dévotion pour les gros livres , je pourrois vous en faire un assez considérable sur l'art de la guerre , tiré des animaux , avec des observations qu'on ne trouve point sûrement dans tous les savans commentateurs de Polybe , sans exception : Combien de volumes pourroient encore fournir facilement tous les quadrupedes , les volatiles , les insectes , les reptiles , auxquels nous sommes redevables de la découverte des arts , peut-être même des sciences , & sur-tout de la morale ?

Le gouvernement des abeilles est un modele parfait de monarchie ; la démocratie constitue la forme de celui des fourmis ; & celui des castors , passe pour (1) aristocratique ; c'est peut-être sur ces grands modeles que se sont établies les trois especes principales de gouvernement qui partagent l'univers. D'ail-

(1) En Pologne on distingue parmi les castors , les nobles & les roturiers ; les premiers ont une robe plus riche , & commandent aux autres. Or cela , dit-on , prouve bien que la noblesse est quelque chose de réel.

leurs les pilotis des castors , & les cellules des abeilles ont été les premiers morceaux d'architecture qui aient donné aux hommes l'idée des maisons. La prévoyance de la fourmi laborieuse a donné lieu à des apologues très-sentés , & nous avons appris à son exemple à faire des (1) magasins. L'ouvrage du ver-à-soie fit chercher la façon de filer la laine, le lin , les écorces d'arbres & la toile de l'araignée , l'art de faire des étoffes. Sans impiété on peut conjecturer que la bonne Cerès ne montra aux hommes à labourer la terre , qu'après l'avoir vu remuée par les animaux dont la magicienne Circé donna la forme aux compagnons d'Ulysse ; & qu'Apollon, en passant pour l'inventeur de la musique , jouit d'un honneur dérobé aux rossignols. Les cœurs tendres & constans ne se proposent-ils pas l'exemple des tourterelles ; & celui du papillon volage , n'aide-t-il point souvent les amans malheureux à briser des chaînes incommodes ? Nos chansons en font foi.

A-présent je serois peut-être autorisé à conclure , que l'histoire d'un petit insecte peut valoir celle d'un grand empire. Adresse , prudence , prévoyance , sagesse , courage , frugalité , générosité , reconnois-

(1) Malheureusement un habile physicien a découvert que les fourmis ne font point de magasins , & qu'elles ne mangent point l'hiver. M. de Réaumur a bien eu tort de nous ôter un si beau sujet de moralité.

sance, talens, vertus, tout enfin se trouve chez les animaux ; il ne s'agit que de bien chercher. Vous me prendriez sans doute, monsieur, pour un enthousiaste, si je n'avois de bons garans de tout ce que j'avance ici : ce sont, le divin Platon, & le célèbre M. Despreaux, l'émule d'Horace & de Juvenal : Le premier compte parmi les avantages de l'âge d'or, (qui par parenthèse n'a jamais existé) le bonheur qu'avoient alors les mortels fortunés, de vivre en bonne intelligence avec les animaux, & de s'instruire dans ce commerce utile. Notre poète François a senti, comme le philosophe Grec, combien nous avions besoin des leçons des bêtes, qu'il croit bien moins bêtes que nous ; il débute ainsi dans une satire qui est, à ce que l'on dit, une de ses plus belles.

De tous les animaux qui s'élevent dans l'air,
 Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
 De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
 Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Or, l'avis de M. Despreaux doit être celui de tout le monde, à cause de sa réputation, & parce qu'on ne peut pas le soupçonner de partialité lorsqu'il juge contre ses propres intérêts, comme s'il ne tenoit point à la nature humaine. Le reste de la pièce répond parfaitement au début, il nous envoie à l'école de

la sagesse chez les fourmis, les loups, les ours, les vautours, les lions; & les belles peintures qu'il fait de leurs mœurs, sont décisives en faveur de ma cause; elles prouvent tout ce qu'on auroit pu me contester (1).

Cependant chaque province, chaque village a son histoire. Chaillot même (2) a la sienne; on a mis beaucoup d'esprit à écrire les tours & les friponneries d'un misérable Guzman d'Alfarache; on a chanté les illustres forfaits d'un Cartouche, on a transmis à la postérité, avec beaucoup d'exactitude, les vies joyeuses des virginités estropiées de la Grèce & de la France; enfin on ne finit pas de nous donner de faux mémoires, des aventures imaginaires, des anecdotes, souvent peu intéressantes; tandis qu'on néglige de connoître les animaux, & d'apprendre d'eux mille bonnes choses. Orgueilleuse indifférence!

(1) Aujourd'hui les animaux sont bien changés. *O tempora! O mores!* Les loups dans nos forêts se déchirent; les chiens dans les rues s'étranglent; les bœufs, les chevaux, les moutons mêmes, se tuent. & il n'est pas jusqu'aux timides colombes qui ne se battent; enfin nous ne voyons point d'animaux sur la terre, dans l'eau, ou dans l'air, qui, pour l'amour, la faim, ou quelques autres intérêts, ne se fassent la guerre, comme les hommes.

(2) Village à une demi-lieue de Paris. Cette histoire est une critique fine & agréable de la mauvaise érudition des Antiquaires.


Nous les croyons faits pour nous , & nous les méprisons trop pour daigner les étudier. Notre curiosité ne va guère au-delà du nom & de la figure de ceux qui peuvent nous nuire ou nous servir dans l'usage ordinaire de la vie ; & généralement les plus connus sont ceux qui figurent sur nos tables.

Sur-tout depuis que les disciples de Descartes , plus hardis que leur maître , ont osé décider que les animaux étoient de pures machines , on s'est accontenté à ne voir dans leurs actions que les effets d'un mécanisme , dont on convient en même tems ne pouvoir expliquer les premiers principes. Ainsi presque plus de gloire à espérer pour un naturaliste de toutes les découvertes morales qu'il peut faire , il ne doit point compter sur les applaudissemens d'un public indifférent pour tout ce qui n'est pas physique.

Je vous avoue , monsieur , que ces réflexions n'avoient d'abord découragé ; mais enfin j'ai pensé , après Horace & d'autres grands hommes Grecs & Latins , qu'il ne faut pas écrire pour le plus grand nombre , & qu'un ouvrage est bon s'il plaît aux lecteurs pour lesquels il est fait.

Si dans celui-ci , monsieur , vous ne trouvez qu'un style ordinaire , point de constructions nouvelles , aucun de ces termes ingénieusement créés , dont on enrichit notre langue depuis quelques années avec tant de succès , je me flatte au moins que vous y

reconnoîtrez un caractère ami du vrai. Eloigné de la partialité qu'on a reprochée à Pline , à Quinte-Curce , à Velleïus Patereulus , & presque à tous les historiens , tant anciens que modernes ; je ne vous ennuirai point de l'éloge des rats.

Je proteste d'abord , (& vous me croirez sans peine ,) que je n'ai jamais aimé les rats : je n'ai avec eux qu'un commerce nécessaire & très-involontaire ; d'ailleurs je n'ai ni maîtresse ni protecteur dont l'éloge des rats pût flatter le goût bizarre : en un mot , je les regarde , avec tout le monde , comme des animaux fort incommodes , des pestes domestiques ; mais qu'il est bon de connoître , puisque nous sommes souvent obligés de vivre avec eux. Cependant je ne dois point aussi taire  bonnes qualités , ni dissimuler ce qui peut leur donner quelque considération parmi les bêtes ; autrement , en fuyant la partialité que je blâme , je donnerois dans l'excès opposé , ce qu'on appelle en beau style de collee , échouer contre Carybde en voulant éviter Sylla.

Du reste , après l'étude particulière que je fais depuis long-tems du génie & des mœurs du peuple rat , on peut compter sur l'exactitude de mes observations : Quant aux auteurs dont je me servirai , leur nom pour la plupart fait leur éloge , tels sont Homère , Hérodote , Aristote , personnages antiques & vénérables. Je ferai aussi usage des relations des

voyageurs , mais avec les précautions nécessaires ; j'aurai même besoin quelquefois des fables de M. de La Fontaine , parce qu'elles contiennent dans leurs fictions des vérités de caractère , & peignent les rats à-peu-près comme les romans peignent les hommes.

Après ces précautions , qui me répondent presque du succès de mon ouvrage , il faut vous avouer , monsieur , que ma petite vanité triomphe encore par un endroit bien plus sensible ; je suis furieusement tenté de m'approprier celle d'Horace , & de dire après lui : Je me sens déjà venir des aîles pour voler à l'immortalité.

Ne me traitez pas , monsieur , s'il vous plaît , de ~~raison~~naire ; pesez bien ce que je vais vous dire , & vous tomberez peut-être d'accord , que ma folie , si c'en est une , est plus raisonnable que celle du poète latin. De tant de millions de livres composés par les Egyptiens , les Grecs , les Romains , & les autres nations savantes , peu ont échappé à la fureur des rats , qui en ont sûrement plus dévoré que les flammes n'en consumèrent dans la fameuse bibliothèque d'Alexandrie.

Juvenal plaint ironiquement un poète de son tems , appelé Codrus , dont des rats ignorans & bornés à la langue Latine , eurent la cruauté de manger les beaux vers Grecs ; il ajoute que ces vers étoient toute la richesse de Codrus , & qu'en les

perdant il perdit tout , quoiqu'il ne perdît rien. Combien nous reste-t-il de titres d'ouvrages admirables qui ont eu le triste sort des vers de Codrus ! La plus grande partie de ceux du siècle dernier , ont déjà été rongés , & le siècle prochain ne verra point certainement toutes les brochures intermittentes , tous les romans à parties , tous les écrits polémiques dont nous sommes inondés ; les rats en supprimeront beaucoup , dont il ne se sauvera que des lambeaux défigurés à la faveur des extraits & des journaux. Mais si certains journaux deviennent eux-mêmes la proie des rats , comme on peut le penser , combien de productions d'esprit rentreront dans les horreurs du néant , avec les noms de leurs auteurs ! Ne dois-je donc pas craindre le même sort ; & ce petit peuple Bibliophage , n'osera-t-il pas toucher à son histoire ? Non ; il respectera les archives de son illustration , & les intérêts de sa gloire s'opposeront toujours à son avidité.

Que d'auteurs voudroient ainsi n'avoir rien à craindre des rats ! Mais ce privilège n'appartient qu'à leur historiographe ; j'en connois tout le prix. Quelle satisfaction , quel ravissement d'être bien assuré , comme je le suis , de transmettre mon nom à la postérité ! La certitude de ce bonheur , tout imaginaire qu'il est , devient un bonheur réel. Peut-être , monsieur , me livrai-je trop au mouvement impétueux de ma joie ; mais est-il possible d'avoir.

beaucoup de gloire , sans un peu de vanité ?
J'ai l'honneur d'être , &c.

SECONDE LETTRE.

Ingentes animos parvo sub corpore gestant. Virgil.

DANS des lettres , monsieur , qui ne sont que des conversations écrites , on n'est astreint à aucune règle , le désordre y est permis , souvent même il y plaît ; & ce qu'on met au commencement , pourroit également se placer à la fin ; tout y est toujours à sa place. Mais malgré les privilèges du style épistolaire , le genre historique m'assujettit à la pesanteur de sa méthode ; & je ne vois pas comment je pourrois me dispenser de commencer mon histoire par des recherches étymologiques sur le nom des rats.

Dans le second , la science des étymologies n'est point si méprisable , quoi qu'en disent des philosophes sévères : c'est une divination , par le moyen de laquelle on rétablit ou l'on compose heureusement des généalogies , l'on débrouille les origines & les migrations des peuples , l'on donne un sens favorable à un texte ; de sorte qu'un savant qui connoît plusieurs langues , les compare ensemble , explique l'une par l'autre , trouve la signification propre d'un mot Arabe , par exemple , dans la langue Celtique , ou celle d'un mot Hébreu dans

la Gascogne, selon qu'il le juge à propos. C'est ce qu'ont pratiqué avec beaucoup d'honneur plusieurs célèbres commentateurs.

Sans les lumières extraordinaires de cette même science, eût-on jamais découvert que les dieux du paganisme ont été pris de la famille des patriarches ? que le ciel ou *cælus* est Tharé ; Saturne , Abraham ; Bacchus , Elahi ? Cependant rien n'est mieux démontré par l'ingénieuse analyse des noms des patriarches , soutenue des circonstances particulières de leurs vies.

D'ailleurs, la plupart des noms sont significatifs, & désignent leur sujet par quelque endroit propre ; par exemple , si l'on fait venir femme de *fumu* , qui signifie bruit , renommée , on se trouve aussitôt éclairé par une découverte intéressante. Cicéron lui-même déployant en plein sénat toutes les forces de son éloquence contre le questeur Verrès , crut achever par un trait saillant le tableau des mœurs de son adversaire , en montrant de l'infamie jusques dans son nom ; & sans doute que cette pointe fut admirée dans le sénat , comme elle l'est encore dans nos collèges.

De profonds étymologistes n'ont pas manqué aussi de trouver dans le nom des Rats , leur plus incommode qualité , en le faisant venir de (1) ronger.

(1) Selon Covarruvias , rat *d. rodendo*.

D'autres prétendent que rat vient plutôt de raser ou de ratifier; soit parce que cet animal a le poil raz, & qu'on peut le raser, ou bien parce qu'il ratifie, c'est-à-dire, qu'il vit en rongean; en effet, ces deux derniers mots sont bien analogues avec la nature & son nom.

On dérive encore rat du latin *Mus*, quoique ces deux mots ne se ressemblent guère, enfin du bas-Breton *Raſ*, ou de l'Allemand *Ratz*: & peut-être que, si l'on vouloit bien chercher, on trouveroit d'autres langues d'où les Bretons & les Allemands ont tiré ces noms, dût-on remonter aux anciens jargons de la tour de Babel.

C'est à vous, monsieur, à choisir entre ces différentes étymologies; ne me demandez pas laquelle je préférerois; je n'en fais rien, en vérité. Vous me dispenserez encore de vous donner une définition des rats; définir les choses, ce n'est souvent que les embrouiller, les obscurcir: d'ailleurs, je peux supposer hardiment qu'il n'y a aucun de mes lecteurs qui ne connoisse des animaux si connus.

Dans cette lettre-ci, je ne vous parlerai que des rats domestiques, & de ceux des champs; ils nous touchent de plus près par les intérêts que nous avons à démêler avec eux, que le roi des Abissins ou celui du Congo; n'en déplaise à tous ceux qui s'intéressent à la gloire de ces princes.

Les gens d'esprit qui ont examiné la nature &

le caractère des Rats , leur ont trouvé nos inclinations , nos passions , nos vices , nos vertus , & nous les ont proposés , tantôt pour nous instruire , tantôt pour nous corriger. M. de La Fontaine , surtout , les a connus parfaitement ; aussi , à quelques réflexions près , je ne ferai que glaner après lui , & ce que j'ajouterai , ne sera que par forme de commentaire.

La nature , en faisant présent aux rats de ces grandes moustaches , dont ils semblent aussi fiers que nos pères l'étoient des leurs il n'y a pas cent ans , leur a donné un certain air déterminé qui ne plaît pas à tout le monde ; il y a dans leurs yeux & dans toute leur figure quelque chose de féroce , qui en impose quelquefois aux chats les plus intrépides.

Les Souris , qu'on peut nommer des rats de la petite espèce , sont bien différentes. Elles ont une physionomie douce , spirituelle , enfin toute charmante ; leurs petits yeux étincellent sans avoir rien de rude ; c'est un vrai plaisir de les voir aller & venir , jouer , bondir dans une chambre où elles se croient seules ; toujours prêtes à s'enfuir au moindre bruit , & à revenir au moindre calme ; elles s'attaquent , s'évitent , se poursuivent , & font mille tours d'adresse & d'agilité. Imaginez-vous voir dans un couvent de filles , une troupe de novices folâtrer en tremblant dans un dortoir retiré , & se faire un

double plaisir de pécher contre la règle , & de braver la vigilance des vieilles mères.

On a donc raison de dire des enfans vifs & pétulans , qu'ils sont éveillés comme une portée de souris ; jamais comparaison ne fut plus juste.

J'ai consulté les dictionnaires de Richelet , de Furetière , de l'Académie , de Trevoux , &c. pour savoir l'origine du fameux proverbe : Avoir des rats. Vous savez , monsieur , que ces livres modernes renferment par ordre alphabétique , la science universelle en abrégé , & que sans autre étude , on peut tout savoir , & sans autre secours , faire des ouvrages admirables : cependant ils ne m'ont pas rendu plus savant sur mon proverbe. J'y ai bien lu qu'il s'applique à des esprits vifs , capricieux , distraits , étourdis , inconstans ; mais j'aurois voulu savoir encore ce qui a donné lieu à cette application , par quel endroit les rats ont mérité d'être les symboles de la folie , d'entrer dans les armes du régiment de la Calotte ; enfin , pourquoi dans mille chansons on les accuse de loger dans les cerveaux , & de les déranger , comme de tout tems on en a accusé la lune , fort injustement à mon avis.

Il doit donc nous suffire de croire que nos anciens avoient de bonnes raisons pour accréditer de semblables idées. Et n'est-ce pas , en effet , une façon simple & très-physique d'expliquer les bizarreries , & les inégalités d'un homme , quo de sup-
poser

poser qu'il a la tête remplie de rats , qui s'y promènent , & qui par leurs différens mouvemens y déterminent ses pensées & ses volontés ? Ces rats ambulans , soit dit sans offenser les Cartésiens , valent bien leur glande pinéale dans laquelle l'ame n'a jamais été logée. Mais laissons là Descartes pour étudier les rats dans La Fontaine.

Parmi leurs bonnes qualités , on compte une tendre sensibilité aux malheurs d'autrui , un attachement qui ne se borne pas à verser des larmes , ni à se répandre en plaintes inutiles ; mais qui cherche les expédiens les plus efficaces pour secourir ceux qui sont dans l'adversité. La reconnoissance & la générosité , vertus assez rares chez les hommes , sont communes chez eux ; un lion arrêté dans un piège d'où sa force ne l'auroit pas tiré , se trouva bien d'avoir épargné un rat quelque tems auparavant.

Sire rat accourut , & fit tant par ses dents ,

Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

La Font. liv. 2. fab. 11.

Une gazelle amie d'un rat , en reçut le même service que le lion.

Ronge-maille (le rat eut à bon droit ce nom)

Coupe les nœuds du las. On peut penser la joie.

Id. liv. 12 fab. 15.

Malheureusement le chasseur rencontra une tortue.

C

compagne de la gazelle & du rat , & la mit dans son sac ; elle alloit payer pour l'autre , si le rat ne l'eût encore délivrée. La gazelle , d'intelligence avec lui , se présente devant le chasseur ; celui-ci jette son sac pour la poursuivre , & pendant ce tems-là

Ronge-maille

Autour du sac tant opère & travaille ,

Qu'il délivre encor l'autre sœur

Sur qui s'étoit fondé le coupé du chasseur.

Id.

Délivrer ainsi des amis captifs , voilà de l'héroïsme tout pur. Thésée n'en put faire autant pour pirithois , & le grand Hercule à-peine en vint à bout pour Thésée. Cependant ronge-maille portoit encore les vertus plus loin. A la honte de toute la philosophie des Grecs & des Romains , il savoit rendre service à ses plus cruels ennemis ; car ce fut le même , sans doute , qui , touché par les prières d'un chat pris dans un filet , eut la générosité de le délivrer.

Je ne crois pas qu'on puisse attribuer cette action à un principe d'intérêt ou de fausse gloire : Que gagnoit-il , ou plutôt que ne risquoit-il pas , en donnant la vie à un ennemi irréconciliable ? Et quel honneur en pouvoit-il espérer , soit auprès des rats qui l'auroient blâmé , soit auprès des chats qui ne savent pas goûter des procédés si généreux ?

Les rats brillent sur-tout par leur prudence & leur habileté à éviter les embûches des chats ; ils ont toujours plusieurs trous qui se communiquent , de sorte que s'il y en a un de bloqué , ils y laissent morfondre l'ennemi , & s'échappent par les autres. Si les chats sont pleins de finesse , les rats sont féconds en contre-ruses ; témoin celui qui brava Rodilardus enfariné. Ne diroit-on pas qu'il parla par inspiration ? C'étoit sans doute le Nestor de la nation rate.

C'étoit un vieux routier qui savoit plus d'un tour ,

Même il avoit perdu sa queue à la bataille :

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille ,

S'écria-t-il de loin au général des chats ,

Je soupçonne dessous encor quelque machine ;

Rien ne te sert d'être farine ,

Car quand tu serois sac , je n'approcherois pas.

La Font. liv. 3. fab. 18.

La défiance de ce rat fait l'éloge de sa capacité , & nous donne de belles leçons. Troie fut prise par un cheval de bois sottement introduit dans ses murs ; l'on a surpris une (1) ville importante , avec un sac de noix répandues ; & tous les jours des stratagèmes plus grossiers nous en imposent. Il est

(1) Amiens.

vrai que tous les rats n'ont pas la même pénétration ni autant d'expérience ; celui , par exemple , qui eut peur d'un coq , & qui se prit d'amitié pour un chat , sur son air doucereux , étoit fort neuf : aussi sa mère lui fit - elle bien sentir le danger qu'il avoit couru , & lui donna de bonnes instructions pour ne plus s'y exposer.

Mon fils , dit la souris , ce Doucet est un chat ,
 Qui sous son minois hypocrite ,
 Contre toute ta parenté
 D'un malin vouloir est porté ;
 L'autre animal , tout au contraire ,
 Bien éloigné de nous mal-faire ,
 Servira quelque jour peut-être à nos repas.
 Quant au chat , c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine ,
 Garde-toi , tant que tu vivras ,
 De juger des gens sur la mine.

La Font. liv. 6. fab. 5.

Les sept Sages de la Grece auroient-ils prononcé un plus bel apophtegme ?

Les fouricières & toutes les autres machines fatales aux rats , déposent hautement contre leur gourmandise ; cependant la plupart aiment la bonne chère , moins par gloutonnerie que par goût de grandeur & de société. Ils se plaisent à donner à manger , & reçoivent fort bien leurs hôtes.

Autrefois le rat de ville
 Invita le rat des champs,
 D'une façon fort civile,
 A des reliefs d'ortolans :
 Sur un tapis de Turquie
 Le couvert se trouva mis.

La Font. liv. 1. fab. 9.

Je suis sûr encore qu'il fit fort bien les honneurs du repas ; il y a même des rats magnifiques qui poussent les choses jusqu'à la prodigalité ; ils n'ont rien à eux , & sont charmés de se voir ronger par tous les rats du monde. Tel étoit ce rat tenant table , dont un fabuliste nous a conservé l'histoire.

Il étoit un grenier , vaste dépositaire
 Des riches trésors de Cérès ;
 Un rat habitoit tout auprès ,
 Qui s'en crut le propriétaire.
 Il avoit fait un trou , d'où , quand bon lui sembloit ,
 Il entroit dans son hermitage.
 C'étoit peu d'y manger , le prodigue attiroit
 Les rats de tout le voisinage ,
 Il y tenoit table ouverte en seigneur ,
 Où , selon l'ordre , tout dineur
 Payoit son écot , de louange.
 Est toujours bien fêté celui chez qui l'on mange.
 Le bon rat comptoit donc ses amis par ses doigts ;

Car il prenoit pour siens les amis de sa table,
 Chacun l'avoit juré cent fois ;
 Voudroient-ils lui mentir ? Cela n'est pas croyable.

Mais cependant l'autre maître du grain ,
 Voyant que ces messieurs le menoient trop bon train ,
 Se résolut de le changer de place ;
 Le grenier fut vidé du soir au lendemain ,

Voilà mon rat à la besace.

Heureusement , dit-il , j'ai fait de bons amis.

Tout plein de cet espoir chez eux il se transporte ,

Mais d'aucun il ne fut admis ,

Par-tout on lui ferme la porte.

Un seul rat , bon voisin , qu'il ne connut qu'alors ,

Ouvrit la sienne & le reçut en frère :

J'ai méprisé , dit-il ton luxe & tes trésors ;

Mais je respecte ta misère :

Sois mon hôte ; j'ai peu , ce peu nous suffira ;

Je m'en fie à ma tempérance :

Mais insensé qui se fiera

A tout ami qu'amène l'abondance ;

Il ne vient qu'avec elle , avec elle il fuira.

La Mothe fab.

Je ne regarde dans cette histoire, ni ces faux amis qui abandonnèrent le rat, ni ce généreux voisin qui lui ouvrit sa porte ; je ne m'attache qu'à ce caractère noble & magnifique qui lui faisoit tenir table ouverte en seigneur. Tous les rats de ce côté-là

se ressembloit assez ; on diroit que leurs biens soient en commun , & qu'ils ignorent le tien & le mien.

Je conviens encore qu'il est impossible d'excuser absolument la gourmandise des rats : cependant on trouve chez eux au moins un exemple de frugalité, il est peut-être unique , qu'importe , il en est plus curieux. Le voici.

Ce gueux célèbre , errant par le monde sans feu ni lieu , par esprit d'indépendance , manquant de tout pour être heureux ; ce cynique détaché du monde , insultant du haut de sa misère à tout le genre humain ; Diogène enfin , vivoit dans ses pèlerinages , sur la charité publique , & savoit même s'en passer ; les feuilles des arbres , les racines , l'herbe ; tout lui étoit bon. Un jour qu'il mangeoit des feuilles au coin d'un buisson , il s'aperçut qu'un rat profitoit de ses restes. Diogène admira dans cet animal la frugalité dont il lui avoit le premier donné l'exemple , il le prit à son tour pour modèle , & s'encouragea par-là à mépriser les repas délicats des Athéniens. Le rat , de son côté s'estimoit peut-être heureux de vivre comme ce grand homme , dont il vouloit sans doute être disciple.

Après tout , un rat philosophe ne seroit pas un prodige : la nation en général a un grand goût pour les livres , ils habitent les plus célèbres bibliothèques du monde ; les uns y dévorent les manuscrits

& les antiquités, d'autres y font des compilations de tous les genres de littérature ; ceux-ci s'attachent aux romans , ceux-là , & c'est le plus grand nombre , aux commentateurs , aux grands *in-folio* de théologie scholastique ; & Dieu sait avec qu'elle ardeur ils travaillent sur ces beaux ouvrages que les hommes commencent à négliger ! Un (1) Académicien de mérite a connu deux de ces rats lettrés , qui avoient lu prodigieusement , mais de cette lecture immense il résultoit dans leurs têtes un cahos affreux d'érudition mal arrangée , qui faisoit deux pédans de ces messieurs : c'est qu'ils n'avoient pas été méthodiques dans leurs études , & qu'au-lieu de consulter la nature & la raison , ils avoient donné aveuglément dans tout ce qui sentoit l'antiquité ; car d'ailleurs , ils avoient de très-belles dispositions , & généralement leurs semblables sont capables de tout.

N'en a-t-on pas vu un se distinguer dans la république des lettres , il y a environ dix ans ? On ne parloit alors que du rat C***. En effet , on trouve rarement ailleurs plus de sel , plus d'enjouement , plus de légèreté , plus de grace dans le style , & de solidité dans le raisonnement : on voit qu'il possé-

(1) M. Billet de Fanlere de l'Académie des Belles-Lettres, dans sa table des deux rats , insérée dans la Poésie Française de M. de Châlons.

doit toutes les parties de la critique ; & sur-tout, qu'il avoit un goût exquis. On a voulu le faire passer pour un satyrique dangereux, mais les personnes raisonnables qui connoissent de quelle nécessité est la critique, & qui ne la confondent point avec la satire, ne lui donneront jamais ce nom odieux.

Permettez-moi, monsieur, de respirer ; ce que je viens de vous dire des rats leur est presque tout avantageux ; dans ma première lettre je les peindrai avec des couleurs bien différentes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

TROISIEME LETTRE.

Nos numerus sumus & fruges consumere nati

Nebulones. . . .

Horat.

IL en est, monsieur, des rats comme des hommes ; rien n'est si différent d'un rat qu'un autre rat : l'étourderie de celui-ci vous étonne autant que la prudence & la raison de celui-là vous avoient charmé. L'esprit superficiel contraste avec le savant. S'il est parmi eux des cœurs généreux, il s'y trouve aussi des âmes dures & insensibles ; & pour une cervelle sensée, on compte dix petits-mâîtres.

Ce dernier caractère est assez commun chez

eux ; on ne peut guère porter l'impertinence plus loin , que celui qui osoit railler un Eléphant.

Ce rat s'étonnoit que les gens.

Fussent touchés de voir cette pesante masse ,
Comme si d'occuper on plus ou moins de place ,
Nous rendoit , disoit-il , plus ou moins importants.
Mais qu'admirez-vous tant en lui , vous autres hommes ?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfans ?
Nous ne nous prifons pas , tout petits que nous sommes ,
Un grain moins que les Eléphants.

La Font. liv. 8. fab. 15.

Une grenouille avoit crévé autrefois à force de s'enfler , pour se faire aussi grosse qu'un bœuf ; notre rat n'étoit pas moins vain , assurément ; mais son orgueil trouvoit mieux son compte à chérir sa petitesse , & à mépriser la grandeur de l'éléphant. Qu'on seroit malheureux , sans les ressources de l'amour-propre ! Un nain tâche de se persuader qu'il vaut bien un géant , un Epitecte dans l'esclavage prêche la patience & la constance ; un philosophe dans la misère déclame contre les richesses ; un vieillard , contre les plaisirs de la jeunesse ; une laide , contre la fragilité de la beauté ; une vieille coquette arbore enfin l'enseigne de la dévotion : & tous ces honnêtes gens , le plus souvent , se font honneur des vertus nécessaires qu'ils affectent , ou qu'ils n'ont

que par l'avantage qu'ils trouvent à les avoir. Notre
petit-maître paya chèrement sa raillerie.

Il en auroit dit davantage,
Mais le chat sortant de la cage
Lui fit voir, en moins d'un instant,
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

La Font. Ibid.

Un autre rat, à-peu-près du même caractère,
n'eut pas un meilleur sort, & il n'eut que ce qu'il
méritoit. Son père, à l'article de la mort, obligé
d'abandonner une abondante provision qu'il avoit
amassée par une longue économie, l'en fit héritier,
& l'exhorta avec tout ce qui lui restoit de forces,
à en jouir tranquillement, sans jamais se laisser
tenter par les lardons infidèles des souris. Que
produisirent ces sages & pathétiques exhortations ?
Ce que produisent ordinairement celles des agoni-
sans : on les écoute pour les négliger, ou l'im-
pression qu'elles font dure moins que le deuil.

Le fils, maître des biens qu'avoit mis en réserve
Le cher papa défunt, d'abord s'en engraisa ;
Mais tôt après, trouvant la chère trop bourgeoise,
De fromage & de noix enfin il se lassa.
Voilà donc mon galant qui s'écarte, & qui croît
Sur tous les lieux des environs,

Croque morceaux de lard , & les trouve fort bons.
 Parbleu ! se disoit-il , mon bon-homme de père
 Avec ses rogatons faisoit bien maigre chère ;
 Vive la guerre & les lardons !

Du Corceau.

Cependant notre fanfaron , qui pour faire la
 petite guerre se croyoit un personnage tout autre-
 ment important , va sottement donner dans une
 fouricière , attiré par l'odeur d'un lardon.

Après bien des façons le pauvre s'en approche ,
 Et le flairant de près y porte enfin les dents ;
 La bassetule se décroche
 Et tombant l'enferme dedans.

Ibid.

Ce fut alors qu'il maudit la guerre & les lardons ,
 qu'il se repentit amèrement d'avoir insulté aux
 mânes de son bon père , & d'avoir méprisé sa
 frugalité ; mais il étoit trop tard , une mort cruelle
 mit fin à ses réflexions & à sa captivité.

Ces funestes lardons sont l'écueil ordinaire contre
 lequel va échouer la prudence des rats : l'expé-
 rience est trop foible contre la voracité qui les
 emporte , & contre la force d'un naturel qui revient
 toujours.

Voulez-vous un rat qui joigne aux mauvais
 airs d'un petit-maître l'ignorance d'un sot qui croit

tout savoir ? C'est celui qui , las de l'enrhumée tranquillité de la vie champêtre , quitta sa gentil-homière pour voyager , & termina enfin glorieusement ses courses entre les écailles d'une huître.

Il est des pays où l'amour de la patrie est si bien soutenu de la crainte des dangers , que les peuples ne s'écarteroient pas , pour beaucoup , de dix lieues du clocher de leur paroisse. Les enfans ont reçu de leurs pères cet attachement au domicile de leurs ancêtres , & rarement se rencontre-t-il des téméraires qui osent enfreindre ces loix de famille. D'autres cantons , au contraire , envoient des voyageurs dans le reste du monde. Ces hommes étrangers chez eux , cherchent leur patrie par-tout , & la trouvent par-tout. Les uns vont à des milliers de lieues recueillir précieusement des morceaux de cruches & de vases qu'il nomment sacrés , déterrer des idoles défigurées par le tems , des lampes sépulchrales , & semblables antiquailles qui ne prouvent qu'une antiquité assez moderne du monde. D'autres , entraînés par un esprit de superstition ou de libertinage , abandonnent leurs dieux pénates , pour aller porter leurs vœux & leurs offrandes à des dieux étrangers , qui peuvent cependant les écouter de loin comme de près , si leur puissance n'est pas bornée par les rivières & les montagnes. Quelques-uns voyagent pour s'instruire , peu pour

devenir sages, mais le plus grand nombre court pour courir.

Notre rat, je crois, n'avoit pas d'autre dessein;
Le voilà donc qui part & qui marche à l'aventure droit devant lui.

Si-tôt qu'il fut hors de la case,
Que le monde, dit-il, est grand est spacieux!
Voilà les Apennins, & voilà le Caucaze;
La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.

La Font. liv. 8. fab. 9.

Il paroît par ces grands mots, qu'il avoit un peu lu, mais qu'il ne savoit point du tout sa topographie.

De telles gens il est beaucoup,
Qui prendroient Vaugirard pour Rome,
Et qui caquetant au plus dru,
Parlent de tout, & n'ont rien vu.

Ibid.

Après tout, M. de Scudéri fait hardiment passer des vaisseaux de la mer Caspienne dans la mer Noire, quoique les terres qui les séparent ne leur laissent aucune communication que par le vague de l'air qui ne seroit praticable qu'aux vaisseaux ailés des fées.

Virgile, le divin Virgile & l'historien Florus ne font qu'un même champ de bataille des plaines de Philippes en Macédoine, où Brutus & Cassius

urent vaincus par Auguste , & de celles de Pharsale en Thessalie , où César défit Pompée & subjugua sa patrie : cependant il y a près de cent ans que de Philippe à Pharsale ; & cette distance mérite bien qu'on en parle.

Sandoval , historien Espagnol , qui a écrit la vie de l'empereur Charles- Quint , ne compte que dix ans de Paris à Luxembourg , & prend Coron , ville de la Morée , pour Chéronée , ville de Béotie. Il cite ces fautes de géographie , parce qu'elles se présentent dans le moment à mon esprit.

Eh bien , notre rat , en joignant les Apennins au Caucase , enchérit encore sur les méprises de ces grands hommes : & cela est naturel ; un rat n'est pas obligé de savoir la géographie comme des auteurs.

Il ne s'en tint pas , sûrement , à cette bévue , mais le journal de sa route n'a point passé jusqu'à nous ; & la perte , à dire vrai , n'est pas irréparable : Nous en avons tant d'autres qui contiennent , outre la liste des enseignes de cabarets , l'histoire de la pluie & du beau tems , du calme & de la bourasque , si fidèlement , qu'on pourroit y recourir pour savoir quel tems il fit le quinze Juillet 1698.

D'ailleurs , je vous dirai , mais sous le sceau du secret , s'il vous plaît , qu'il doit bien-tôt paroître un ouvrage en ce genre , des plus curieux. J'en ai parcouru le manuscrit qui a pour titre : Les longs & pénibles voyages d'un philosophe chrétien. Le

plus considérable est de Paris à Saint-Cloud, par eau : l'auteur en fait une relation poétique assez divertissante. Il s'embarqua par un vent favorable, aux cris de joie des matelots, accompagné de plus de deux cens personnes de tout âge, de tout sexe, & de toute condition. Ce pompeux détail est suivi d'une description de la galiole, & de sa manœuvre ; & cette description est souvent interrompue par des digressions morales sur la perfidie de l'élément humide, tirées de l'ode d'Horace à Virgile : *Sic a diti patens Cypris*, &c.

Mais le morceau qui m'a plu d'avantage, c'est la peinture d'une tempête qu'il essuya au milieu de sa course. Que de belles réflexions sur les vents, les flots, les dangers de la navigation, sur la vie & la mort ! Il en fut quitte pour la peur ; l'orage apaisé, la joie entra dans le bâtiment, & le plaisir dans le cœur de toutes les nymphes qui y étoient : quelques-unes même osèrent lui faire des avances & tenter sa vertu, mais il se défendit vigoureusement, & triompha de leurs artifices. Enfin il vit heureusement le port de Saint-Cloud, échappé par une protection miraculeuse à la fureur des eaux, & aux caresses dangereuses des nymphes effrontées de la Seine. Tel Ulysse, sauvé des écueils, des tempêtes, & des mains des Cyclopes, par le secours de Minerve, ne put être enivré par les breuvages de Circé, ni séduit par le chant perfide des Syrenes.

& rentra après bien des fatigues dans sa chère Itaque.

Le second voyage de mon philosophie est de Paris à Saint-Denis, à pied, & la relation qu'il en fait peut passer pour un recueil savant d'observations économiques sur les phénomènes potagers de la plaine. Vous pouvez juger de ses autres courses par celles-là. Il n'a jamais perdu de vue les tours le Notre-Dame, cependant il a eu des aventures que personne ne s'étoit avisé d'avoir, & il a remarqué des choses qui avoient toujours échappé à la pénétration des plus curieux.

Accoutumez-vous, s'il vous plaît, Monsieur, mes digressions; sans la liberté d'en faire, j'abandonnerois mon ouvrage : je reviens à notre rat.

Au bout de quelques jours le voyageur arrive

En un certain canton où Thémis sur la rive

Avait laissé mainte huitre, & notre rat d'abord

Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.

La Font. liv. 8. fab. 9.

Alors, charmé de cette prétendue découverte, s'en promit de nouvelles, & se flatta bientôt de pouvoir s'immortaliser comme Robinson, par l'histoire véritable de ses aventures; dès ce moment feu monsieur son père, & tous les rats casaniers furent honorés de tout son mépris.

D

Certes , dit-il , mon père étoit un pauvre sire ,
 Craintif au dernier point , il n'osoit voyager ;
 Pour moi , j'ai déjà vu le maritime Empire ,
 J'ai passé les déserts , &c. .

La Font. Ibid.

Cependant il raisonne sur ses vaisseaux de haut
 bord , & son appétit consulté lui dicte que ce ne
 peut être qu'une flotte destinée à transporter des
 munitions de bouche.

Là-dessus maitre rat , plein de belle espérance
 Approche de l'écaille , allonge un peu le cou ,
 Se sent pris comme aux las , car l'hustre tout d'un coup ,
 Se referme : & voilà ce que fait l'ignorance.

Ibid.

Cette même ignorance pensa aussi jouer un
 mauvais tour à certain fouriceau sans expérience.
 Ce jeune Rat ne sachant rien de rien , rencontre
 un coq & un chat ; celui-ci lui paroît aimable ,
 l'autre lui fait peur , il se sauve , & vient conter son
 aventure à sa mère.

Sans lui (le coq) j'aurois fait connoissance
 Avec cet animal qui m'a semblé si doux ,
 Il est velouté comme nous ,
 Marqueté , longue queue , une humble contenance ,
 Un modeste regard , & pourtant l'œil luisant ,

Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats , car il a des oreilles
En figure aux nôtres parei les.

La Font. liv. 6. fab. 5.

Qu'en dites-vous , monsieur , ne reconnoissez-vous point à ces traits , nos préventions , la légèreté de nos attachemens ? Parmi nous cet animal marqueté & velouté se fait facilement des amis ; son crédit son faste , ses richesses lui en attirent en foule de toutes les especes. Si les hommes vouloient compter avec eux-mêmes en ce point , les uns s'avoueroient qu'ils ne suivent que leur intérêt , & les autres se douteroient au-moins qu'ils sont aveuglés par une sotte vanité. Le plus souvent aussi nous nous attachons , sans pouvoir justifier nos attachemens ; c'est la figure , c'est la taille , c'est l'air , la démarche , qui nous déterminent. Nous cédon à ces rapports inconnus qu'on nomme sympathie , enfin nous jugeons ordinairement comme le fouricau , & nous nous trompons de même.

Tous ces exemples que je viens de citer font encore moins de tort aux rats , qu'une certaine délibération publique contre le fameux Rodilard ; parce que les défauts de quelques particuliers ne font pas ceux de tout un corps , & que les fautes d'un corps sont celles de tous les particuliers.

celui dont j'allois demander l'agrément. La naissance & le mérite de ce seigneur justifient le choix que sa majesté en a fait. Je fus pénétré des regrets les plus vifs quand je réfléchis que six heures passées avec madame de Sarmin me faisoient un tort aussi considérable. Qu'un homme se respecte peu quand il préfère ses plaisirs à son honneur & à son devoir !

Quoique je n'eusse pas obtenu de régiment, je ne laissai pas que de toucher les cinquante mille francs portés par la lettre de change que mon père m'avoit envoyée. Nanti de cet argent, je me rendis à Paris : cette ville étoit depuis un temps infini l'objet de mes desirs ; presque tous les officiers du régiment du roi y étoient ; jugez par-là si je manquai de connoissances. Les hautes idées que je m'étois formées de la vie de Paris étoient encore au dessous de ce qu'elle étoit réellement.

J'y débutai avec honneur ; une livrée brillante, un équipage lesté, grand nombre de laquais m'annoncèrent, aux promenades, aux spectacles, pour un homme extrêmement opulent. Les filles de l'opéra sur-tout ne furent pas les dernières à penser que j'étois un homme bon à connoître. La première à laquelle je m'attachai fut la Petit : cette fille célèbre à ce théâtre, par une aventure que je ne rappellerai pas,

beaux ; on en voit de plus monstrueuses encore à la Chine , dont les Chinois trouvent la chair délicate (1) ; il faut que celles d'Arabie soient bien terribles , puisqu'en certains cantons elles empêchent les habitans d'y cueillir la casse (2) ; celles des îles Caraïbes ne sont pas moins redoutables ; outre que leur morsure est venimeuse , on dit qu'elles choisissent , entre cent , un homme qu'elles ont mordu une fois , pour le mordre au même endroit ; aussi les Caraïbes les craignent fort , & les honorent singulièrement , parce qu'ils les craignent ; il leur a plu de les regarder comme de bons anges , gardiens de leurs cabanes pendant la nuit ; ceux qui les tuent sont réputés sacrilèges parmi eux.

Les rats d'eau ne diffèrent guère , pour la figure , des rats domestiques ; on en voit par-tout en France , dans les ruisseaux , les rivières , les canaux : ils sont amphibies , & vivent de petits poissons ; c'est pourquoi ils en suivent la condition dans la cuisine de quelques cénobites voués au maigre , qui , pour adoucir l'austérité de la règle , ont naturalité en poissons certain nombre d'oiseaux & de quadrupèdes aquatiques. Il y auroit sans doute de la mauvaise humeur à leur disputer des rats

(1) *Alboerandus lib. de Avibus.*

(2) *Diction. de Trévoux.*

d'eau, généralement on ne leur envie guère ce régal : cependant il est des villes où l'on en mange sans répugnance, & même comme un morceau délicat ; & cela n'est pas si incroyable que l'ont jugé deux naturalistes étrangers (1), gens d'ailleurs point du tout incrédules. Il est vrai qu'autrefois les (2) mages de Zoroaste, les avoient en abomination ; ils se faisoient un devoir de religion de les détruire, comme des effets du mauvais principe : & cela, à mon avis, ne prouve point la sagesse si vantée des mages.

Les ichneumons (3) méritent bien d'être comptés parmi les rats amphibies : on les appelle autrement rats d'Egypte, ou de Pharaon ; leur poil est fort rude, & mélangé de jaune & de gris ; ils sont connus sur le Nil, ils se battent contre les chiens, attaquent les chevaux & les chameaux : jugez si les chats auroient beau jeu avec eux. Ils se nourrissent de serpents, de lézards, de Grenouilles, & font une guerre continuelle aux aspics & aux crocodiles : mais ils ne combattent les derniers que par adresse. Voici ce qu'en dit un historien que j'ai déjà cité.

(1) *Gesner & Jonst.*

(2) *Plutarc. Sympoticorum 4. quæst. ult.*

(3) *Jonsthor de quadruped. après Alién, Aristote, Daplen, &c.*

» L'ichneumon, (1) forte de rat , amphibie ,
 » empêche la race des crocodiles de se multiplier.
 » Cette petite bête rend ce service à l'Egypte en
 » deux manières. 1^o. Elle observe le tems que le
 » crocodile est absent , & elle brise les œufs sans
 » les manger.

» 2^o. Lorsque le crocodile dort sur le rivage ,
 » & il dort toujours la gueule ouverte , ce petit
 » animal qui s'étoit tenu caché dans le limon ,
 » saute tout d'un coup dans sa gueule , pénètre
 » jusques dans ses entrailles qu'il ronge , puis se
 » fait une ouverture en lui perçant le ventre dont
 » la peau est fort tendre , & fort impunément
 » vainqueur , par finesse , de la force d'un si ter-
 » rible animal.

Ainsi les Egyptiens sont en quelque sorte excusables d'avoir adoré , par reconnoissance , l'ichneumon. Un animal si utile devoit être un Dieu pour eux , à plus juste titre que le crocodile , les serpens , & mille autres animaux nuisibles.

Venons aux rats de terre. Mais par quelle espece commencerai-je ? Permettez , monsieur que le hazard en décide. Parmi ceux qu'on voit communément en France , il n'y a que la Musaraigne (2)

(1) M. Rollin , histoire ancienne , Tom. I.

(2) *Mus-Araneus*.

& le musavelaine (1), qui méritent quelque attention ; le premier est fort menu , élané comme une delette ; il a le groin long & pointu , le poil cendré , & les yeux si petits , que plusieurs auteurs ont cru qu'il n'en avoit point ; de-là ils l'ont appelé rat aveugle (2). C'est aussi par cette raison que les Egyptiens , qui croyoient les ténèbres plus anciennes que la lumière , honoroient singulièrement cette espèce de rats ; & lorsqu'ils en trouvoient quelques-uns de morts , ils les portoient honorablement dans une de leurs villes , destinée à la sépulture de ces animaux. Ils sont venimeux dans les pays chauds , mais dans les climats tempérés ils ne sont dangereux que pour les chats , qui ne les mangent point impunément ; aussi les vieux , instruits par l'expérience , se contentent de les tuer : au reste , si ce rat est venimeux comme l'araignée , il n'est pas moins agile , & il marcheroit , dit-on , comme elle sur un fil tendu. Or l'on dispute beaucoup laquelle de ces deux qualités qu'il a de communes avec l'araignée , l'a fait nommer musaraigne , & nous laisserons , s'il vous plaît , cette contestation aux étymologistes.

Le musavelaine tire son nom de l'espèce de

(1) *Mus-Avellanarum*. Le Muscardin de M. de Buffon.

(2) *Aldovrandus*.

condrier qu'il habite, & sur lequel il fait son nid dans la forme de celui des oiseaux; son poil ressemble assez à celui de la martre, & l'odeur en est agréable, puisque les petits-mâtres & les coquettes, du tems de Saint Jérôme, la préféroient à tous les autres parfums. Il faut voir comme ce Saint fronde cette sensualité dans une lettre à la dame Démétriaque, où il prêche contre les vanités de son siècle.

Tous les autres rats dont je vais parler sont étrangers, & portent ordinairement le nom des pays où ils se trouvent. Les plus près de nous & les plus connus sont les rats des Alpes, appelés autrement loirs, glirons (1), marmottes; car ces trois noms appartiennent à la même espèce (2). On raconte des merveilles de la sagesse de leur gouvernement, de leur industrie à se construire des maisons sous terre, & à les fermer exactement pendant l'hiver; on vante leur prévoyance à faire des magasins de fourrages, & leur prévoyance à les voiturer; jusques-là que l'apologiste des bêtes les cite comme des animaux qui font honneur

(1) Gliron ou liron, même animal que le loir.

(2) Le loir est très-différent de la marmotte; c'est celle-ci que les naturalistes désignent sous le nom de *mus alpinus*.

aux animaux, & qui prouvent que ce ne sont point de pures automates. Je vais, monsieur, vous transcrire son apologie.

(1) Les Alpes, ces monts orgueilleux
 Qui portent leur front jusqu'aux cieux,
 Nourrissent sur leur pente, aux environs de Coire,
 La capitale des Grisons,
 Des rats, dont à-peine on peut croire
 L'ingénieux manège au tems des fenaisons
 Ces rats, d'une espèce assez fine,
 Sont presque aussi gros qu'une souine,
 Ils savent dans l'été faire pour leur hiver
 Ample provision de foin tout le moins verd;
 Et voiei comment ils s'y prennent.
 Chacun d'eux, tour-à-tour, fait sa tâche à-propos;
 L'un se tient couché sur le dos,
 D'autres en cet état tout doucement le traînent
 Chargé de sa botte de foin
 Que ses pattes qu'il diestse embrassent avec soin,
 Et par sa queue ainsi traîné dans leur logette
 Il leur sert de cheval, & même de charrette.
 C'est par ce travail redoublé
 Que ces rats montagnards ont le dos tout palé.
 Ce manège subtil n'est point un badinage,

(1) Apologie des bêtes par monsieur de Beaumont,
 page 131.

Si l'on y réfléchit, on conçoit aisément
 Que ce n'est point l'instinct, mais un raisonnement
 Qui joint l'assortiment de tout cet équipage.
 L'instinct ou le besoin peut bien grossièrement,
 Inspérer à ces rats sauvages,
 Qu'ils doivent nécessairement
 Vivre sur la montagne en hiver de fourages;
 Mais de les voiturier l'adroite invention
 Est de l'ame qui pense une opération.

Passons à l'apologiste sa très-mauvaise poésie, son lassoite prouve au-moins beaucoup d'industrie dans les rats : pour une ame pensante, c'est une autre thèse qui ne se décidera que lorsqu'on connoîtra suffisamment la nature de l'ame ; & l'on ne touche pas encore à cette découverte, à en juger par les peines & les recherches inutiles qu'elle a déjà coûté aux hommes depuis qu'ils raisonnent sur eux-mêmes.

On dit encore que les marmotes dorment tout l'hiver sans manger ; mais si cela étoit, elles seroient bien des frais inutiles en été à ramasser des provisions, & leur adresse à les voiturier seroit en pure perte : il faut donc entendre seulement qu'elles se tiennent couvertes dans leurs trous tout l'hiver, & cela est fort sage ; au reste, elles s'appriivoisent facilement, & les tours que leur font faire ces peins misérables qui en tirent un tribut sur la curiosité

populaire , font des preuves de leur docilité ; mais leur premier mérite , c'est qu'elles font très-bonnes à manger. Dans l'ancienne Rome on en tenoit des ménageries appellées *gliraria* , elles faisoient les délices des meilleures tables , & ce goût , qui dura long-tems , eût subsisté davantage , si les édiles , par quelque intérêt particulier , n'eussent aboli ces ménageries. Marcus Scaurus , beau-fils de Sylla par sa mère Métella , ce voluptueux d'un goût exquis , cet édile magnifique qui fit élever ce célèbre théâtre à trois étages , soutenu sur trois cent soixante colonnes de trente-huit pieds de haut ; cet homme enfin , qui introduisit à Rome , par son exemple , le faste & la délicatesse à la place de l'antique sévérité , fut le premier qui apprit à ses concitoyens ce que valaient les glirons. Cette éditité de Scaurus , pendant laquelle ils régnèrent sur les tables les plus délicates , fit plus de tort à la république , au jugement de Pline & d'un historien moderne , que ne lui en avoient fait les sanglantes proscriptions de Sylla son beau-père. Ainsi les casuistes , qui sont bien persuadés que c'est le luxe & la volupté qui ont perdu les Romains en les amollissant , pourront compter les marmotes parmi les causes de la décadence de ce grand empire (1).

(1) Tout ce qui est dit ci-dessus doit s'appliquer au loir.

Dans les Indes il y a des rats qui ont la grosseur & le poil des marmotes , excepté qu'ils sont plus argentés ; ils marchent quelquefois sur leurs pieds de derrière , & sont si dangereux quand la faim les presse , qu'on ne dort point en sûreté auprès d'eux.

(1) Dans l'île du Pin, près celle de Cuba, on en voit de presque aussi gros , de poil roux , & fort bons à manger.

(2) Dans l'Egypte il s'en trouve communément d'assez grands , dont le poil est presque aussi piquant que celui d'un hérisson. A Nuremberg ils sont gros comme des fouines & de la couleur des lievres ; en Hongrie ils tirent sur le verd , sont à-peu-près taillés comme des belettes , sans être plus gros que nos souris.

(3) Dans la Virginie il y a beaucoup de rats blancs , dont les naturels du pays faisoient autrefois un usage singulier ; lorsqu'ils en avoient un pendu à chaque oreille , ils se croyoient aussi bien parés que nos dames sont sûres de l'être avec les plus belles perles d'orient. C'étoient , comme vous le pensez bien , des rats morts remplis simplement de paille : ils

(1) Journal historique de monsieur de la Salle , pag. 30. tome 1.

(2) Dictionnaire de Trévoux.

(3) Bibliothèque universelle , tome 6. pag. 267.

avoient naturellement quelque bonne odeur, ou des parfums pour corriger la mauvaise qu'ils auroient pu répandre.

Cette mode nous paroîtroit peut-être moins ridicule que celle des paniers, si les Virginiens n'étoient pas des sauvages; car, dans le fond, il n'est point absurde que les rats puissent servir de parure. Le voile de Proserpine, la reine du plus vaste de tous les empires, étoit parfumé de rats brodés avec beaucoup d'art, & ce voile lui donnoit peut-être aux yeux de Pluton, les mêmes graces que prêta à Junon la ceinture de Vénus dans une affaire d'honneur.

Et sans aller chercher des exemples dans la Virginie & aux enfers, le petit-gris & l'hermine, ne sont-ils pas, depuis long-tems, en possession, chez nous, de faire de fort beaux ornemens, & de marquer des titres & des dignités? Or, le petit-gris est la dépouille du rat laskique, & l'hermine, selon la plupart des naturalistes, est la même chose que le rat pontique. (1) Il est difficile d'imaginer avec quelle complaisance un chanoine, un licencié, un docteur, portent ces peaux respectables : on a dit malicieusement qu'elles sont souvent des armes par-

(1) Le petit-gris est une espèce d'écureuil; & l'hermine est du genre de la belette.

lantes ; cependant elles répondent au-moins qu'un homme qui a mérité d'en être revêtu dans une université , a étudié suivant l'ordonnance.

J'ai connu un brave licencié de la sacrée faculté de Paris, qui étoit plus jaloux de sa fourrure qu'un gueux de sa besace. A plus de cent lieues de Paris, au fond d'une province où l'uniforme de la licence est inconnu, il s'en paroît en chaire, dans les processions, il l'endossoit souvent pour recevoir des visites; & l'on ajoute qu'il se donnoit quelquefois le plaisir de coucher avec, tant il l'aimoit tendrement. Je crois ce dernier trait exagéré; mais il est exactement vrai que revêtu de sa peau, ainsi que l'âne de celle du lion, il se croyoit infiniment au-dessus de ses confrères qui n'étoient pas fourrés comme lui; & ses confrères, de leur côté, maudissoient de bon cœur le licencié, & tous les rats pontiques, comptables de sa sotte vanité.

Mon catalogue, monsieur, n'est pas encore rempli; j'ai bien d'autres rats à y placer, mais beaucoup plus curieux, d'une nature particulière, & plus étendue que toutes les especes que j'ai parcourues; nous les nommerons, si vous voulez, les rats de tout pays. Il y en a par-tout où il y a des hommes; invisibles & d'une substance spirituelle, comme les génies, ils ne sont sensibles que par leurs effets, qui ne permettent pas de nier leur existence, au-moins de ceux qui ne nous appartiennent point;

car chaque particulier qui en loge dans son cerveau ne s'en doute seulement pas.

N'exigez pas, monsieur, s'il vous plaît, que je vous fasse l'analyse de toutes les espèces de rats de cerveau : ils participent à la nature des âmes, & semblent former chacun une espèce différente; cependant on pourroit les distribuer par classes, selon les conditions, les génies & les caractères des rats qui composent la société. Mais quelle liste encore ! Je la commencerai, mais j'ai, pour ne la point achever, la même excuse qu'Erasme fait apporter à la folie pour ne pas compter toutes les sortes de fous ; c'est que le dénombrement en est impossible.

Nous mettrons donc dans la première classe, les rats des coquettes ; je crois qu'ils doivent avoir le pas sur tous les autres, sans leur faire tort ; à moins que ceux des petits-mâtres ne s'avisent de le leur disputer, & ils ont quelque droit de le faire ; pour lors, la chose seroit problématique, & pour conserver la bonne intelligence qui regne entr'eux, on pourroit par accommodement les mettre ensemble dans le même rang indistinctement comme ils se rencontrent dans le monde. S'il étoit permis de donner de l'étendue à des êtres immatériels, on les supposeroit, sans rien risquer, les uns & les autres, les plus grands & les mieux nourris de tous les rats : parce que rien n'égale les caprices

d'une coquette, & l'étourderie d'un petit-maître.

La seconde place appartient de droit à ceux des dévots & de la gent mystique. Ce sont eux qui produisent dans l'esprit de leurs hôtes ces pieuses fantaisies qu'ils suivent comme des inspirations; ce sont les mêmes qui sont cause des vœux imprudens, & des austérités outrées; ils font de l'un un fanatique, de l'autre un imbécille; ils envoient dans un cloître celui-ci qui étoit né pour servir l'état dans les affaires ou dans les armées, & arrachent celui-là du sein de sa famille pour en faire un misanthrope, un malheureux dans la solitude. Combien tous les jours ces mêmes rats font-ils fabriquer de testamens ridicules, dans lesquels un père de famille, pénétré d'une indifférence subite pour ses enfans, les déshérite dévotement, pour enrichir un tartuffe, bâtir un temple, ou engraisser une communauté d'inutiles? En général, ils causent dans l'esprit un si prodigieux dérangement, qu'un homme toujours en contradiction avec les autres hommes, fait les plus grandes folies par des principes très-sages.

Il est inutile de protester que je ne parle pas de tous les dévots, je les respecte sincèrement, & je suis persuadé que les honnêtes-gens, remplis d'une saine dévotion, sont de tous les hommes ceux qui ont le moins de rats.

Donnons, si vous voulez, monsieur, le troisième rang aux rats des gens de génie, des hommes

à talens. Les poètes en ont toujours eu la cervelle bien meublée , & l'on ne s'accoutumeroit point à voir un rimeur parfaitement raisonnable : je crois bien qu'Apollon les inspire , mais c'est souvent Apollon *Sminthien*, c'est-à-dire , *le Ratier*. Les mathématiciens ne manquent pas aussi de rats , & les peintres , & les musiciens en font largement partagés. Tous ces messieurs généralement regnent dans une sphère plus ou moins étendue , hors de laquelle leurs rats les tyrannisent un peu : Heureusement leurs talens excusent leurs écarts.

Faites-moi grace , monsieur , pour la quatrième classe , ou permettez-moi d'y comprendre indistinctement les rats de tout le genre humain , & vous vous donnerez la peine de les y démêler. Tout homme qui n'a pas de liaison dans ses pensées , de suite dans ses actions , d'ordre dans ses desseins , qui semble souvent agir plutôt par hasard , par caprice , ou par principe de mécanisme , que par raison , s'appelle ratier ; au-moins ce sont les idées que je crois attachées à ce terme. Or quel est le mortel qui ne mérite pas quelquefois ce nom ? La différence , monsieur , est du plus au moins , cette différence est infinie.

Que le seigneur Asmodée étoit placé avantageusement sur la tour de San-Salvador avec don Cléofas , pour lui montrer ce qui se passoit dans Madrid ! Supposons , monsieur , que je fusse dans

Paris, sur un observatoire pareil, avec un étranger curieux de connoître des ratsiers, je pourrois peut-être lui montrer des personnages assez singuliers en ce genre, en supposant encore que par la même puissance diabolique les toits fussent enlevés, & que je pusse promener mes yeux dans l'intérieur des maisons : convenons encore qu'il est nuit, car j'ai besoin de toutes ces suppositions.

Voyez-vous, dirois-je à mon compagnon, au fond de ce college, dans une chambre qui donne sur un petit jardin, un homme empaqueté dans une robe de chambre assez mal-propre, qui paroît glacé sur un pupitre? C'est une sorte d'homme de lettres, il fait quelquefois de méchans vers, & je gage qu'en ce moment il aiguise une épigramme contre le genre humain; car il déteste tous les hommes en général, par semestre, & je sais qu'il est à-présent dans son semestre de misanthropie. Au commencement du mois il se fait une liste alphabétique des tables où il doit aller manger, & il croiroit faire une impolitesse à ses hôtes de n'y pas aller le jour marqué sur ses tablettes; au reste, il s'y présente vêtu comme un disciple de Diogène, & s'imagine encore être mis fort galamment. La première fois qu'il voit un homme, il l'aime subitement, il l'accable de politesses; mais la seconde, à-peine daigno-t-il le saluer. Il se fait une infinité de petites regles qu'il suit inviolablement; quinze jours d'avance il est réglé que

tel jour , à telle heure , il fera des vers ou de la prose , que le soir il ira nécessairement en tel endroit , ou qu'il ne se laissera point voir qu'à telle heure ; & son plan une fois tracé , s'agiroit-il de racheter la vie à tous ses amis , il ne s'en écarteroit pas : tant il est esclave des loix qu'il s'impose.

Portez votre vue , continuerois - je , à plusieurs rues au-delà du collège , appercevez - vous sur la droite , dans un grand hôtel , cette jolie femme qui se met à sa toilette ? Je la connois , & je sais à quoi cet appareil est destiné : lorsqu'elle sera bien parée , elle se placera dans une niche où elle jouira des honneurs de la divinité ; on brûlera de l'encens à ses pieds ; enfin elle recevra au milieu de la fumée & des bougies , au moins un culte domestique.

Dans la maison voisine , examinez cette autre femme qui est couchée nonchalamment dans un beau lit d'étoffe d'or ; admirez la richesse des meubles , considérez la beauté des lustres & la quantité des bougies. Combien de monde autour d'elle ! Cependant il n'y a ni prêtre ni médecin , aussi n'est-elle pas malade ; elle a pris en aversion la lumière du soleil , & ne souffre pendant le jour même que celle des flambeaux ; enfin son lit est son trône , & son appartement son empire ; il change souvent de face , car elle en varie les meubles aussi souvent qu'on fait les décorations d'un théâtre. La folie de cette dame a succédé à une autre toute opposée ;

elle a couru pendant cinq ans les provinces à grands frais, sans aucun dessein ; à présent elle se délasse apparemment de ses fatigues.

Passons à un autre quartier, disons-je encore à mon étranger : Voyez-vous, sur cette place, un grand concours de monde ? C'est une battue qui a attiré cette foule ; je connois un des acteurs, c'est un homme singulier, plein de probité, & qui ne manque pas même de mérite, mais ennemi juré des petits chapeaux, il a vu passer un cavalier qui en portoit un de cette espèce, il lui a demandé pour quoi il ne portoit que la moitié d'un chapeau ; l'autre lui a répondu brusquement, ils se sont piqués ; enfin ils en sont venus aux mains ; cependant cette aventure n'engagera point cet homme à faire grâce aux petits chapeaux. Il est aussi brave qu'il est fou, & ne va jamais en campagne sans un mulet chargé de laines, comme s'il avoit autant de bras que le géant Hircée.

Sur le coin de cette même place, regardez ce donjon élevé, qui n'est éclairé que par la sombre lueur d'une lampe ; y voyez-vous un homme maigre, abattu, armé d'une discipline épouvantable ? Croinez-vous que c'est un sermon académique, plein d'esprit & d'éloquence, qui l'a converti ; le voilà dans son donjon, comme étoit Siméon Stylite sur sa colonne ; mais le monde n'y perdra rien, il y reviendra bientôt avec des passions plus vio-

lentes; c'est la coutume, il fait alternativement des parties de débauche & de dévotion; il passe quelquefois un quartier dans un cloître, ensuite un autre chez des courtisanes.

Regardez à gauche, continuerois-je; appercevez-vous dans une maison isolée, un homme qui se promene comme un fou dans une salle basse? C'est un savant très-riche, contre l'ordinaire de ses confrères; il a partagé Paris en plusieurs parties égales par des demi-diametres qui aboutissent à un centre où il fait sa demeure principale; & c'est la maison que je vous montre; mais il a encore loué dans tous les quartiers, quantité de chambres qui répondent sur ces rayons à des distances proportionnelles du centre, de sorte qu'étant presque toujours également éloigné de plusieurs de ses logemens, le hasard décide de celui qu'il visitera; il les parcourt souvent sans s'y arrêter, comme le soleil fait les douze signes du zodiaque; & quelquefois il y fait des stations. Cependant il a des domestiques, mais il ne les voit que par rencontre, & ils lui sont aussi inutiles que le doivent être à Jupiter ses satellites, si cette planète n'est point habitée.

Je descends, monsieur, de mon observatoire, & je finis mes portraits, crainte de vous ennuyer; depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, je ne vois dans le monde que des raiers: mais pour les bien peindre, il me faudroit deux choses, l'esprit du diable

Atinodée, & la plume de Le Sage. J'ai l'honneur d'être, &c.

CINQUIÈME LETTRE.

*Mine populam latè regem belloque superbum
Penturum.* Virgil.

REVENONS, monsieur, aux rats naturels, & commençons enfin l'histoire de ceux dont je ne vous ai fait encore que les caractères. Leur nom est célèbre de tout tems dans les annales de tous les peuples, & dans la mythologie.

Lorsque les dieux épouvantés par les géants, s'enfuirent si prudemment en Egypte, sous diverses figures d'animaux, celle du rat ne fut pas négligée. Scarron dit que :

Momus devint singe, Apollon cerbeau,
Bacchus un bouc, Vulcain un veau,
Pan un rat, &c.

Pan étoit peut-être le mieux avisé de tous ses confrères, puisque sous cette forme empruntée, sa divinité étoit parfaitement en sûreté, à-moins que les géants ne se fussent transformés en chats.

C'est sans doute de cette métamorphose que

les rats ont été adorés, car ils l'ont été aussi bien que les chats.

Dans l'Egypte jadis toute bête étoit Dieu ,

Tant l'homme , au contraire, étoit bête ;

Tout animal ailleurs qui n'a ni feu ni lieu,

Avoit là son temple & sa fête.

On avoit fait un jour au temple du dieu chat

D'un rat blanc & sans tache un pompeux sacrifice :

Le lendemain c'est le tour du dieu rat ;

Il faut, pour le rendre propice,

Qu'à ses autels un chat périsse. *La Motte.*

Ce n'est pas dans l'Egypte seulement, où toute bête étoit dieu, que les rats ont eu des autels. La crainte qui fit les premiers dieux du monde, força les Phrygiens de les déifier, & les peuples de Balfora & de Cambaye se feroient encore aujourd'hui un cas de conscience de faire du mal à ces animaux.

S'ils sont des dieux dans la mythologie, ils figurent en héros dans l'histoire ; elle est remplie de leurs conquêtes, & d'actions éclatantes qui les placent à côté des Alexandre, des Tamerlan, des Gengiskan. Semblables à ces nations guerrières du septentrion, qu'on a vues dans différens siècles se déborder dans l'Europe & dans l'Asie, comme des torrens impétueux renverser tout ce qui s'opposoit à leur passage, détruire des empires, ou se les

soumettre , souvent des milliers de rats belliqueux ont pris des villes , conquis des provinces , chassé des peuples.

Dieux malfaisans , ils firent souvent ressentir les effets de leur toute-puissance aux Phrygiens qui les adoroient , & chassèrent brusquement de leur pays ces braves Troyens qui avoient soutenu dix ans les efforts réunis de toute la Grece ; enfin le Simois & le Scamandre , ces fleuves célèbres de la Troade , n'ont vu quelquefois sur leurs bords que des rats. Pareille conquête sur le Méandre ; les migrations de plusieurs peuples de l'Ionie n'ont eu d'autre cause que la cruelle nécessité de céder leurs terres à des armées de rats victorieuses.

Passons en Thrace , nous y verrons les Abdérites , peuples assez connus par une comédie française , chassés de leur patrie par ces mêmes conquérans. Cette révolution arriva sous le regne de Cassandre , roi de Macédoine , l'un des successeurs d'Alexandre. Les rats , réconciliés sans doute par une paix solide avec les grenouilles depuis cette fameuse bataille qu'Homère a chantée , se liguerent avec elles ; soutenus des légions amphibies de ces alliés , ils inondèrent de leurs troupes les terres des Abdérites , assiégèrent la ville d'Abdère , & chassèrent enfin les habitans de tout le pays , après leur avoir enlevé leur capitale.

Les histoires ne disent rien de la conduite du
siège,

siège, de sorte qu'on ignore comment la ville fut attaquée & défendue; on ne fait si elle fut emportée d'affaut & livrée au pillage, ou bien si elle se rendit par capitulation, & quels en furent les articles. Voilà comment les faits les plus importants de l'antiquité demeurent dans l'obscurité, faute de l'utile secours des gazettes, qui nous donnent, (soit dit en passant) un grand avantage sur les anciens.

Cependant, malgré la disette des mémoires, on peut assurer qu'Abdère essuya deux grands sièges; le premier est celui dont nous venons de parler; le second fut formé par les Abdérites mêmes, qui voulurent rentrer dans leur ville : ils firent de puissans efforts, & ils rentrèrent enfin, mais ce ne fut pas, selon toute apparence, sans une horrible effusion de sang, les assiégeans combattant pour reconquérir leurs foyers, & les assiégés pour conserver leur conquête. On peut conjecturer encore que les rats étoient seuls entrés dans Abdère, qu'ils avoient abandonnés aux grenouilles les rivières, les marais, les prairies, & tout ce qui pouvoit être à la bien-séance de ces alliés.

Les habitans de Céretto, petite ville du royaume de Naples, se souviennent encore d'avoir été obligés, il n'y a pas cinquante ans, de disputer le terrain avec les rats, comme avoient fait les Abdérites. Les tremblemens de terre, causés par les embrâsemens du mont Vésuve, donnèrent lieu à cet évé-

nement. La ville de Cérétto en fut presque toute bouleversée, une bonne partie de ses habitants demeurèrent sous les ruines, & ceux qui eurent le bonheur de se sauver, se retirèrent dans la plaine où ils établirent une espèce de camp : mais bientôt il ne fut pas beaucoup plus sûr que la ville ; une armée de rats vint les y menacer d'un sort plus triste que celui qu'ils avoient évité, c'est-à-dire, de les manger tout vifs. On opposa le fer & le feu à ces légions furieuses, on fit de bons retranchemens, & l'on passa plusieurs nuits sous les armes, crainte de surprise ; jamais alarme ne fut plus chaude.

Dans cet étrange embarras, on eut recours à un chat, on l'envoya contre les rats, mais ce fut pour leur servir de pâture. Dans un instant ils l'immolèrent aux mânes de leurs pères mangés par les chats, ou plutôt il fut autant sacrifié à l'appétit qu'à la haine nationale. Jugez par-là, monsieur, de la solidité de l'inscription suivante qui étoit autrefois sur une porte d'Arras avant que Louis XI eût pris cette ville.

Quand les rats mangeront les eas ,
 Le roi sera seigneur d'Arras ;
 Quand la mer qui est grande & lée ,
 Sera à la S. Jean gelée ,
 On verra par-dessus la glace

Sortir ceux d'Arras de leur place.

Les rats ont fait des choses aussi surprenantes en Italie; on leur a quelquefois abandonné des campagnes, & même des villes. Par exemple, celle de Cosa, à-présent Orbitello, dont les histoires nous disent seulement que les habitans furent contraints de laisser leurs dieux pénates à la merci de ces animaux furieux.

Dans l'île de Gyara, l'une des Cyclades, ils ont fait encore une expédition bien plus mémorable : Plin, d'après Strabon, & tous les naturalistes d'après Plin, en parlent comme du plus terrible de tous les prodiges. Les rats ayant formé le dessein de chasser les insulaires, ravagèrent leurs terres, coupèrent les moissons, les légumes, mangèrent les magasins, en un mot, affamèrent l'île; ensuite ils attaquèrent les hommes & les animaux jusques dans les villes. Ils étoient en si grande quantité, que les habitans, quand ils n'auroient rien eu à craindre pour leur vie, ne pouvoient espérer de tuer tant de millions de rats, qui sembloient sortir de terre. Il leur fallut donc obéir à la nécessité, & prendre le seul parti qui restoit, c'est-à-dire, d'abandonner ce qu'ils ne pouvoient pas conserver.

Ils furent encore obligés, en gagnant les ports, de s'ouvrir des passages l'épée à la main, à travers les bataillons ennemis qui les harcelèrent jusqu'à

leurs vaisseaux. La fureur des rats ne s'en tint pas-là encore; les infatigables embarqués, ils entrèrent avec rage dans les maisons, & y mangèrent jusqu'aux métaux; le fer, le cuivre, l'or, l'argent, tout fut dévoré.

Ce trait merveilleux est expliqué différemment par les historiens; pour moi, je pense que ce prodige ne doit pas être attribué à la faim, mais plutôt à une sage précaution: à l'exemple de ceux qui avoient rongé les cordes des arcs & les courroies des boucliers des Assyriens, ils pensèrent peut-être qu'il falloit dévorer les arsenaux, & tout ce dont on pouvoit fabriquer des armes contre eux, afin de pouvoir combattre avec avantage leurs ennemis s'ils venoient à rentrer dans l'île, ou du moins leur ôter la supériorité des armes.

Ce que je viens de toucher des rats, à l'égard des Assyriens, n'est point une bagatelle, il ne s'agit pas moins que d'une bataille gagnée, dont les rats méritent tout l'honneur. Un grand historien de nos jours parle fort au long, après Hérodote, de cette belle action, & je ne puis mieux faire que de rapporter ses propres termes.

Séthon, ou Sevéchus, roi des Egyptiens, & grand prêtre de Vulcain, prince devot, avoit mis ses troupes par son avarice & ses mauvais traitemens. « Il éprouva bientôt leur ressentiment dans une guerre qui lui survint tout-à-coup, & dont

» il ne se tira que par une protection miraculeuse.
» Sennachérib , roi des Arabes & des Assyriens ,
» étant entré avec une nombreuse armée en Egypte ,
» les officiers & les soldats Egyptiens refusèrent
» de marcher contre lui. Le prêtre de Vulcain ,
» réduit à une telle extrémité , eut recours à son dieu ,
» qui lui dit de ne point perdre courage , & de marcher
» hardiment contre les ennemis avec le peu de gens
» qu'il pourroit ramasser : Il le fit ; un petit nombre
» de marchands , d'ouvriers & d'étrangers se joignit
» à lui ; avec cette poignée de gens il s'avança
» jusqu'à Péluse , où Sennachérib avoit établi son
» camp. La nuit suivante , une multitude effroyable
» de rats se répandit dans le camp des Assyriens ,
» & y ayant rongé les cordes de leurs arcs , & toutes
» les courroies de leurs boucliers , les mit hors d'état
» de se défendre. Ainsi déarmés ils furent obligés
» de prendre la fuite , & ils se retirèrent après
» avoir perdu une grande partie de leurs troupes.
» Séthon , de retour chez lui , se fit ériger une statue
» dans le temple de Vulcain , où tenant à la main
» droite un rat , il disoit dans une inscription :

Que par moi l'on apprenne à respecter les dieux (1).

(1) Rollin , histoire ancienne , tom. 1. après Hérodote.

On auroit pu', ce me semble , ajouter , & à craindre les rats.

(1) Un autre prêtre , nommé Crinis , fut puni de son indévotion par ces mêmes animaux qui avoient si bien servi le dévot Séthon. Celui-là étoit pontife d'Apollon , mais de ces pontifes indolens qui vivent voluptueusement d'un bénéfice qu'ils desservent fort mal. Sa négligence dans les sacrifices scandalisoit les peuples ; Apollon en fut irrité , & couvrit les champs de Crinis d'une prodigieuse quantité de rats & de souris. La punition de ses fautes lui en fit connoître l'énormité ; il rentra en lui-même , & songea à détourner la colère de son dieu par sa piété & son zèle à remplir les devoirs de son ministère : il réussit ; le dieu naturellement bon , lui fit entendre qu'il étoit satisfait de sa conduite , & qu'il lui rendoit ses bonnes grâces ; mais ce n'étoit pas assez , il falloit délivrer Crinis des troupes qui vivoient à discrétion sur ses terres : il l'obtint encore. On croira peut-être qu'Apollon n'eut besoin , pour les renvoyer , que d'une parole ou d'un clin-d'œil , enfin que du même signal qui les avoit ramassés : point du tout , engraisés aux dépens du prêtre , ils firent les mutins , & ne jugèrent pas à-propos d'obéir.

(1) Noël Leconte , dictionnaire de la fable.

Alors Apollon , indigné de leur insolence , jura par le Styx qu'il les extermineroit tous ; mais connoissant à quels ennemis il avoit à faire , il se servit contr'eux des mêmes fleches avec lesquelles il avoit terrassé le géant Titius , le serpent Python , & les fils de l'orgueilleuse Niobé : il ne jura pas en-vain , ils périrent tous jusqu'au dernier , mais avec honneur , sans penser seulement à fuir.

Cette victoire fut gravée au temple de mémoire , & justement chantée sur le double vallon par les chastes sœurs du vainqueur. On croit même , & je n'en doute pas , que c'est depuis cette action qu'Apollon fut appelé *Smynthien* , du nom des rats nommés *smynthés* par les Eoliens , les Crétois & les Troyens , comme il avoit reçu le surnom de *Pythius* , après avoir exterminé le serpent Python.

Aussi les peuples que je viens de citer sacrifioient à Apollon Smynthien lorsque les rats désoloient leurs campagnes ; c'étoit le champion du tems dans ces sortes de calamités publiques. En Crete sur-tout il étoit principalement fêté sous ce titre , il y avoit un temple magnifique où il étoit représenté tenant un rat à la main droite.

Ces deux histoires , monsieur , ne vous ont peut-être point plu à cause des miracles sur lesquels elles sont fondées. En voici une plus moderne. Il y a quelques trois cens quarante ou cinquante ans que les rats & les souris s'étoient si fort multipliés à

Hamelen (1), ville du duché de Lunebourg, que les habitans n'étoient plus maîtres dans leurs maisons; ils se voyoient bientôt obligés de les abandonner, lorsqu'un charlatan se présente aux magistrats, & leur promet de les débarrasser de ces ennemis domestiques, moyennant une somme qu'il leur demande. Que ne lui auroit-on pas donné ? Les conventions faites, le charlatan court par toutes les rues, rassemble les rats au bruit d'un tambour, & les emmene hors de la ville, on ne sait où. Après il revient triomphant demander la trop juste récompense de son service; mais il étoit déjà oublié, les magistrats lui manquèrent de parole, & refusèrent de le payer. Piqué de leur mauvais procédé, il reprit son tambour, & les enfans attirés par sa réputation & par le bruit, coururent aussi-tôt après lui, il sortit avec eux de la ville, & n'y rentra jamais, non plus que les enfans qu'on chercha inutilement.

La mémoire de ce jour malheureux se conserve encore à Hamelen; à pareil jour les portes de la ville sont fermées, & il est défendu d'y battre la caisse. Cet homme étoit sans doute un grand enchanteur; mais sans le tambour magique, Hamelen seroit peut-être devenue Ratopolis.

(1) *Atlas major* de Janfon, tome 1. dans la description de l'Allemagne.

Vous voyez, monsieur, que les rats sont une nation très-belliqueuse, qu'ils sont capables des plus grandes choses, & aussi formidables, malgré leur petitesse, que les lions, les tigres, les léopards, & toutes les bêtes féroces qui désolent l'Afrique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE SIXIÈME.

. *Bella, horrida bella!* Virgil.

MONSIEUR,

L'ENDROIT le plus brillant de l'histoire militaire des rats, est la guerre qu'ils eurent autrefois avec les grenouilles, guerre intéressante & trop peu connue hors des collèges. Si l'on vante les chats pour avoir fait le sujet de deux dissertations académiques, quel comble de gloire pour les rats d'avoir été chantés sur la lyre, sur la trompette de l'inimitable, de l'incomparable Homère, sur cette même trompette qui a célébré la colère implacable d'Achille, la fortune de Priam, & les longs voyages du sage époux de Pénélope!

Aussi heureux qu'Achille, & dignes comme lui de l'envie d'Alexandre, les rats ont été les héros d'Homère, quelle fortune pour eux, sur-tout auprès

des judicieux adorateurs de l'antiquité ; qui croient le poète Grec sans défaut, & les héros parfaits ! Aux yeux de madame Dacier, les rats ne devoient point être de simples rats, mais des héros poétiques. Qu'il me seroit facile de relever leur gloire par celle d'Homère, & de faire valoir en leur faveur la Batrakomachie ! Mais je me suis interdit l'éloge, & la sévérité de l'histoire me le défend.

Après tout, il n'est pas bien certain que ce poème soit l'ouvrage du chancre d'Ilion ; des écrivains d'un grand mérite en ont douté, d'autres ont osé décider qu'il lui étoit faussement attribué, aussi bien que les hymnes, le margite, & quelques petites pièces semblables qui portent son nom. Un écrivain célèbre (1) fait honneur du combat des rats & des grenouilles à Pigrès ou Tigrès d'Halicarnasse, frère de l'illustre Arthémise, & le nom de ce Carien se lit à la tête d'un ancien manuscrit (2).

Observez encore après un critique éclairé (3), que la plus grande partie du poème consiste en parodies de l'Iliade & de l'Odyssée, & que ces parodies en font tout l'agrément : remarquez qu'il s'y trouve beaucoup de vers foibles, négligés, & même

(1) Suidas.

(2) De la Bibliothèque du Roi.

(3) Heintius.

vieux, mais sur-tout une affectation marquée à jeter du ridicule sur les dieux d'Homère, & particulièrement sur la redoutable Pallas, qui se plaint comme une commère de ce que les rats lui ont mangé quelques colifichets de femme, & qui est plus embarrassée que si elle avoit perdu son égide. Après ces observations qui ne sont point à mépriser, Pigrès pourroit bien avoir fait la Batrakomiomachie. Mais autre inconvénient : non-seulement il feroit perdre aux rats la gloire d'avoir été chantés par Homère, mais encore au divin Homère celle d'avoir inventé la poésie burlesque ; ce qui feroit très-fâcheux, parce qu'on étoit bien aise de devoir à l'inventeur de la poésie épique, ce burlesque sublime qui donne de la noblesse aux plus petites choses, & de la gravité aux plus ridicules ; car, pour le bas burlesque dont on a masqué l'Iliade & l'Enéide, c'est un genre misérable, justement méprisé aujourd'hui, & qui trouve à-peine des admirateurs dans les antichambres.

Il faut convenir de bonne-foi que les argumens des critiques modernes sont pressans ; mais d'un autre côté nous sommes depuis tant de siècles en possession de croire qu'Homère est l'auteur du poëme en question : Peut-on à-présent revenir contre la prescription ? Martial & le sculpteur Archélaus se feroient-ils trompés avec toute l'antiquité ? Cela n'est pas croyable. Enfin il y va de l'intérêt des rats que

cet ouvrage soit du poète Grec, donc il doit être de lui; c'est, ce me semble, assez bien conclure, au moins pour ma cause (1).

Mais cet avantage ne fait qu'augmenter mon embarras; plus ce poème sera d'Homère, & plus il me sera difficile de vous en parler d'une façon qui réponde à la réputation de son auteur. L'Iliade de monsieur de La Mothe m'effraie, & m'apprend qu'il y a dans les ouvrages de ce poète divin des beautés à la grecque qui s'évanouissent dès qu'on veut les habiller à la françoise, & que ses pensées sont des fleurs tendres qu'il ne faut toucher qu'avec beaucoup de délicatesse. Au reste, monsieur, je ne vous ferai pas une traduction littérale de ce fameux combat des rats (2), je ne vous en promets qu'une analyse dans laquelle je me donnerai même bien des libertés. Je commence.

Ratopolis capitale des rats, comme qui dirait Ratonville, & Battakopolis capitale des grenouilles, furent long-tems voisines sans rivalité, & florissantes

(1) Dans le siècle dernier on a déterré près de Rome dans des anciens jardins de l'empereur Claude, un bas relief, représentant un Homère, avec deux rats, pour signifier qu'il étoit l'auteur du combat des rats. L'ouvrage est d'Archilaïs, sculpteur de Pryenne.

(2) Monsieur Boivin de l'Académie des Belles-Lettres a traduit ce poème en vers.

ans jalousie ; on assure même que depuis leur fondation , les deux états séparés par des bornes naturelles avoient joui sans interruption d'une tranquillité profonde jusqu'au regne du roi Ratapon , & de l'empereur Bouffard , époque malheureuse d'une guerre sanglante. Alors un coup imprévu du destin rompit une paix si constante , & les fautes des souverains précipitèrent leurs sujets dans des malheurs affreux.

Pficarpax , fils du roi des rats , trottoit un jour sur le bord des marais de Batrakopolis : Bouffard , empereur des grenouilles , l'aperçut , & le prit à sa taille avantageuse & à son port majestueux pour un monarque , ou tout au moins pour un chevalier errant ; il lui adressa aussi-tôt la parole , lui offrit son amitié , lui demanda la sienne , & le pria de lui apprendre son nom. Pficarpax le fatistit avec cette noble fierté que peut seule donner une haute naissance , il vanta le roi Ratapon son père , la reine Trotine sa mère , & son aïeul Lampon. Il ne craignit pas même de dire qu'il étoit redouté dans tout l'univers , qu'il étoit connu des dieux , des hommes , des oiseaux. Ce prince croyoit sans doute que la modestie n'est qu'une vertu populaire ; d'ailleurs il exagéroit visiblement , trompé peut-être par les flatteries de ses courtisans , ou par les fausses idées qu'il s'étoit faites de l'activité de la renommée.

Les hommes se trompent tous les jours comme lui sur cet article ; la renommée , avec toutes les ailes qu'on lui donne , ne fait souvent que planer sur les mêmes lieux , souvent il ne sort de ses cent bouches , au lieu de voix tonnantes , que des murmures , des bruits sourds , qui pour se répéter mille fois dans le même endroit , ne percent pas un certain nombre de méridiens. Cependant la passion qu'ont les hommes de se faire un nom , est une folie très-utile à la société , & contre laquelle les gens sages ne déclameront jamais.

Revenons à notre rat , il avoit d'autres biens que la gloire , & peut-être de plus solides : il ne les oublia pas , il parla de ses richesses avec emphase , & de la délicatesse de sa table avec un air de satisfaction que Bouffard remarqua : il en sourit , persuadé à son tour que la table de l'empereur des grenouilles valoit mieux que celle du roi Ratapon , & dit au prince que s'il faisoit consister son honneur à bien manger , il trouveroit tout ce qu'il pourroit désirer à la cour des grenouilles : en même tems il le presse d'y passer.

Passons ce lac , (dit-il) mon do^x vous servira de barque ,
Bientôt avec plaisir vous verrez mon palais :
Mais de peur de tomber au milieu des marais ,
Prince , tenez-vous bien. Cela dit , il s'avance.

Pficarpax, curieux de voir le palais de Bouffard,
& plus encore d'y faire bonne chère, se rend sans
balancer aux instances du monarque aquatique : il
oublie que sa grandeur devoit l'attacher au rivage,
& s'embarque hardiment sur un élément dont il ne
considère pas le danger.

Pficarpax sur son dos légèrement s'élance,
L'accolle, & de ses bras le serre étroitement :
D'abord le cœur flatté d'un doux ravissement,
Il voguait près des bords sans crainte du naufrage ;
Mais si-tôt qu'il se vit éloigné du rivage,
Et que les flots troublés lui gagnèrent le dos,
Il fut troublé comme eux, & n'eut plus de repos.

Son trouble étoit juste, sans doute, mais qu'alloit-il
chercher dans cette galère ? Ce qu'il y a de plai-
sant, c'est qu'en tremblant il tâchoit de faire bonne
contenance, & n'osoit dire à Bouffard ce qu'il
souffroit. Cependant la crainte, passion toujours
dévote, lui arracha des vœux : c'étoit bien con-
venir qu'il n'avoit plus d'autre ressource.

O toi, (s'écria-t-il) fardeau d'amour, merveille si
vanité !

Sur le dos d'un taureau jusqu'en Crete portée,
Europe, étoit-ce ainsi que tu passas les flots ?

Il alloit ensuite s'adresser à Jupiter, qu'il intéressoit si adroitement à son péril, en lui rappelant ses amours; mais un spectacle terrible lui glaça les sens, & lui ôta la voix. C'étoit un serpent énorme (au moins il parut tel) qui leva la tête sur la surface des eaux. Fatale rencontre! L'empereur, à la vue de cet ennemi mortel, disparut à l'instant, & s'enfonça bien avant dans le limon. Que devint le prince abandonné à la merci des flots? Il nage, il s'enfonce, il reparoit, il boit l'onde bourbeuse, il va périr, & il l'auroit fait plutôt s'il n'avoit dû nécessairement prononcer le discours qui suit :

Cruel! n'espère pas cacher ton crime aux dieux;
Un œil, un œil vengeur voit tout du haut des cieux;
Pernicieux écueil d'où provient mon naufrage,
Tu n'aurois pas sur terre eu le même avantage;
J'aurois su mieux que toi sauter, lutter, courir;
Tu m'as traîné dans l'eau pour me faire mourir;
Mais je serai vengé, les rats sauront ton crime,
Et toi-même dans peu tu seras ma victime.
Un flot injurieux tranchant là son discours,
Lui tranche aussi la vie au plus beau de ses jours.

Je ne fais si les imprécations de Phéarpax étoient fort justes; vouloit-il que Bouffard laissât manger sa majesté impériale par le serpent? Remarquez aussi que le prince rat pensoit de lui ce que nous
pensons

pensons de nous; il se croyoit fort considérable aux yeux des immortels, il s'imaginoit que les intérêts de sa petite altesse étoient ceux du ciel, & que la foudre étoit faite pour le venger; quelle vanité! Il implora en-vain les dieux vengeurs de l'hospitalité violée, ils sont ordinairement du côté de la prudence, & il avoit négligé cette divinité.

Cependant les rats apprirent bientôt sa triste destinée, comme il l'avoit prédit. Son écuyer, qui du rivage en avoit été témoin, courut à Ratopolis annoncer ce malheur, & répandit par-tout la fureur & la consternation.

Au point du jour naissant la clameur des hérauts,

Assemble chez le roi les états généraux;

On sonne le tocsin par toute la province,

On fait savoir par-tout que haut & puissant prince

Pficarpax, froid, sans vie, étendu sur le dos,

Erre loin du rivage à la merci des flots.

Le roi Ratapon pleure d'abord devant les états la perte de son cher fils, unique & vain appui de son trône; ensuite il leur fait entendre adroitement que son malheur domestique intéresse tous ses fideles sujets, & qu'ils doivent servir sa vengeance; Pficarpax, leur dit-il, a péri d'une façon indigne.

Séduits par les discours d'un perfide étranger:

Mais ça, mes chers amis, songeons à nous venger.

Ils faut verser du sang; ne versons plus de larmes,

Armons-nous. Aussi-tôt chacun courut aux armes,
 Il n'y fut pas besoin de les mieux animer,
 Le démon des combats prit soin de les armer.

En même tems un héraut est envoyé à Batrakopolis :

Il tient en main un sceptre , & déclarant la guerre,
 Il prononce ces mots d'une voix de tonnerre :
 De la part des états & du roi Ratapem ,
 Je déclare la guerre aux hâtes du limon.
 Grenouilles, votre prince a fait périr le nôtre,
 On les a vus tantôt sur les flots l'un & l'autre ;
 Armez-vous , & quiconque a du cœur parmi vous
 Qu'il le fasse paroître aujourd'hui contre nous.

Cette déclaration jeta l'alarme dans l'empire des
 mairis , & l'on murmura tout bas contre l'empereur.
 Il sentit bien la nécessité où il étoit de se justifier ;
 mais dédaignant la voie des manifestes , dans
 lesquels la vérité même est souvent suspecte , il
 protesta hautement dans l'assemblée des états , non-
 seulement d'innocence , mais encore d'ignorance sur
 le crime qu'on lui imputoit. Cette courte justification
 soutenue de l'assurance qu'il donna aux gre-
 nouilles de battre les rats , produisit un effet surpre-
 nant ; elles reprennent aussi-tôt courage , déjà elles
 méprisent l'ennemi , & ne demandent qu'à en venir
 aux mains.

Voilà donc , monsieur , la guerre commencée , & l'orage prêt à crêver. Qu'il va couler de sang ! Quel carnage va se faire sur la terre & sur l'onde ! Et pourquoi , me direz-vous ? Pour la mort d'un misérable petit rat. Mais la guerre de Troie eut-elle un sujet plus grave ? Achille , Ajax , Ulysse , Diomede , Nestor , & tous les princes Grecs eurent bien la patience de se morfondre dix ans devant les murs de Troie , pour venger l'injure de Ménélas , comme si l'honneur de toute la Grece eût été attaché au front de ce bon prince. Qu'avoient fait Priam & les Troyens à ces redresseurs de torts , comme le fut bien dire Achille lorsqu'il boudoit pour avoir Briséis ? Et que leur importoit que la belle Hélène fût entre les bras de Pâris ou du fils d'Attrée ? Etoient-ils sages d'abandonner leurs états & leurs femmes , pour faire rendre celle de Ménélas ? Ils méritoient le même malheur que lui : le prudent Ulysse l'échappa belle ; jugez du sort des autres qui n'avoient pas des Pénélopes comme le roi d'Ithaque.

Ne pourrois-je pas citer des guerres de ministres & des guerres de religion entreprises sur des motifs aussi légers ? J'ai lu quelque part que les Arabes ont autrefois donné des batailles pour décider plus absolument que dans les écoles , si les attributs de Dieu étoient distingués *réellement* ou *virtuellement* (1).

(1) Herbelot , Bibliothèque orientale.

Leur audace est extrême,
Ils oseroient de près attaquer un dieu même,
Evitons de leurs dards les coups audacieux,
Et voyons leurs combats sans descendre des cieux.

Les immortels qui se souvenoient encore des blessures qu'avoient reçues Mars & Vénus dans les plaines de Phrygie, applaudirent aux sages discours de Pallas, & s'assirent autour du trône de Jupiter pour regarder impunément l'action.

S'ils firent sagement pour leur sûreté, ils firent fort bien aussi de laisser tous les événemens à la valeur des combattans. S'ils étoient ainsi demeurés neutres à Troie, les héros qui s'y signalèrent auroient encore été bien plus grands : Qu'est-ce que c'étoit que le vaillant Achille qui ne pouvoit se faire bleffer qu'au talon, tandis que ses armes trempées dans le Styx, portoient la mort & l'horreur par-tout ? Ulysse & les autres héros, assistés d'une divinité qui étoit sage ou brave pour eux, n'avoient qu'un héroïsme emprunté.

Cependant les deux armées sont en présence; des troupes bruyantes de moucheronns sonnent la charge, & Jupiter les seconde de son tonnerre. Les grenouilles avoient placé une partie de leurs troupes sur un terre glissant, afin de combattre avec avantage les rats qui viendroient les y attaquer, & leur

Ma fille, c'est à toi de défendre les rats;
Ils assistent, dit-il, à tous tes sacrifices,
A l'odeur de tes mets ils trouvent des délices,
Ils fréquentent enfin ton temple & tes autels.

C'étoit justement ce dont se plaignoit la déesse.
Elle répondit à son père que les rats étoient une
race sacrilège qui ne fréquentoit les temples que
pour ronger les couronnes, dévorer les sacrifices,
& boire l'huile de ses lampes; mais elle exagéra
sur-tout l'attentat qu'ils avoient commis sur une
coëffure ou un voile, enfin quelque ornement qu'elle
avoit travaillé de sa propre main; & pour surcroît
de chagrin, ajouta-t-elle, un misérable ouvrier à
qui je l'ai donné à raccommoder, m'importune tous
les jours pour son paiement, & je n'ai pas de quoi
le satisfaire.

Après cela la pauvre déesse de la sagesse devoit-
elle protéger les rats? Cependant elle protesta qu'elle
ne favoriseroit point leurs ennemis, contre lesquels
elle avoit aussi des griefs; car un jour qu'elle s'étoit
couchée sur le bord d'un marais, fatiguée d'une
grande bataille, les croassemens des grenouilles ne
lui permirent pas de fermer l'œil : or une prude
n'oublie pas un trait semblable.

Elle conclut donc qu'il falloit les laisser se battre,
& conseilla aux dieux de ne point se mêler des
affaires de ces peuples féroces; oui, dit-elle :

Leur audace est extrême,

Ils oseroient de près attaquer un dieu même,

Évitons de leurs dards les coups audacieux,

Et voyons leurs combats sans descendre des cieux.

Les Immortels qui se souvenoient encore des blessures qu'avoient reçues Mars & Vénus dans les plaines de Phrygie, applaudirent aux sages discours de Pallas, & s'assirent autour du trône de Jupiter pour regarder impunément l'action.

S'ils firent sagement pour leur sûreté, ils firent fort bien aussi de laisser tous les événements à la valeur des combattans. S'ils étoient ainsi demeurés neutres à Troie, les héros qui s'y signalèrent auroient encore été bien plus grands : Qu'est-ce que c'étoit que le vaillant Achille qui ne pouvoit se faire bleffer qu'au talon, tandis que ses armes trempées dans le Styx, portoient la mort & l'horreur par-tout ? Ulysse & les autres héros, assistés d'une divinité qui étoit sage ou brave pour eux, n'avoient qu'un héroïsme emprunté.

Cependant les deux armées sont en présence ; des troupes bruyantes de moncherons sonnent la charge, & Jupiter les seconde de son tonnerre. Les grenouilles avoient placé une partie de leurs troupes sur un tertre glissant, afin de combattre avec avantage les rats qui viendroient les y attaquer, & leur

corps de bataille , formé dans les joncs au milieu d'un marais presque desséché , étoit appuyé d'un côté contre de grandes flaques d'eau , & couvra par-tout par des rivages escarpés , à la réserve de quelques intervalles aplanis , mais étroits.

Les rats qui virent bien que le terrain ne leur permettoit pas de s'étendre sur un grand front , & de faire marcher ensemble toutes les troupes , prirent le parti de les diviser en plusieurs corps , pour attaquer en même tems par différens endroits. Un détachement d'archers alla se poster sur une hauteur qui commandoit le terre sur lequel les grenouilles s'étoient logées , & de-là faisoit pleuvoir sur elles une grêle de fleches , tandis qu'un second corps de rats les prenoit en flanc , & que d'autres se répandoient dans le marais , favorisés par des bataillons d'archers qui bordoient les rivages escarpés , d'où ils tiroient sans cesse.

Ainsi l'affaire s'engagea par-tout où les rats purent trouver des débouchés : bien plus , ils jetèrent des barques sur ces flaques d'eau dont les grenouilles se croyoient si bien épaulées , & les remplirent de grenadiers , qui se trouvèrent sur l'ennemi avant qu'il s'en fût seulement douté.

Cependant des bateaux ne se rassemblent pas en un moment , & un passage de troupes comme celui-là ne peut guère se faire à la vue des ennemis sans qu'on en ait des nouvelles. Avec un peu plus de

vigilance, & des espions bien payés, les généraux n'auroient pas fait un coup de tête semblable; aussi je suis persuadé que dans le tems on ne manqua pas de les blâmer, & de croasser justement des vaudevilles sur leur compte. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette faute coûta cher aux grenouilles, & gâta absolument leurs affaires.

Obligées de faire face de toutes parts à des milliers de rats qui leur tomboient sur les bras, elles formèrent un bataillon carré, & se battirent vigoureusement : la mêlée fut horrible, & la fureur égale de part & d'autre ; un héros abattu étoit à l'instant vengé par la mort de son vainqueur. La terre fumoit de sang ; les caux en étoient teintes, & l'action sembloit ne devoir finir que par la défaite entière des deux armées.

Mais enfin les grenouilles ne purent soutenir les efforts des rats. Le roi Ratapon blessa mortellement l'empereur Bouffard : ce malheur ébranla ses troupes, & le prince Méridarpax acheva de les mettre en déroute ; ce redoutable rat fit des prodiges de force & de valeur, il renversoit lui seul des bataillons entiers : plus grand qu'Achille, parce qu'il n'étoit pas invulnérable comme lui, déjà sans le secours de Mars ni de Pallas, il faisoit pencher la victoire du côté des rats, si Jupiter fût demeuré neutre ; mais il lui fut impossible : soit sentiment de compassion, soit désir de donner des preuves de sa

vigilances, & des espions bien payés, les généraux n'auroient pas fait un coup de tête semblable ; aussi je suis persuadé que dans le tems on ne manqua pas de les blâmer, & de croasser justement des vaudevilles sur leur compte. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette faute coûta cher aux grenouilles, & gâta absolument leurs affaires.

Obligées de faire face de toutes parts à des milliers de rats qui leur tomboient sur les bras, elles formèrent un bataillon carré, & se battirent vigoureusement ; la mêlée fut horrible, & la fureur égale de part & d'autre ; un héros abattu étoit à l'instant vengé par la mort de son vainqueur. La terre fumoit de sang ; les eaux en étoient remues, & l'action sembloit ne devoir finir que par la déroute entière des deux armées.

Mais enfin les grenouilles ne purent soutenir les efforts des rats. Le roi Ratapon blessa mortellement l'empereur Bouffard ; ce malheur ébranla ses troupes, & le prince Méridarpax acheva de les mettre en déroute ; ce redoutable rat fit des prodiges de force & de valeur, il renversoit lui seul des bataillons entiers ; plus grand qu'Achille, parce qu'il n'étoit pas invulnérable comme lui, déjà sans le secours de Mars ni de Pallas, il faisoit pencher la victoire du côté des rats, si Jupiter fût demeuré neutre ; mais il lui fut impossible ; soit sentiment de compassion, soit desir de donner des preuves de sa

Tout tremble , rats sur terre , & grenouilles dans l'onde :
Mais bientôt condamnant une telle frayeur
Le peuple fouriquois rappelle sa vigueur ,
Ne donne aucune treve aux grenouilles timides ,
Et du sang ennemi teint les plaines humides.

Quelle douleur pour le grand Jupiter de voir
périr les grenouilles , & quel affront de voir des
rats braver son tonnerre , qu'il faisoit respecter aux
hommes mêmes ! Il auroit peut-être volontiers abandonné les peuples des marais à leur destinée , s'il
l'avoit pu faire avec honneur ; mais il s'étoit trop
avancé pour reculer.

L'enter est d'un mortel , réussir est d'un dieu (1).

Engagé de soutenir la justesse sententieuse de ce vers
heureux , il envoya des troupes auxiliaires aux grenouilles , qui firent ce qu'il n'avoit pu faire du haut de l'olympé ; c'étoient des écrevisses. Ces monstres , plus redoutables que le tonnerre , couverts d'écailles , armés de tenailles tranchantes , étonnèrent d'abord les rats par leur figure effroyable : cependant ceux-ci firent ferme , mais dès qu'ils se sentirent tenaillés & déchirés par ces nouveaux ennemis , contre lesquels le

(1) Tragédie de Childéric.

courage & la valeur leur devenoient inutiles , ils battirent la retraite ; ils la firent en assez bon ordre , quoiqu'à dire vrai , avec un peu de précipitation.

Cependant cette retraite , qui ne fut point une déroute , leur fit autant d'honneur que leur en auroit fait la victoire. S'ils cédèrent le champ de bataille , ils le laissèrent jonché de leurs ennemis ; leur perte à proportion ne fut pas considérable , & il leur resta la gloire solide d'avoir combattu , non - seulement contre des ennemis puissans , mais encore contre un élément étranger , & les dieux mêmes.

J'ai l'honneur d'être , &c.

LETTRE SEPTIÈME.

. *Agmen subjectis spargere in arvis ,
Crescere quod subito majus majusque videtur.* Ovid.

JE vous annonce , monsieur , des choses toutes merveilleuses sur l'origine , l'ancienneté & la multiplication des rats. Noé , si vous voulez en croire des docteurs arabes (1) , fut le réparateur de l'es-

(1) Murtady , auteur arabe , (traduit en françois par monsieur Vatiez) des merveilles de l'Egypte. Lisez encore les lettres Persanes.

pece des rats, comme Deucalion, selon les poètes, l'a été du genre humain, & d'une façon aussi simple: Noé donna un soufflet au cochon; qui éternua sur le champ un rat, ce rat étoit femelle apparemment, & de plus femelle féconde par elle-même, car dans peu l'arche fut remplie de semblables animaux qui alloient ronger jour & nuit, & menoient grand train les provisions du patriarche & de ses enfans. Il se repentit bientôt d'avoir augmenté sa ménagerie d'une bête si incommode, & résolut de réparer sa faute. Pour cela, il n'eut besoin que de ses soufflets miraculeux; le lion souffleté éternua, & lui donna un chat armé de pied en cap. Aussi-tôt ce nouvel animal courut à sa destination, & commença contre les rats cette horrible guerre que sa postérité a toujours poussée avec tant de chaleur.

Vous saurez encore, monsieur, que le cochon avoit été éternué par l'éléphant, pour débarrasser l'arche de toutes les choses inutiles & désagréables à l'odorat.

Sur ces deux traditions orientales, je fais deux réflexions: La première, que le rat est plus ancien que le chat; & vous sentez parfaitement combien je pourrais exagérer cet avantage. La seconde, que le rat peut rapporter son origine à l'éléphant, puisque par le cochon il en descend en ligne droite. Le plus petit des quadrupèdes vient donc du plus gros animal qui soit dans la nature; & sans doute

cela est admirable. C'est ainsi, ajouteroit un moraliste, que nous ne ressemblons pas toujours à nos pères, & qu'on est souvent fort petit, quoique descendu de très-grands personnages. Pour cette moralité seule, les idées de mes auteurs méritent peut-être quelque considération; cependant, si on me contestoit leur autorité, j'avoue que l'on m'embarasseroit fort.

La génération des rats est plus mystérieuse encore que leur origine; les naturalistes l'ont toujours regardée comme un grand problème, & l'ont expliquée par des prodiges surprenans. Il est vrai que les histoires sont pleines de faits particuliers & d'exemples qui se renouvellent tous les jours, dont il paroît d'abord difficile de rendre compte en n'accordant aux rats que les principes de fécondité communs à tous les animaux à quatre pieds.

Nous avons vu qu'ils étoient en possession autrefois de désoler les campagnes des Troyens & des Eoliens; ainsi je crois facilement, après Elie, qu'ils se sont trouvés une fois en assez grand nombre pour couper en herbe tous les bleds de ces peuples; je crois même que cela leur arrivoit souvent. Auprès de Calène ils moissonnèrent en une nuit un champ fort vaste; & dans un autre endroit de l'Italie, ils mangèrent en peu de tems jusqu'aux fourrages; en Allemagne ils ravagèrent, une année, les bleds si furieusement qu'ils y causèrent une cherté

de vivres ; dans la Palestine, il y a des cantons entièrement abandonnés aux rats , & d'autres où il seroit inutile de rien semer, si certains oiseaux de proie n'en dévoreroient sans cesse une infinité ; on assure même que les rats ont apporté quelquefois la peste dans des pays par leur multitude , & c'est pour cette raison que les Romains, faisant la guerre en Espagne, envoyoit bien loin des détachemens pour donner la chasse aux rats, qui, outre la peste, auroient bien pu encore leur apporter plus sûrement la famine. Ces exemples, en effet, prouvent presque de nouvelles créations de rats.

Ils ne respectent guère plus la France que les pays étrangers ; quelquefois des provinces en sont inondées, de façon qu'on moissonne fort peu après eux ; la terre n'est couverte que de trous qui se communiquent , & d'où l'on voit incessamment passer des rats ; ce sont des choses qu'on ne voit que trop souvent : cependant trois mois avant la récolte il eût peut-être été difficile de trouver deux rats dans deux lieues de terrain.

Or l'on ne peut pas imaginer d'abord que quelques rats dispersés dans un pays , puissent , dans un été , l'inonder de leur race ; ainsi l'on a formé différens systèmes, pour expliquer ce phénomène.

Le plus simple étoit peut-être de soupçonner, 1^o. que les rats ont pendant l'hiver des retraites qu'on ne connoît pas , & d'où ils sortent au prin-

tems en plus grand nombre qu'on ne pense ; 2^o. que la première portée que font les anciens est bien-tôt en état d'en faire une seconde , cette seconde une troisième , la troisième une quatrième , (comme cela est en effet) & peut-être au-delà. Ensuite on pourroit calculer à peu près le produit d'un nombre supposé , & je crois qu'alors on ne seroit pas si étonné de voir tant de rats.

Mais on a trouvé qu'il étoit plus court d'imaginer confusément que les rats sortent de la terre , sans s'embarasser de quelle façon ; ou bien de croire purement & simplement qu'elle les produit par une vertu générative , selon le beau principe de l'ancienne philosophie , que la corruption d'une chose est la génération d'une autre ; ou conformément aux idées des Epicuriens , persuadés que la terre détrempée & échauffée par le soleil , avoit produit , par sa propre force , les animaux qui l'habitent , & l'homme même. Il n'y a presque personne qui ne soit du sentiment des Epicuriens à l'égard des insectes , auxquels on ne donne d'autre principe de leur existence que la corruption ; mais on prétend démontrer la thèse à l'égard des rats. On assure que le Nil étant retiré , on voit dans les endroits où il a laissé son limon , des milliers de rats à moitié formés ; une partie en est déjà animée , & l'autre , qui n'est encore que boue , prête à recevoir l'organisation. Ainsi l'on pourroit

voir sensiblement cette merveilleuse opération : mais un miracle de cette nature seroit de trop grande conséquence dans toute la physique , pour le croire sur le témoignage de Pline.

Il n'est pas plus aisé de se persuader qu'il pleut des rats en Thébaïde , ni qu'il se soit trouvé des femelles de rats qui portoient dans leur ventre d'autres femelles pleines ; & il faut sans doute avoir pour Aristote toute la foi qu'on avoit jadis pour ses idées dans les colleges , pour croire sur sa parole , qu'une femelle sans mâle , enfermée dans un boisseau de millet , y fit cent vingt petits ; & qu'en général elles peuvent toutes concevoir sans mâles , en léchant du sel , comme on a écrit des jumens d'Espagne , qu'elles conçoivent en tournant la croupe au vent du midi.

Il est vrai que ces prodiges une fois avérés , la fécondité des rats n'est plus rien d'inconcevable : je ne les réfuterai point , je serois même le premier à les croire si je les voyois.

Le peuple a aussi formé ses systèmes sur la multiplication des rats , comme les naturalistes ; & vous jugez bien , monsieur , qu'il a encore moins oublié le merveilleux. Accoutumé à ne considérer les choses que par rapport à l'intérêt qu'il en retire , ou à l'incommodité qu'il en reçoit , il admet constamment deux principes , Dieu , & les démons ; il rapporte le bien à Dieu , & rejette le mal sur les

les esprits malins : Voilà toute la physique des génies foibles & superstitieux.

Ainsi dans les années où il y a beaucoup de rats , ils en accusent les forciers & les magiciens ; c'est-à-dire des hommes imaginaires , à qui ils donnent ces noms. C'est sans doute s'y prendre à merveille , pour ne jamais rien voir dans les opérations de la nature.

Conséquemment au même préjugé , des gens plus sots encore que les payfans , parce qu'ils sont plus éclairés , ont proposé de chasser les rats des jardins & des champs par la magie. Ces docteurs ont composé un talisman , qu'ils disent très-efficace , le voici : Sur un papier qu'on attache à un bâton dans le champ d'où on veut chasser les rats , on écrit ces mots redoutables : *Adjuro vos omnes mures qui hîc constitutiis , ne mihi inferatis injuriam : assigno vobis hunc agrum , in quo si vos posthac deprehendero , matrem Deorum testor , singulos vestrûm in septem frustra discerpam.*

» Je vous conjure tous , méchans rats qui
» êtes ici , de ne me faire aucun tort ; je vous
» défends ce champ , & si après ma défense je
» vous y retrouve jamais , j'atteste la mère des
» dieux , que je vous couperai chacun en sept
» morceaux. »

Vraisemblablement cette conjuration ne vaudroit rien en françois ; peut-être aussi les rats , accoutumés

à ne pas fort respecter le latin , pourroient bien la dévorer même en cette langue.

C'est , sans doute , par condescendance pour les idées du peuple , que le clergé , dans certains siècles nébuleux a laissé introduire la coutume d'excommunier les rats , cérémonie au-moins inutile. On l'observoit sur-tout fort exactement en Bourgogne dans les villes d'Autun , de Baune & de Mâcon ; la chose se traitoit dans les regles , elle passoit d'abord pardevant les juges civils ; deux avocats plaidoient , l'un pour & l'autre contre les rats , ensuite , sur la sentence des juges séculiers , ceux d'église faisoient droit.

Monsieur de Chassaneuz , qui est mort premier président du parlement de Provence , ce jurisconsulte connu par ses commentaires sur la coutume de Bourgogne , & par d'autres ouvrages , ne crut pas les rats indignes de son éloquence & de son érudition.

Au commencement du quinzième siècle , les rats accusés & convaincus d'avoir fait beaucoup de dégâts aux environs d'Autun , furent excommuniés par l'évêque ; monsieur de Chassaneuz , qui étoit alors avocat du roi dans cette ville , prit leur défense , & fit en leur faveur un fort beau plaidoyer , au-moins autant qu'on peut le présumer ; car malheureusement il n'est point dans ses ouvrages , & je l'ai cherché inutilement ailleurs ; ceux qui pourroient en recouvrer un manuscrit , seroient un

présent bien précieux à la république des lettres.

Monfieur le président de Thou en parle comme d'une piece qui a subsisté, mais qu'il n'a pas vue, & semble ne la citer qu'après Chassaneuz lui-même, qui en parle dans son traité de la coutume de Bourgogne.

Comme on l'a perdue, les historiens en ont raisonné selon qu'il leur a plu. Ils disent » que
» monfieur de Chassaneuz étant à Autun
» dans un tems que quelques villages de l'Auxois
» demandoient qu'il plût aux juges d'église d'ex-
» communier les rats qui désoloient le pays, il
» avoit pris la défense de ces animaux, & remon-
» tré que le terme qui leur avoit été donné pour
» comparoître, étoit trop court, d'autant plus
» qu'il y avoit pour eux du danger à se mettre
» en chemin, tous les chats des villages voisins
» étant aux aguets pour les arrêter en passant :
» sur quoi, Chassaneuz avoit obtenu qu'ils feroient
» cités de nouveau, avec un plus long délai pour
» y répondre. »

Dans des tems où l'on citoit gravement le diable en justice, on pouvoit bien y citer des rats, qui, sans doute, étoient nécessairement condamnés par défaut ; cependant on ne peut croire qu'un homme de bon-sens, comme l'étoit M. de Chassaneuz, ait allégué les motifs de défense que je viens de citer.

Quoi qu'il en soit, il est certain par ses propres ouvrages, qu'il a défendu la cause des rats,

& qu'il a décidé qu'on avoit droit de les excommunier, aussi bien que les mouches, les chenilles, les sauterelles & autres insectes, contre lesquels on pratiquoit alors les mêmes cérémonies ; il y a même des villages en Bourgogne où les payfans obligent encore leurs curés de les renouveler.

Un moyen physique de détruire les rats des maisons & des champs, mais plus efficace que les talismans & les excommunications, seroit sans contredit une découverte très-utile, & digne des recherches des plus grands physiciens ; au reste, il y a une certaine proportion entre leur multiplication & leur destruction, établie par la nature même, qui a dû pourvoir aux inconvéniens qui résulteroient si les especes des animaux se multiplioient à l'infini ; de sorte qu'elles se conservent toutes à-peu-près dans la même quantité.

Ainsi la chaleur, les grains, la fécondité naturelle des rats ; en remplissent un pays pendant l'été, mais bientôt les pluies, les gelées, la faim, les eaux en font périr une partie, les oiseaux de proie en détruisent beaucoup, & la mort naturelle en emporte encore d'avantage ; car ils ne vivent pas long-tems, c'est pourquoi dans Horace un tat Epicurien fait souvenir son compagnon que la vie est fort courte, & l'exhorte, selon la morale d'Epicure, à la faire bonne.

Il ne reste donc de rats après l'hiver qu'à-peu-

près autant qu'il en faut pour repeupler un pays, ce qui est dans l'ordre de la nature, quoique contraire à nos intérêts; & si l'on en voit tantôt plus, tantôt moins, cette différence vient de l'irrégularité de différentes causes.

Il faut ajouter aux principes de leur destruction les guerres qu'ils se font; car ils se mangent lorsqu'ils sont affamés. Sans cette barbarie, plus commune encore aux rats domestiques, qu'à ceux des champs, nous en serions bien autrement incommodés, malgré l'arsenic, les pièges & les fourrières; mais heureusement pour nous, semblables aux Romains qui, invincibles à toutes les nations étrangères, ne purent se détruire que par eux-mêmes, les rats se dévorent les uns les autres, & il en périt plus dans leurs guerres civiles qu'entre les griffes des chats. C'est peut-être exagérer, je sais l'antipathie qui regne entre ces deux espèces; cependant, puisque l'occasion s'en présente, je vais vous rapporter un fait qui prouve que cette haine n'est pas absolument inflexible.

On a vu, *ô force d'amour!* un gros rat & une chatte s'aimer passionnément, & rapprocher des espèces entre lesquelles la figure & l'antipathie semblent mettre une barrière éternelle. De cet amour bizarre il sortit une race mixte; ce n'étoient ni des rats, ni des chats, leur condition étoit incertaine, & cette incertitude devoit produire des effets fort

surprenans. Les deux especes dont ils participoient voyoient également leurs ennemis dans cette race équivoque ; les uns les poursuivoient , tandis que les autres en avoient peur ; de leur côté , comme rats , ils devoient craindre un chat , & comme chats , l'aimer ; de même qu'en qualité de chats ils devoient se jeter sur un rat , & l'aimer comme rats. Quelle nature ! quel conflit d'inclinations ! Ils se défendirent autant qu'il leur fut possible contre les chats ; mais enfin ceux-ci leur livrèrent tant de combats , & toujours avec des forces si supérieures qu'ils les exterminèrent. On ajoute que leur mère fut cruellement persécutée par les matous , indignés qu'elle leur eût préféré un rat ; mais que constante à sa passion , bien loin d'en avoir honte , elle n'abandonna jamais son amant , & le défendit même en toutes occasions contre ses rivaux qui avoient juré sa perte (1).

Il me semble que ce trait auroit bien relevé la fidélité des chattes , & justifié seul la chaste Diane , d'avoir pris la forme d'une de ces femelles.

Au reste , monsieur , je ne vous apprendrai pas d'autres anecdotes sur les amours des rats ; il n'y a point chez eux de tendres Héloïses ni d'infortunés Abailards *désunis de leur être* ; la galanterie se traite

(1) République des Lettres , Mars 1718.

ez eux sans éclat, & leur trou paisibles ne ressembloit point aux bruyans théâtres des gouttières, à leurs ennemis miaulent avec tant de pompeurs peines & leurs plaisirs.

HUITIÈME LETTRE.

Si nocent, profunt.

SUR les pieces que je viens de produire contre les rats, le peuple a-t-il tort, monsieur, de les prendre au criminel ? Ne doit-il pas les détester comme la peste des maisons & des campagnes, & les regarder conséquemment, par un retour sur la divinité, comme un fléau du ciel ? L'écriture même autorise cette opinion par un exemple qu'on ne doit pas mettre dans l'ordre des effets naturels : C'est la plaie dont les Philistins furent frappés après qu'ils eurent pris l'arche-d'alliance sur les Juifs ; leur pays se trouva tout-à-coup inondé de rats, la terre sembloit les jeter hors de son sein par milliers, pour ravager les campagnes ; & bientôt tout auroit été consumé, si les prêtres des Philistins n'eussent reconnu que le dieu d'Israël redemandoit l'arche par ce châtimement. Ils conseillèrent donc de la renvoyer au plus vite, ils firent même fondre cinq rats d'or

qu'ils mirent dedans comme une offrande expiatoire ; en effet l'arche rendue, les rats se dissipèrent comme ils étoient venus.

Cependant Philastre, évêque de Brescia, qui vivoit du tems de S. Augustin, n'approuve point le présent des rats d'or ; il en conclut même que les Philistins adoroient les rats, & leur assigne une place honorable parmi les premiers hérétiques, autant que ce nom peut convenir à des payens. Philastre étoit un bon prêtre, à qui les hérésies estoient peu, il en trouvoit sur les jours de la semaine, sur la pluralité des mondes, sur la division de la terre ; enfin dans tout ce qui choquoit ses préjugés.

Mais ce n'est point aux champs seulement, aux fruits, aux moissons que ces rats vengeurs font funestes ; ils punissent quelquefois les coupables en leurs personnes mêmes, ils châtient le crime jusques sur le trône & sur l'autel, & les illustres scélérats pour lesquels il n'est point de justice, ne peuvent leur échapper ; témoin les histoires tragiques d'un Poppiel II, roi de Pologne (1), & d'Hatton II, archevêque de Mayence (2). Ce Poppiel, surnommé Sardanaple, fut dévoré par une armée de rats qui vinrent l'attaquer dans son palais ; on dit

(1) Mission, voyage d'Allemagne, tome 1. p. 68.

(2) *Ibid.*, page 66 & 67.

même que pour rendre l'exemple plus terrible , cette affreuse catastrophe se passa dans un grand festin , en présence de toute la cour qui ne put défendre le roi. Son crime étoit le massacre de ses oncles , sur lesquels il avoit usurpé la couronne , il leur avoit même refusé la sépulture , & cet excès de cruauté inutile , lui devint fatal ; car les rats se formèrent de la pourriture des cadavres des princes : ils outrèrent à leur tour la vengeance , en l'étendant sur la femme & les enfans de Poppiel , suivant l'ancien usage de punir tout ce qui appartenoit au coupable. Ainsi ils allèrent au-delà des bornes de la justice , & peut-être de leur mission.

Le crime de l'Archevêque Hatton , surnommé Bonose , n'étoit pas moins criant. Dans un tems de famine il avoit fait brûler inhumainement un grand nombre de pauvres dans une grange , sous prétexte que c'étoient des bouches inutiles qu'il falloit sacrifier au salut des autres. Les rats le punirent de sa barbare politique , il tomba malade dans une maison qui lui appartenoit sur le bord du Rhin , entre Bacharach & Rudisheim : les rats vinrent l'y assiéger en si grand nombre , que pour s'en délivrer , il fut obligé de se faire transporter dans une petite île que forme le Rhin , vis-à-vis la maison qu'il abandonnoit ; mais ces animaux opiniâtres passèrent le fleuve à la nage , & dévorèrent sa grandeur dans une tour carrée qu'on appelle encore

la tour des rats, & qui sera un monument éternel, ou du moins de longue durée, de la cruauté d'Hatton, de la récompense de son crime, & de la puissance redoutable des rats, ministres des vengeances célestes. Ils en ont bien exagéré d'autres, & je passe sous silence l'histoire d'un soldat qu'ils mangèrent aussi, parce qu'elle n'a pas le même brillant que celle d'un roi & d'un archevêque. Au reste, je vous prie, monsieur, toutes les fois que je parle de prodiges pareils, de penser que je les raconte sans en être caution; *Equidem plura transcribo quàm credo.*

Tous ces traits justifient encore les Juifs d'avoir détesté les rats comme des animaux immondes & indignes de servir aux sacrifices, outre que la tribu de Lévi n'auroit su que faire d'un semblable casuel. Cette aversion judaïque semble subsister encore aujourd'hui; on voit tous les jours des gens fort raisonnables sur toute autre chose, qui ne peuvent souffrir les rats; il y a même des femmes si délicates sur leur compte, qu'elles ne peuvent, sans frissonner, entendre prononcer leur nom; mais on peut bien passer cette faiblesse à la tendre imagination des dames, quand on a vu des hommes de guerre, bons officiers d'ailleurs, s'évanouir à la vue d'une souris. J'ai toujours soupçonné qu'ils ne s'évanouissaient pas sincèrement, parce que dans une campagne ils en auroient trouvé trop souvent

l'occasion : & qu'auroient-ils fait à la tête d'une armée ; les ennemis n'auroient eu qu'à mener contre eux un bataillon de rats , ou seulement en charger leurs drapeaux , pour les battre aussi facilement que les soldats de Cambyse prirent Péluse , en attachant sur leurs boucliers des chats que les assiégés adoroient (1) : Je fais qu'on peut naître avec ces fortes d'antipathies violentes , mais quand on travaille à les détruire , on réussit au-moins à les affoiblir.

Je me lasse enfin , monsieur , de dire du mal des rats , & je crois aussi que tous les mémoires que j'avois ramassés contre eux sont épuisés. Je vous les ai peints comme la plus méchante race de tous les animaux. Voyons , à-présent , s'ils ne sont , dans le monde , absolument d'aucune utilité. On croit encore leur faire grace en les traitant de multitude inutile & vorace , selon l'application qu'on leur a faite d'un vers latin (2) : cependant dans tous les tems ils ont servi aux hommes à une infinité d'usages. Les livres de médecine sont pleins de leurs propriétés ; leur tête ,

(1) Histoire des empires & des républiques , &c. tome 1.

(2) *Nos numerus fures , & fruges consumere nati.*
Horat. lib. 1. epist. 2.

leur cœur , leurs cendres , jusqu'à leurs excréments, tout y a des effets admirables , comme de resserrer la vessie aux enfans , de rendre les hommes puissans , les femmes stériles , & mille autres qualités.

Les peuples de Calicut mangent communément des rats , sans craindre que cette nourriture leur fasse perdre la mémoire , comme des Rabins ont écrit qu'elle l'ôtoit (1). Ils prétendoient par-là expliquer physiquement , pourquoi les chats n'ont pas la fidélité & l'attachement des chiens. Ces idées rabiniques sont assez plaisantes , & il seroit à souhaiter qu'elles fussent vraies ; on paieroit quelquefois bien cher un verre d'eau du Léthé , s'il étoit possible d'en avoir ; & l'on n'en auroit plus besoin , si les rats avoient la vertu de cette liqueur miraculeuse.

Malgré le peu de foi que j'ai aux voyageurs , je crois cependant celui (1) qui rapporte que dans un voyage au Brésil , les provisions ayant manqué , on ne se nourrit quelque tems que de rats , qu'on payoit trois à quatre écus chacun : le prix ne fait rien à la chose , qui a dû arriver plus d'une fois sur mer ; & dans de pareilles circonstances on ne

(1) Buxtorf & Arnaud de Villeneuve.

(2) *Liberius Bargendus apud Aldov. pag. 434.*

se plaint point, sûrement, de l'incommodité des rats.

De quelle ressource ne sont-ils pas aussi dans les sièges ? A celui de Cassilin par Annibal, dit Plinè, un rat fut vendu deux cens écus : ce n'étoit point trop pour celui qui l'acheta, car il lui sauva la vie, au lieu que celui qui le vendit mourut de faim avec son argent. Ils n'étoient point à bon marché à Paris, lorsqu'Henri IV l'assiégeoit (1), témoin celui qui fut mieux payé qu'un morceau délicat, par une femme de qualité. Au siège de Melun, sous Charles VI, on s'en régala de même, & on ne les rebuta pas à celui de Calais par Edouard, roi d'Angleterre (2). Toute l'horreur qu'en avoient les Juifs ne tint pas contre les extrémités de la faim, qui les contraignit d'en manger au fameux siège de Jerusalem, & à celui de Samarie : enfin ils feront toujours pour les assiégés d'une ressource d'autant plus grande qu'elle est inmanquable.

Croiriez-vous, monsieur, que ces mêmes animaux ont contribué autrefois à Rome aux divertissemens publics ? L'empereur Héliogabale en fit

(1) Félix Cornéjo, histoire de la Ligue & du siège de Paris.

(2) Histoire du comte d'Oxford, par madame de Gomez.

rassembler dix mille , pour figurer dans ce même cirque, si fameux par les combats des gladiateurs & des bêtes féroces de toute espèce. Si le public de Rome ressembloit à celui de Paris, je suis sûr que jamais cirque n'a été si rempli; cependant ce spectacle étoit moins singulier dans une ville où l'on voyoit communément dans les rues des rats attelés à de petits chariots; car c'étoit un amusement aussi ordinaire aux enfans, que de faire des maisonnettes & d'aller à cheval sur un bâton. Je suis surpris que les petits habitans des collèges, qui n'ont pas manqué de faire leurs réflexions sur ces chariots puériles, ne les aient pas renouvelés d'après les Romains, au-moins pour montrer qu'ils ont profité de la lecture d'Horace; ils les façonneroient aisément au carrosse, puisqu'ils les rendent très-familiers, sur-tout ceux des champs, auxquels ils apprennent mille gentilleses, malgré l'indocilité que Plinè leur a prêtée. Ces rats, danseurs de cordes, qu'on a promènes il n'y a pas si long-tems par toute l'Europe, & qu'on a admirés par-tout, ne prouvent rien moins que de l'indocilité; & celui qu'on avoit dressé à servir de chandelier, en tenant entre ses pattes une chandelle allumée assis sur son derrière, faisoit tout ce qu'on pourroit exiger d'un singe.

Il faut bien compter, monsieur, sur votre indulgence, pour vous faire de pareils détails, aussi ne vous les donne-je pas pour être d'une grande

importance; cependant tous ces traits rassemblés prouvent qu'on peut tirer des rats quelque amusement; & tout ce qui amuse est utile. Si les rats, comme nous l'apprend Horace, amusoient les enfans de Rome, ils occupoient sérieusement le college des augures, & souvent embarrassoient fort les prêtres, le sénat & les généraux. Ils étoient regardés comme prophétiques, aussi-bien que les corbeaux & les sacrés poulets; l'on étudioit religieusement les signes favorables ou sinistres qu'ils pouvoient donner; mais communément on les interprétoit en mauvaise part.

Le cri aigu d'un rat ou d'une souris suffisoit pour rompre & annuler les auspices, lorsque les augures tenoient leurs comices. Il n'en fallut pas davantage à Fabius Maximus, pour abdiquer la dictature, & à Caius Flaminius, général de la cavalerie, pour se remettre de sa charge; comme si ces animaux leur en eussent donné l'ordre exprès de la part de Jupiter Stator, patron de la république (1). Quelque temps avant la guerre des Marfès, les rats rongèrent des boucliers d'argent à *Lanuvium*, & l'on devina qu'ils vouloient par-là annoncer une guerre avec ces étrangers; comme les insultes qu'ils firent à la chaussure du général Carbon, furent prises

(1) Cicéron, liv. 2, de la divination.

pour les avant-coureurs de sa mort (1). Le général Marcellus fut plus troublé avant sa dernière campagne de ce que les rats avoient porté leurs dents sacrilèges sur l'or du temple de Jupiter, que de tous les autres signes funestes qui l'avoient inquiété. Les rats, comme vous voyez, monsieur, étoient de grande conséquence dans la religion, & les Romains excessivement dévots.

Il est vrai qu'il y avoit à Rome des esprits forts; comme il y en a eu par-tout, qui ne croyoient à la religion que par bénéfice d'inventaire, qui se moquoient des dieux & de la divination; par-conséquent fort peu scrupuleux sur le compte des rats: les philosophes en général osoient même s'en moquer publiquement, au grand scandale, sans doute, des consciences délicates.

Cicéron, par exemple, en parle avec toute l'incrédulité d'un Académicien: (2) « Nous sommes, » dit-il, si légers & si imprudens, que, si les rats » viennent à ronger quelque chose, quoique ce » soit leur métier, nous en faisons un prodige: » Avant la guerre des Marles, sur ce que les rats » avoient rongé des boucliers à *Lanuvium*, les

(1) Plutarque dans la vie de Marcellus.

(2) Cicéron, liv. 2, de la divination, cité par monsieur Dacier.

« aruspices prononcèrent que c'étoit un prodige
« horrible, comme s'il importoit beaucoup que
« les rats, qui rongent jour & nuit, rongent des
« boucliers ou des cribles; car si nous donnons
« là-dedans, il s'enfuit, que, parce que les rats ont
« rongé chez moi les livres de la république de
« Platon, j'ai dû craindre pour la république, ou
« que s'ils venoient à ronger les livres d'Epicure
« sur la volupté, je devrois craindre la cherté des
« vivres. »

Cicéron se moquoit sans doute des rats avec beaucoup d'esprit; mais il ne prévoyoit pas alors qu'un Octave, qu'un Antoine, qu'un Lépide renverseroient un jour cette liberté dont les rats lui avoient peut-être pronostiqué la ruine, en rongant les livres de la république de Platon; & s'il avoit eu le bonheur d'être assez superstitieux pour ajouter foi à ces avertissemens, il n'auroit point été dans la suite enveloppé dans les proscriptions des Triumvirs.

Le grave Caton s'égayoit aussi sur les présages qu'on tiroit des rats. Consulté par des gens qui le pressoient de leur expliquer ce que signifioient des bottines rongées par les rats : Rien, leur répondit-il; qu'y a-t-il d'étonnant que des rats mangent des bottines?... Mais ce seroit un prodige inoui si les bottines eussent mangé les rats.

Au reste, les philosophes n'ont jamais donné le

en nulle part, & malgré leurs plaisanteries on a toujours accordé aux rats un pressentiment infailible de l'avenir, il est même des cas où on peut le faire sans superstition. Par exemple, un peu avant qu'Hélise fût renversée par un tremblement de terre, les rats en sortirent en foule, & les habitants, qui ne savoient pas leurs raisons, furent tous enlevés sous les ruines de leur ville (1). On rapporte ce fait comme prodigieux, il n'est que naturel : les rats, sans esprit de divination, ne pouvoient-ils pas s'appercevoir les premiers du tremblement de terre & en craindre les suites ? Ils ont la sage coutume de déloger d'une maison dès qu'elle menace une ruine prochaine, & je m'en rapporterois mieux à eux qu'à tous les experts du monde, parce que, logés comme ils le sont, ils peuvent mieux juger si un mur travaille, s'il incline, enfin de l'état des poutres & de tout l'édifice; ainsi le danger pressant, ils vont chercher des habitations plus solides, l'instinct leur suffit pour cela : ils abandonnent aussi les maisons qu'on démolit, celles où ils ne trouvent plus à manger, & les lieux où il y a trop de chats, rien de plus simple ; c'est pourquoi la maison voisine s'en trouve quelquefois remplie depuis la cave jusqu'au grenier ; alors les bonnes femmes, sur-

(1) Ce fait est rapporté par Elien.

prises de se voir tant de nouveaux hôtes sur les bras , au lieu de conjecturer les motifs naturels de leur migration , ne manquent pas de s'imaginer que c'est l'effet d'un sort qu'on leur a jeté , & de s'en prendre à tous ceux ou celles qui ont le malheur de leur déplaire.

Mais de tous les aruspices qui ont annoncé des événemens futurs sur l'autorité des rats , aucun ne l'a fait aussi sûrement qu'un certain Pierius Valérianus ; c'étoit un homme de lettres , qui faisoit ses délices d'Horace & de Pindare : malheureusement il trouva à Rome leurs ouvrages rongés par les rats , & augura hardiment de ce prodige la décadence du bon goût à Rome ; il ne risquoit rien. Par-tout où l'on verra les originaux des grands maîtres , soit dans les belles-lettres , les sciences ou les arts , abandonnés à la merci des rats , on pourra , en bonne Myomancie , faire la même prédiction que Valérianus.

Que vous dirai-je de plus , monsieur , sur les usages qu'on a faits des rats ? On leur donnoit des significations allégoriques dans les énigmes & les emblèmes , lorsque ces sortes de mystères étoient à la mode : En voici deux exemples (1). Les Scythes envoyèrent par leurs ambassadeurs un rat être

(1) Hérodote , liv. 4.

autres échotés au premier Darius, roi de Perse, qui leur avoit déclaré la guerre ; & ce rat signifié, selon l'explication qu'en donna le général Gabeus, que les Perses, à moins de se cacher sous terre comme les rats, n'échapperoient pas aux flèches redoutables des Scythes. Voilà une terrible galimatias.

Le second exemple est d'une espèce un peu différente (1). En bâillant la ville d'Argilla en Thrace, on trouva des rats qui se battent, & ce prodige (car c'en étoit un assurément) ne augurer que les habitants d'Argilla feroient un jour une nation belliqueuse & indomptable ; de même que la tête de cheval qu'on trouva en creusant les fondemens du Capitole, annonça la gloire & la grandeur des Romains.

Quel rapport y a-t-il, me direz-vous, entre des rats qui se battent, & la bravoure future d'un peuple qui n'existe pas encore ? C'est à vous, mortel, à faire vos observations sur ce que le rapporte simplement comme narrateur : l'histoire des rats est si intimement liée avec celle de l'espèce humaine, que nous pouvons par-tout y trouver quelque chose pour nous ; ou plutôt c'est même l'histoire des rats que celle des hommes, de leurs

(1) *Plut. de moribus.*

mœurs, de leurs opinions, de leurs superstitions, &c. Cette réflexion seroit sans doute un effet admirable dans une préface, parce qu'elle est toute morale, & peut-être ne vient-elle pas mal à propos à la conclusion de cet ouvrage.

Si mes lettres, monsieur, ne vous ont pas ennuyé, je me croiroi fort heureux ; si elles vous ont amusé, j'aurai réussi au-delà de ce que je devois attendre, & je ne me repentirai jamais d'avoir exercé ma plume sur un sujet aussi bizarre que l'histoire des rats.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Fin de l'histoire des rats.

TABLE

11

12

13

14







